

Des nouvelles de Russie

BeQ

Des nouvelles de Russie

Anthologie

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 900 : version 1.0

Aussi, à la Bibliothèque :

Le livre des contes
Contes et nouvelles oubliés de France
Des nouvelles du monde

Des nouvelles de Russie

Anthologie

Alexei Apoukhine

1840-1893

Entre la mort et la vie

Récit fantastique

« C'est un samedi, à six heures du
matin, que je suis mort. »

Émile Zola.

I

Il était huit heures du soir, quand le docteur approcha son oreille de mon cœur, porta un petit miroir à mes lèvres et, s'adressant à ma femme, lui dit d'un ton solennel et doux :

– Tout est fini !

À ces paroles, je compris que je venais de mourir.

À vrai dire, j'étais mort bien avant : depuis plus de mille heures j'étais inerte et muet ; mais, de loin en loin, je respirais encore. Pendant toute

ma maladie je m'étais cru comme enchaîné à un mur par des chaînes tenaces ; mais peu à peu les souffrances avaient diminué, les chaînes s'étaient rompues et les deux derniers jours, seul, un fil léger me maintenait captif ; puis ce fil céda, et je ressentis une impression que je n'avais jamais ressentie encore. Autour de moi commençait un assourdissant brouhaha ; mon grand cabinet de travail, où on m'avait installé dès le début de ma maladie, se remplit de gens qui tous à la fois chuchotaient, parlaient, sanglotaient. La vieille sommelière Judichna clamait d'une voix méconnaissable. Avec un grand sanglot, ma femme s'abattit sur ma poitrine : elle avait tant pleuré durant ma maladie que je me demandais avec étonnement où elle puisait encore des larmes. Parmi ces voix, s'élevait, vieille, chevrotante, celle de mon valet de chambre Savieli ; depuis mon enfance il ne m'avait jamais quitté, et il était maintenant si âgé qu'il vivait presque inactif ; le matin, il me donnait ma robe de chambre et mes pantoufles ; pendant la journée, il buvait de l'eau-de-vie « à ma santé », et se querellait avec les autres domestiques. Ma

mort l'attristait ; elle l'inquiétait aussi et, en même temps, lui conférait de l'importance. De quel ton il prescrivit qu'on allât chercher mon frère, donna des ordres au fretin ! Mes yeux étaient clos ; mais je voyais, j'entendais tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait autour de moi.

Mon frère, taciturne et hautain comme toujours, est entré ; ma femme ne pouvait le souffrir ; cependant elle se jeta à son cou et ses sanglots s'accrurent.

– Calme-toi, Zoé, calme-toi ; tes larmes ne changeront rien, lui disait mon frère d'une voix calme, comme étudiée. Soigne-toi pour les enfants. Crois-moi, il souffre moins, là-bas.

Il se dégagea à grand-peine des enlacements de Zoé, et il l'assit sur le divan.

– Il faut immédiatement donner des ordres. Tu me permettras de t'aider, Zoé ?

– Ah ! André, au nom de Dieu, fais tout... Puis-je penser à quelque chose.

Elle geignit de plus belle. Quant à mon frère, il s'assit au secrétaire, griffonna, puis il fit appeler

le maître d'hôtel, Séméon.

– Tu enverras cette information au *Novoié Vrémia*, tu m'enverras aussi le fabricant de cercueils, il faudra lui demander s'il ne connaît pas un bon chantre.

– Excellence, répondit Séméon en s'inclinant, il n'est pas nécessaire d'envoyer chercher le fabricant de cercueils : il y en a déjà quatre aux aguets près du perron ; nous les avons chassés ; mais ils tiennent bon. Si vous le désirez, je vais les appeler.

– Non, j'irai sur le perron.

Et mon frère lut à haute voix l'information qu'il avait rédigée :

« La princesse Zoé Borïsovna Troubchevskaïa annonce, avec une grande douleur, la mort de son époux, prince Dmitri Alexandrovitch Troubchevsky, survenue le vingt février, à huit heures du soir, après une longue et douloureuse maladie. Les messes seront dites à deux heures de l'après-midi et à neuf heures du soir. »

– Il ne faut rien dire de plus, Zoé ?

– Non, rien, mais pourquoi avez-vous écrit ce terrible mot : « la douleur » ; je ne puis souffrir ce mot. Mettez : « avec une profonde tristesse ».

Mon frère corrigea :

– J’envoie au *Novoié Vrémia...* est-ce suffisant ?

– Oui, c’est assez... Ah !... on peut encore envoyer au *Journal de Saint-Pétersbourg*.

– Bien. J’écrirai la note en français.

– Inutile. Les rédacteurs traduiront.

Mon frère sortit : ma femme s’approcha de moi, s’assit sur une chaise près du lit, et me regarda longtemps d’un regard suppliant, interrogateur. Dans ce regard, je lus beaucoup plus d’amour et de douleur que dans ses lamentations. Elle se rappelait toute notre vie commune qu’avaient traversée tant d’orages. Maintenant elle s’accusait de tout et voyait clairement la façon dont elle eût dû agir. Elle était si absorbée dans ses réflexions qu’elle ne remarqua pas mon frère qui, revenu avec l’homme aux cercueils, se tenait près d’elle,

depuis quelques minutes, respectueux de sa rêverie. En apercevant l'homme aux cercueils, elle poussa un cri sauvage et s'évanouit. On la transporta dans la chambre à coucher.

– Soyez tranquille, Excellence, disait l'homme, en prenant les mesures avec le même sang-froid que s'il se fût agi d'un costume : nous fournissons tout, même les cierges ; dans une heure, on pourra les allumer, et pour ce qui est de la bière, soyez sûr qu'elle sera si commode que même un vivant y serait à l'aise.

De nouveau, le cabinet s'emplissait : la gouvernante amena les enfants. Sonia se jeta sur moi et sanglota tout à fait comme sa mère ; mais le petit Nicolas s'arrêta net, obstiné à ne pas s'approcher de moi et criait sa peur. Puis vint la servante favorite de ma femme, Nastasia, qui avait épousé, l'an dernier, le maître d'hôtel Séméon et se trouvait maintenant dans la dernière période de la grossesse ; elle fit un grand signe de croix et voulut s'agenouiller, mais son ventre l'en empêcha, et elle sanglota doucement.

– Entends-tu, Nastia, lui disait Séméon à voix

basse, ne te penche pas : il t'arriverait quelque chose ; retourne plutôt dans ta chambre : tu as assez prié.

– Mais comment ne pas prier pour lui ? répondit Nastia d'une voix chantante et assez haut pour que tout le monde pût l'entendre ; ce n'était pas un homme, mais un ange de Dieu. Aujourd'hui même, au moment de mourir, il pensait encore à moi : il a ordonné à Sophie Franzovna de ne pas me quitter.

Nastasia disait vrai ou à peu près. Toute la nuit précédente, ma femme était restée près de mon lit, sans cesser de pleurer, ce qui me fatiguait horriblement ; le matin, de bonne heure, pour dériver ses pensées et surtout pour vérifier si la parole m'était encore possible, j'avais fait une question la première venue : « Est-ce que Nastasia est accouchée ? » Ma femme, très heureuse que je puisse encore parler, me demanda s'il fallait envoyer chercher Sophie Franzovna, la sage-femme. Je répondis : « Oui, envoie... » Je crois bien qu'ensuite je n'ai absolument plus rien dit, et Nastasia crut

naïvement que mes dernières pensées étaient pour elle.

Judichna, cessant enfin de crier, se pencha sur la table à écrire pour y regarder quelque chose. Savieli se précipita vers elle fort en colère :

– Allons ! Prascovie Judichna, ne vous occupez donc pas de la table du prince. Est-ce que c'est votre affaire ?

– Eh bien ! quoi, Savieli Petrovitch ? siffla Judichna, froissée. Je ne veux pas voler !

– Je ne sais pas ce que vous voulez faire ; mais tant que les scellés ne seront pas posés, je ne permettrai à personne d'approcher de la table. Ce n'est pas pour rien que j'ai servi pendant quarante ans le prince défunt.

– Que me jetez-vous là à la tête ? vos quarante années ! mais, moi aussi, je suis dans cette maison depuis quarante ans... et davantage, et voilà que, maintenant, je ne puis même pas prier pour l'âme du prince !

– Vous pouvez prier, mais n'approchez pas de la table.

Tous deux, par respect pour moi, s'insultaient à mi-voix ; mais, quand même, j'entendais très clairement chacune de leurs paroles, – ce qui m'étonnait fort. « Suis-je en léthargie ? » pensais-je avec effroi. Il y a deux ans, j'ai lu une nouvelle française où étaient décrites, en grand détail, les impressions d'un homme enseveli vivant. Je m'efforçais de reconstruire cette nouvelle dans ma mémoire ; mais je ne pouvais me rappeler le principal : comment le héros s'y était pris pour sortir du cercueil.

La pendule de la salle à manger sonna. Je comptai onze coups. Vasutka, la petite bonne, entra, annonçant que le prêtre était arrivé, et que dans le salon tout était prêt. On apporta une grande bassine d'eau ; on me déshabilla et l'on se mit à me frotter avec une éponge mouillée, dont je ne sentais pas le contact : il me semblait qu'on lavait la poitrine et les pieds d'un autre. « Évidemment, pensais-je, tandis qu'on m'habillait de linge propre, ce n'est pas une léthargie, mais qu'est-ce donc ? » Le docteur a dit : « Tout est fini ! » On pleure sur moi ; dans un instant, on va me mettre au cercueil ; dans

deux jours on m'ensevelira ; mon corps, qui, tant d'années, m'a obéi, n'est plus mien ; sûrement je suis mort ; et cependant je continue à voir, à entendre, à comprendre. La vie persiste peut-être quelque temps dans le cerveau ; mais, en somme, le cerveau lui aussi, fait partie du corps. Ce corps est un logement que j'ai habité bien des années et que j'ai enfin résolu de quitter : portes et fenêtres sont larges ouvertes, tous les meubles ont déjà été emportés, tous ses hôtes l'ont quitté, sauf le maître qui, au moment de sortir, s'arrête et jette un dernier regard sur les chambres où bruissait sa vie et dont le vide et le silence maintenant l'étonnent.

Alors, pour la première fois, dans l'obscurité ambiante, une petite lueur brilla. Sensation ou souvenir, il me sembla que ce qui m'arrive maintenant, que cet état m'est connu, que je l'ai vécu autrefois, il y a longtemps, très longtemps.

II

La nuit vint. Je fus étendu sur la table, dans le grand salon, qu'on avait tendu de noir ; les meubles étaient enlevés, les stores baissés, les tableaux cachés sous un voile noir. Une couverture de brocart d'or me couvrait les jambes. Dans de hauts chandeliers d'argent, des bougies de cire brûlaient. À ma droite, contre le mur, immobile, se tenait Savieli ; avec ses pommettes jaunes en saillie, son crâne poli, sa bouche sans dents, et ses yeux mi-clos cerclés de rides, il avait plus que moi l'air d'un cadavre. À ma gauche, devant le lutrin, un homme pâle, à longue redingote, lisait, d'une voix monotone qui résonnait dans la salle vide : « Ma bouche est muette et fermée, et sur ton ordre j'ai disparu. »

Il y a juste deux mois, cette même salle était pleine des musiques, du tournoiement des amabilités et des médisances d'un bal. J'ai toujours détesté cette sorte d'exercice et d'ailleurs, depuis la mi-novembre, ma santé n'était pas très solide : aussi avais-je protesté

contre ce bal ; mais ma femme tenait absolument à le donner, car elle espérait, et avec raison, que de très hauts personnages y viendraient. C'est tout juste si nous ne nous sommes pas querellés ; enfin elle eut gain de cause... Au gré de tous, le bal fut brillant : pour moi, il fut insupportable. Ce soir-là, je sentis pour la première fois les fatigues de la vie et, nettement, qu'il me restait peu de temps à vivre.

Toute ma vie a été une série de bals, et ce fut là le tragique de mon existence : J'aimais la campagne, la lecture, la chasse, la vie calme et familiale, et cependant j'ai passé toute ma vie dans le monde ; d'abord, ce fut pour complaire à mes parents, puis, pour complaire à ma femme. J'ai toujours pensé que l'homme naît avec des goûts absolus et avec tous les germes de son caractère futur ; son but est précisément de réaliser son caractère. Tout le mal vient de ce que les circonstances mettent parfois des obstacles à cette réalisation. Je passais en revue toutes mes mauvaises actions, tous les actes qui autrefois troublaient ma conscience, et je pus constater que tous provenaient du désaccord entre mon

caractère et la vie que j'ai menée.

Mes pensées furent interrompues par un léger bruit à droite : Savieli, qui dormait depuis déjà longtemps, chancela et faillit tomber. Il fit le signe de la croix, passa dans l'antichambre et en rapporta une chaise, puis il s'endormit franchement dans un coin du salon. Le chantre psalmodiait plus paresseusement et plus bas ; enfin il se tut et suivit l'exemple de Savieli. Il y eut alors un silence de mort.

Dans ce silence, toute ma vie se déroula comme une chose inévitable, terrible par sa sévère logique. Je ne voyais pas de faits distincts, mais une ligne droite qui allait du jour de ma naissance au soir d'aujourd'hui. Elle ne pouvait aller plus loin : c'était clair. Mais j'ai déjà dit que, deux mois avant, j'avais senti l'approche de la mort, et tous les hommes la sentent de même. Le pressentiment a son rôle dans la vie de chacun de nous, et il ne déçoit pas. Le poète parle avec une admirable justesse quand il dit : « Les événements futurs jettent une ombre devant eux. » Si les hommes se plaignent quelquefois

d'avoir été trompés par le pressentiment, c'est parce que leurs sensations leur restent obscures : toujours ils désirent ou appréhendent, et ils prennent leur peur ou leur espoir pour le pressentiment.

Sans doute, je ne pouvais discerner avec précision le jour et l'heure de ma mort, mais je les savais approximativement. J'ai eu toute ma vie une santé florissante, et tout à coup, au commencement de novembre, sans aucune cause, j'ai commencé à être indisposé ; je n'avais encore aucune maladie, mais je me suis senti appelé à la mort aussi clairement que je me suis senti parfois appelé au sommeil.

D'habitude, au commencement de l'hiver, ma femme et moi faisons nos plans pour l'été ; cette année, je ne pouvais rien combiner ; le tableau de l'été ne se dessinait pas ; d'une manière générale, il me semblait qu'il n'y aurait pas d'été. La maladie cependant ne se précisait pas. Comme une hôtesse cérémonieuse, il lui fallait quelque occasion ; mais bientôt les occasions abondèrent. À la fin de décembre, je devais partir pour la

chasse à l'ours : le temps était très froid, et ma femme, qui, sans nulle raison, commençait à s'inquiéter de ma santé (c'était sans doute, pour elle aussi, le pressentiment), me supplia de n'y pas aller. J'étais un chasseur passionné, aussi je résolus d'aller quand même à la chasse ; mais au moment du départ je reçus un télégramme : les ours s'étaient enfuis et la chasse était ajournée. Cette fois, l'hôtesse cérémonieuse n'entra pas dans ma maison. Une semaine plus tard, une dame avec qui je fleuretais organisa un pique-nique avec troïkas, tziganes et montagnes russes ; un rhume était inévitable ; mais inopinément ma femme tomba malade et me demanda de passer la soirée à la maison ; peut-être était-ce une feinte, car, le lendemain, elle était au théâtre. Quoi qu'il en fût, l'hôtesse cérémonieuse passa encore une fois. Deux jours après, mon oncle Vassili Ivanovitch mourut ; mon frère, très vain de son origine, disait quelquefois de lui : « C'est notre comte de Chambord. » Cette considération à part, j'aimais beaucoup l'oncle : comment ne pas aller à ses funérailles. Je suivis le cercueil à pied, le temps était affreux, je me refroidis : l'hôtesse

cérémonieuse, ravie de l'occasion, vint chez moi le même soir...

Le troisième jour, le médecin diagnostiquait une pneumonie avec toutes les complications possibles et déclarait que je ne vivrais pas plus de deux jours ; mais le 20 février était encore loin, et je ne pouvais mourir avant. Et alors a commencé une lente agonie qui embarrassa fort l'homme de science ; j'allais un peu mieux, puis je m'affaissais ; je souffrais beaucoup ; je cessais absolument de souffrir ; et, en dépit de toutes les règles, je ne suis pas mort avant le jour fixé dès ma naissance. Comme un acteur consciencieux, j'ai joué mon rôle, sans ajouter ni retrancher un mot à ce qui m'était prescrit par le dramaturge. Cette comparaison si banale de la vie avec un rôle a pour moi un sens profond. Si je remplis mon rôle en acteur consciencieux, c'est probablement que j'ai joué d'autres rôles, que j'ai pris part à d'autres pièces. Si je ne suis pas mort au moment où il était évident pour tous que je mourais, c'est que probablement je ne mourrai jamais et vivrai tant que durera le monde. Ce que j'ai perçu hier si vaguement s'est comme solidifié

en une certitude ; mais quels étaient ces rôles et dans quelles pièces les ai-je donc joués ?

Je me mis à chercher dans ma vie passée la clef de ce problème. D'abord je poursuivis tels rêves où vivaient des pays et des personnages qu'avaient ignorés mes veilles... Je me remémorai telles rencontres qui m'avaient ému profondément, insolitement, et, soudain, je me rappelai le château de la Roche-Maudin.

III

Ce fut l'un des plus intéressants et des plus mystérieux épisodes de ma vie. Il y a quelques années, pour la santé de ma femme, nous avons passé presque la moitié de l'année dans le midi de la France. Là, nous fîmes connaissance d'une famille très sympathique, celle du comte de La Roche-Maudin. Le comte nous invita. Je me rappelle que, ce jour-là, ma femme et moi étions particulièrement gais. Nous avons pris pour nous rendre au château une voiture découverte. Il faisait une de ces tièdes journées d'octobre si

charmantes dans ce pays ; les champs nus, les vignes dépouillées, les feuilles des arbres colorées puissamment ; tout cela, sous les rayons du soleil encore chaud, avait un aspect de fête ; l'air pur disposait à la gaieté, et nous bavardâmes tout le long du chemin. Mais, dès qu'on entra sur le domaine du comte, ma gaieté s'envola. Il me semblait connaître ces lieux et, confusément, les avoir habités jadis. Cette sensation, assez angoissante, s'augmentait d'instant en instant, et, quand nous débouchâmes sur la large avenue qui conduit au château, j'en dis un mot à ma femme.

– Quelle niaiserie ! s'exclama-t-elle. Tu me disais encore hier que, même dans ton enfance, quand tu habitais Paris avec ta mère, vous n'étiez jamais venus dans cette région.

Je me tus, n'étant pas en veine de contradiction ; l'imagination, comme un éclair, m'annonçait tout ce que j'allais voir. Voici la grande cour d'honneur couverte de sable rouge ; voilà le porche timbré du blason des La Roche-Maudin ; ici, la salle aux deux étages de fenêtres ; là, le grand salon orné des portraits de

famille ; et même l'odeur particulière de ce salon, odeur de musc et d'acajou, me revint comme dès longtemps familière.

Je me laissais aller à la dérive de profondes réflexions, quand le comte de La Roche-Maudin me proposa une promenade au parc. Là, de tous côtés, je fus assailli de souvenirs, vagues, mais si vivants que j'écoutais à peine le maître de la maison, qui déployait toute son amabilité pour me faire parler. Comme, à une de ses questions, je venais de répondre quelque chose d'incohérent, il me regarda furtivement avec une expression évidente de pitié.

– Ne vous étonnez pas de ma distraction, comte, lui dis-je. J'éprouve une sensation très étrange : évidemment, je suis pour la première fois dans votre château, et, néanmoins, il me semble que j'ai vécu ici des années entières.

– À cela, rien d'étonnant : tous nos vieux châteaux se ressemblent.

– Oui, mais c'est expressément ce château que j'ai vu... Croyez-vous à la métempsyose ?

– Comment vous dire ?... Ma femme y croit ; moi, pas beaucoup ; mais tout est possible.

– Oui, tout est possible, j'en suis de plus en plus persuadé.

D'une phrase aimable et plaisante, le comte exprima le regret de n'avoir pas habité le château cent ans plus tôt, pour avoir déjà le plaisir de m'y rencontrer.

– Vous cesseriez peut-être de rire, lui dis-je, en faisant un immense effort de mémoire, si je vous disais que tout à l'heure nous allons voir une grande allée de marronniers.

– Une grande allée de marronniers, certes : la voici à gauche.

– Et, en passant par cette allée, nous verrons un lac.

– Vous êtes trop aimable d'appeler cette pièce d'eau un lac : nous verrons simplement un étang.

– Bien, je vous fais la concession, mais ce sera un très grand étang.

– Laissez que je vous en fasse une autre : ce sera un petit lac.

Je ne marchai pas, je courus jusqu'au bout de l'allée de marronniers ; là, je vis dans tous ses détails le tableau que, depuis quelques instants, mon imagination me dessinait : de jolies fleurs rouges bordant un large étang ; près du ponton, un canot ; de l'autre côté de l'eau, des bouquets de vieux saules. Mon Dieu ! mais, sincèrement, je suis venu ici, je me suis promené dans ce canot, je me suis assis sous ces saules, j'ai cueilli de ces fleurs rouges !

Nous nous promenâmes en silence au bord du lac.

– Permettez, dis-je, en regardant vers la droite, il doit y avoir par ici un deuxième étang, puis un troisième.

– Non, mon cher prince, cette fois votre mémoire ou votre imagination vous trahit : il n'y a pas d'autre étang.

– Mais assurément il y en a eu, regardez ces fleurs rouges, elles bordent ce terre-plein comme elles bordent le premier étang ; le deuxième étang était là : on l'a comblé, c'est évident.

– Malgré tout mon désir d’être de votre avis, je ne puis, mon cher prince, souscrire à ce que vous dites là. J’ai bientôt cinquante ans ; je suis né dans ce château ; or je vous assure qu’ici il n’y a jamais eu de deuxième étang.

– Mais peut-être avez-vous au château quelque vieillard...

– Joseph, mon gérant, est beaucoup plus âgé que moi ; nous le questionnerons tout à l’heure.

Dans les paroles du comte, à travers sa politesse exquise, perçait la peur évidente d’avoir affaire à un de ces maniaques qu’il est imprudent de contredire.

Un instant avant qu’on se mît à table, comme nous entrions dans son cabinet de toilette, je rappelai au comte qu’il m’avait parlé du vieux gérant. Aussitôt il le fit venir. À toutes nos questions, le vieillard répondit avec assurance que le parc n’avait jamais eu de deuxième étang.

– Du reste, ajouta-t-il, j’ai chez moi tous les vieux plans du domaine, et si Monsieur le comte permet...

– Oui, oui, apportez-les et tout de suite : il faut élucider cette affaire, sinon notre cher hôte ne mangerait pas de bon appétit.

Joseph apporta les plans, le comte y jeta les yeux, et, tout à coup, il poussa un cri de surprise : sur un vieux plan, sans date, trois étangs étaient dessinés, et toute cette partie du parc était dénommée « les Étangs ».

– Je baisse pavillon devant le vainqueur, me dit le comte avec une gaieté feinte et en pâlisant un peu.

Mais je n'avais nullement l'attitude d'un vainqueur ; cette constatation m'avait accablé.

En descendant à la salle à manger, le comte me pria de ne rien dire devant sa femme, très nerveuse, expliqua-t-il, et encline au mysticisme.

Il y avait beaucoup de monde à dîner ; mais le maître de la maison et moi nous restâmes silencieux pendant le repas, et nos femmes nous reprochèrent notre peu d'entrain.

Depuis, ma femme revint souvent au château de La Roche-Maudin ; quant à moi, je ne pus

jamais me décider à y retourner ; je restai en relations très intimes avec le comte, et, quand je refusais ses invitations, il n'insistait pas. Le temps a effacé peu à peu l'impression que m'avait faite cet étrange épisode ; je m'étais efforcé de l'oublier. Maintenant que je suis au cercueil, j'essaie de me le rappeler dans tous ses détails et de le juger avec calme, parce que, maintenant, je sais pertinemment que j'étais déjà venu au monde avant de m'appeler prince Dmitri Troubchevsky. Que j'aie habité jadis le château de La Roche-Maudin, cela ne fait pour moi aucun doute. Mais en quelle qualité ? Étais-je le maître, l'hôte, un domestique, un paysan ! Une chose me semblait indiscutable : j'y avais été très malheureux. Comment expliquer autrement le sentiment de douleur poignante qui m'avait saisi dès l'entrée, et que j'éprouve encore maintenant à l'évocation de ces choses. Par instants, mes idées à ce sujet se précisaient un peu ; les images, les sons se coordonnaient ; mais le ronflement de Savieli et du chantre m'a distrait ; le fil de mes pensées se rompt et elles s'éparpillent de nouveau. Savieli et le chantre ont dormi

longtemps. La lumière des cierges faiblit, et les premières lueurs d'un jour froid et clair m'ont regardé longtemps derrière les stores baissés des grandes fenêtres.

IV

Savieli, se levant de sa chaise, fit le signe de la croix, se frotta les yeux, et, constatant que le chantre sommeillait, il le réveilla et ne manqua pas de lui faire les plus amers reproches. Puis il sortit pour se débarbouiller et s'habiller, but sans doute un bon verre d'eau-de-vie et revint encore plus hargneux.

– « À quoi sert votre sang après la mort ? », commençait le chantre d'une voix nasillarde.

La maison s'éveillait bruyante. La gouvernante amena de nouveau les enfants. Cette fois, Sonia fut beaucoup plus tranquille et la couverture de soie plut beaucoup à Nicolas, qui se mit sans scrupule à jouer avec les franges. Puis vint Sophie Franzovna, la sage-femme, qui

adressa une observation quelconque à Savieli, et manifesta en matière funéraire une compétence qu'on n'eût jamais soupçonnée d'une personne de sa spécialité. Les domestiques, les palefreniers, le concierge et même des gens inconnus de tout le monde vinrent me dire adieu ; tous prièrent très ardemment, les vieilles femmes sanglotaient, et je remarquai que, parmi ceux qui venaient me présenter leurs devoirs, les gens du peuple non seulement m'embrassaient sur la bouche, mais même le faisaient avec une certaine satisfaction, tandis que les personnes de mon monde, même les plus intimes, s'approchaient de moi avec une répugnance qui eût outragé mes yeux de jadis. Nastasia vint de nouveau ; elle avait une robe de chambre bleue à fleurs roses. Ce costume ne plut pas à Savieli, et il lui en fit l'observation sévèrement.

– Mais je n'y peux rien, Savieli Petrovitch, répondit Nastasia, j'aurais voulu mettre une robe foncée, mais aucune n'a la ceinture assez large.

– Ah bien ! alors tu n'avais qu'à rester dans ton lit ; une autre à ta place aurait honte de

s'approcher du cercueil du prince avec un tel ventre.

– Pourquoi l'insultez-vous, Savieli Petrovitch, objecta Séméon ; elle est ma femme légitime, il n'y a donc aucun péché.

– Je connais ces salopes légitimes, grommela Savieli en retournant dans son coin.

Nastasia, très confuse, voulait répondre par quelque grossièreté, mais elle ne trouva pas le mot approprié ; sa bouche se contracta et dans ses yeux parurent des larmes.

– « Et tu vaincras le serpent », disait le chantre.

Nastasia s'approcha tout près de Savieli et lui dit à voix basse :

– Vous êtes, vous aussi, un serpent.

– Quoi ! moi, un serpent ? ah ! toi...

Savieli n'acheva pas : un coup de sonnette venait de retentir à la porte d'entrée, et Vasutka parut, annonçant l'arrivée de la comtesse Marie Mikhaïlovna.

Le salon se vida aussitôt. Marie Mikhaïlovna, la tante de ma femme, était une vieille dame très importante. Elle s'approcha de moi à pas lents, pria avec majesté et voulut m'embrasser ; mais, après avoir réfléchi quelques instants, elle hocha au-dessus de moi sa tête grise nonchalamment encapuchonnée de noir ; après quoi, soutenue avec respect par sa dame de compagnie, elle se dirigea vers la chambre de ma femme. Elle revint un quart d'heure après ramenant sa nièce, laquelle était en robe de chambre blanche et avait les cheveux défaits. Ses paupières gonflées lui permettaient à peine d'ouvrir les yeux.

– Voyons, Zoé, mon enfant, lui dit la comtesse, sois courageuse ; rappelle-toi comment, en de pareilles circonstances, j'ai supporté la douleur...

– Oui, tante, je serai courageuse, répondit ma femme, et, d'un pas assuré, elle se dirigea vers moi ; mais, sans doute, j'avais beaucoup changé pendant la nuit, car elle chancela en poussant un cri et tomba dans les bras de ses femmes.

On l'emmena.

Ma femme était sans doute très attristée de ma mort ; mais, dans toute manifestation extérieure de douleur, il y a presque toujours une certaine dose d'effet théâtral : l'homme même le plus sincèrement attristé ne peut oublier que les autres le regardent.

À deux heures, les visiteurs commencèrent à venir. Ce fut d'abord un célèbre général encore jeune, avec des moustaches grises en crocs et une poitrine constellée. Il s'approcha de moi, voulut aussi m'embrasser ; mais il réfléchit, et fit un ample signe de croix sans toucher de ses doigts son front ni sa poitrine, puis s'adressant à Savieli :

– Eh quoi ! cher Savieli ! nous avons perdu notre prince !

– Oui, Excellence, j'ai servi le prince quarante ans, et pouvais-je penser...

– Ce n'est rien, rien, la princesse ne t'abandonnera pas.

Et, tapant sur l'épaule de Savieli, le général se dirigea à la rencontre d'un sénateur jeune, petit,

qui, sans s'approcher de moi, se laissa tomber sur la chaise où Savieli avait dormi.

La toux l'étouffait.

– Ainsi, Ivan Jéfimitch, disait le général, nous avons encore un membre de moins !

– Oui, c'est déjà le quatrième depuis le nouvel an.

– Comment, le quatrième ? pas possible !

– Comment, pas possible ? Juste le jour de l'an, est mort Polzikoff, après, Boris Antonovitch, ensuite le prince Vassili Ivanovitch...

– Oh ! le prince Vassili Ivanovitch ne peut compter, depuis deux années il ne venait plus au club.

– Pourtant il avait renouvelé sa cotisation.

– Polzikoff était vieux lui aussi ; mais le prince Dmitri Alexandrovitch ! dans la force de l'âge, un homme bien portant, plein de vie, c'est trop !

– Que faire ? « Nous ne savons ni le jour, ni

l'heure. »

– Oui, tout cela est très beau, nous ne connaissons, nous ne connaissons... c'est bien. Mais ce n'en est pas moins triste de quitter le club, le soir, et de n'être pas sûr d'y retourner le lendemain ; et ce qui est encore plus triste, c'est que vous ne pouvez pas savoir où cette canaille vous attrapera. Ainsi, par exemple, le prince Dmitri Alexandrovitch... il est allé aux funérailles de Vassili Ivanovitch et s'y est enrhumé ; vous et moi y étions aussi, et nous ne nous sommes pas enrhumés.

Le sénateur eut un nouvel accès de toux et son humeur acariâtre s'accentua.

– Oui, il a eu un sort admirable, ce prince Vassili Ivanovitch ; toute sa vie, il a fait des canailleries de tout genre. Bien ! et voilà qu'il meurt... On pourrait croire que c'est la fin de toutes ses canailleries... Pas du tout ! À ses propres funérailles, il a réussi à tuer son neveu.

– Quelle langue, Ivan Jéfimitch ! Vous attaquez non seulement les vivants, mais les morts ? Il y a un proverbe : *de mortis, de*

mortibus...

– Vous voulez dire : *de mortuis exat bene, aut nihil* ? mais ce proverbe est idiot, je le corrige un peu et dis : *de mortuis aut bene aut male*, sans quoi l’histoire disparaît ; on ne pourrait prononcer un arrêt juste sur aucun gremlin historique, du fait que tous sont morts, et le prince Vassili était dans son genre un personnage historique : ce n’est pas pour rien qu’il a eu tant de méchantes histoires.

– Cessez, cessez, Ivan Jéfimitch. Vous avez la langue trop bien pendue. Mais, du moins, vous ne pouvez dire de mal de notre cher Dmitri Alexandrovitch, vous conviendrez que c’était un homme charmant.

– Pourquoi exagérer, général ? Disons que c’était un homme aimable et poli, ce sera bien assez, et chez un prince Troubchevsky ce n’est pas un mince mérite, car, en général, les princes Troubchevsky ne sont pas connus pour leur amabilité. Sans aller plus loin, prenez son frère André...

– Ah ! sur lui, je ne discuterai pas avec vous :

André m'est tout à fait antipathique. Pourquoi diable est-il si poseur ?

– Il n'a pas lieu d'être poseur, mais ce n'est pas la question... Si un homme comme le prince André Alexandrovitch est toléré dans notre société, cela prouve notre admirable indulgence... On ne devrait pas donner la main à un tel homme. Voici ce que j'ai appris sur lui, de source sûre, il n'y a pas longtemps...

À ce moment parut mon frère, et les deux interlocuteurs se précipitèrent à sa rencontre, lui exprimant leurs bien vives condoléances.

Ensuite, à pas timides, entra mon vieux camarade Michel Sviaguine, brave homme très viveur. Au commencement d'octobre, il était venu chez moi, m'avait expliqué sa grave situation et m'avait demandé, pour deux mois, cinq mille roubles qui devaient le sauver. Après quelque hésitation, je lui signai un chèque ; il me proposa un billet à ordre, mais je lui répondis que ce n'était pas nécessaire. Naturellement, au bout de deux mois, il ne put me payer et commença à m'éviter. Durant ma maladie, il envoyait de

temps en temps demander des nouvelles de ma santé ; lui-même ne se montra jamais. Comme il s'approchait de mon cercueil, je lus dans ses yeux les sentiments les plus divers : la tristesse, la honte, la peur, et même, là-bas, tout au fond des yeux, une petite joie à la pensée qu'il avait un créancier de moins. Mais cette pensée même le rendit tout honteux, et il se mit à prier avec ardeur. Une lutte s'engageait dans son cœur : d'une part, il était tenté de faire sur l'heure la déclaration de sa dette ; d'autre part, il se disait : « À quoi bon faire cette déclaration, puisque je ne puis payer. Je me libérerai plus tard... Mais peut-être quelqu'un a-t-il connaissance de cette dette ; peut-être est-elle inscrite sur quelque carnet ?... Il faut l'avouer immédiatement. »

D'un air très résolu, Michel Sviaguine s'approchait de mon frère et se mettait à lui parler de ma maladie. Mon frère répondait comme à contrecœur et en regardant d'un autre côté ; ma mort lui donnait le droit d'être distrait et revêche.

– Voyez-vous, prince, commença Sviaguine en hésitant, j'étais débiteur du défunt.

Mon frère devint attentif et le regarda interrogativement.

– Je voulais dire que j’avais de grandes obligations envers feu Dmitri Alexandrovitch. Pendant de longues années...

Mou frère se détourna de nouveau, et Michel Sviaguine revint à sa place ; ses joues rouges étaient agitées d’un tressaillement ; ses yeux exploraient la salle, timides. Pour la première fois depuis ma mort, je regrettai de ne pouvoir parler ; j’aurais tant voulu lui dire : « Garde ces cinq mille roubles, mes enfants ont assez d’argent. »

Le salon fut bientôt plein, les dames entraient, la plupart deux par deux, et s’immobilisaient le long du mur. Presque personne qui s’approchât de moi : je faisais horreur à tout le monde. Les dames les plus intimes demandaient à mon frère si elles pouvaient voir ma femme ; mon frère, saluant silencieusement, leur montrait la porte du salon. Instinctivement elles s’arrêtaient au moment d’entrer, puis, baissant la tête, elles se plongeaient dans le salon comme les baigneurs qui, après une courte hésitation, piquent une tête

dans l'eau froide.

À deux heures, le Tout-Pétersbourg était là. Si j'eusse été vaniteux, l'aspect de la salle m'eût fait grand plaisir ; il vint même des personnages si considérables que mon frère, instruit de leur arrivée, se précipita à leur rencontre dans l'escalier.

J'ai toujours entendu avec attendrissement la messe des morts, bien que, de longues années, elle me soit restée incompréhensible. « La vie infinie » me troublait surtout ; cette expression, dans cette messe, me semblait une ironie ; maintenant ces paroles ont pour moi un sens profond, moi-même ai vécu cette vie infinie ; moi-même ai vécu là « où il n'y a ni maladie, ni douleur, ni soupirs », et, de fait, les soupirs terrestres me semblaient maintenant quelque chose d'étrange, d'incompréhensible. Quand le chœur chantait : « Les sanglots sur le cercueil », comme en réponse on entendait dans les coins de la salle des sanglots contenus. Ma femme se trouva mal de nouveau ; on l'emmena.

La messe finissait. D'une voix basse le diacre

prononçait :

« Dans l'heureux sommeil... » ; mais, à ce moment, il se produisit quelque chose d'insolite : la salle devint toute sombre, comme si le crépuscule était descendu sur la terre ; je cessai de distinguer les personnages, je ne vis que des figures noires. La voix du diacre s'affaiblit, puis se tut ; les cierges s'éteignirent ; tout disparut pour moi, et je cessai à la fois de voir et d'entendre.

V

Je me trouvais en quelque lieu vague et trouble... Je dis « lieu » par habitude, car maintenant toute conception de distance et de durée était abolie pour moi, et je ne puis déterminer combien de temps je restai en cet état. Je n'entendais rien, ne voyais rien, je pensais seulement et avec force et persistance.

Le grand problème qui m'avait tourmenté toute ma vie était résolu : la mort n'existe pas, la

vie est infinie. J'en étais convaincu bien avant ; mais jadis je ne pouvais formuler clairement ma conviction : elle se basait sur cette seule considération que, astreinte à des limites, la vie n'est qu'une formidable absurdité. L'homme pense ; il perçoit ce qui l'entoure, il souffre, jouit et disparaît ; son corps se décompose et fournit ses éléments à des corps en formation : cela, chacun le peut constater journellement, mais que devient cette force apte à se connaître soi-même et à connaître le monde qui l'entoure ? Si la matière est immortelle, pourquoi faudrait-il que la conscience se dissipât sans traces, et, si elle disparaît, d'où venait-elle et quel est le but de cette apparition éphémère ? Il y avait là des contradictions que je ne pouvais admettre.

Maintenant je sais, par ma propre expérience, que la conscience persiste, que je n'ai pas cessé et probablement ne cesserai jamais de vivre. Voici que derechef m'obsèdent ces terribles questions : si je ne meurs pas, si je reviens toujours sur la terre, quel est le but de ces existences successives, à quelles lois obéissent-elles et quelle fin leur est assignée ? Il est probable que je

pourrais discerner cette loi et la comprendre si je me rappelais mes existences passées, toutes, ou du moins quelques-unes ; mais pourquoi l'homme est-il justement privé de ce souvenir ? pourquoi est-il condamné à une ignorance éternelle, si bien que la conception de l'immortalité ne se présente à lui que comme une hypothèse, et si cette loi inconnue exige l'oubli et les ténèbres, pourquoi dans ces ténèbres, d'étranges lumières apparaissent-elles parfois, comme il m'est arrivé quand je suis entré au château de La Roche-Maudin ?

De toute ma volonté, je me cramponnais à ce souvenir comme le noyé à une épave ; il me semblait que si je me rappelais clairement et exactement ma vie dans ce château je comprendrais tout le reste. Maintenant qu'aucune sensation du dehors ne me distrayait, je m'abandonnais aux houles du souvenir, inerte et sans pensée pour ne pas gêner leur mouvement, et tout à coup, du fond de mon âme comme des brumes d'un fleuve, commençaient à s'élever de fugaces figures humaines ; des mots au sens effacé résonnaient, et dans tous ces souvenirs

étaient des lacunes... Les visages étaient vaporeux, les paroles étaient sans lien, tout était décousu. Voilà bien le cimetière de la famille des comtes de La Roche-Maudin ; sur une plaque de marbre blanc je lis clairement en caractères noirs : « Ci-gît très haute et vénérable dame... » ; plus loin, s'inscrit le nom, mais je ne puis le déchiffrer. À côté, il y a un sarcophage avec une urne de marbre sur laquelle je lis : « Ci-gît le cœur du marquis... »

Tout à coup à mes oreilles une voix impatiente glapit : « Zo... zo ». Un effort de mémoire et j'entends nettement le nom : « Zorobabel... Zorobabel. » Ce nom bien connu éveille en moi une série de scènes. Je suis dans la cour du château, parmi une grande foule : « À la chambre du roi... à la chambre du roi ! » crie la même voix perçante, impatiente. Dans tout vieux château français, il y avait la chambre du roi, c'est-à-dire la chambre qu'occupait le roi s'il lui prenait fantaisie d'habiter le château ; et jusqu'en ses moindres détails je vois cette chambre du château de La Roche-Maudin : au plafond, des amours roses avec des guirlandes dans les mains ; aux

murs, des Gobelins figurant des épisodes de chasse. Je revois un dix cors qui, dans une pose désespérée, s'arrête devant un ruisseau, tandis que trois chasseurs le visent. Dans le fond de la chambre, l'alcôve est ornée d'un baldaquin d'or, d'où tombe une draperie bleue brodée de lis. De l'autre côté, un portrait en pied du roi ; poitrine chamarrée, jambes longues, un peu arquées dans de hautes bottes ; mais je ne puis distinguer le visage. Si je voyais le visage, peut-être saurais-je à quel moment j'ai vécu là, mais je ne le vois pas ; dans ma mémoire, il y a une soupape dure qui ne veut s'ouvrir. « Zorobabel... Zorobabel ! » crie la voix impérieuse. Je fais mille efforts, et spontanément dans ma mémoire capricieuse s'ouvre une autre soupape... Le château de La Roche-Maudin disparaît : un nouveau et inattendu tableau se déroule.

VI

En Russie... à la campagne... Des isbas de bois couvertes de chaume bordent une large route qui va jusqu'à la montagne. C'est une grise journée d'automne, ou, peut-être, le soir. Une pluie, fine et froide, filtre d'un ciel monotone ; le vent siffle, arrache la paille des toits. Une rivière roule rapidement ses eaux clapoteuses. Je la traversai sur un pont bossu, chancelant et sans parapet, de l'extrémité duquel partaient deux chemins : l'un, à gauche, allait vers la montagne et se continuait à-travers champs ; à droite, une vieille église de bois à dôme vert paraissait se pencher sur un précipice. J'allai à droite ; derrière l'église le sol se bossuait de monticules que dominaient des croix vermoulues, et, entre les tombes, le vent secouait les branches mouillées et presque nues de jeunes saules ; plus loin, s'étendait un champ inculte et noir et, malgré toute la tristesse de ce paysage, j'avais l'indistinct souvenir de quelque chose d'agréable qui s'y serait écoulé. Mais

pourquoi cette obscurité ? pourquoi n'y a-t-il là nul être vivant ? pourquoi toutes les isbas sont-elles ouvertes ? à quelle époque ai-je vécu dans cette campagne ? est-ce pendant la guerre des Tatars ? quelque invasion a-t-elle ruiné ce nid, ou bien les voleurs qui vivaient dans le village en ont-ils chassé les habitants sur la forêt et le steppe ? Je rebroussai chemin jusqu'au pont et me dirigeai à gauche vers la montagne : même solitude, même spectacle de désolation. Près d'un puits en ruine, je vis enfin un être vivant : un très vieux chien, étique et pelé, et qui paraissait sur le point de mourir de faim ; ses vertèbres et ses côtes étaient presque à nu ; avec des efforts convulsifs, il se dressa sur ses pattes, mais ne put se mouvoir, et, retombant dans la boue, il se mit désolément à ululer.

De toute mon âme je m'efforçai de voir cette campagne sous un autre aspect : un soleil pourpre se lever, puis disparaître nonchalamment derrière la montagne, des moissons onduler, le fleuve et la montagne briller comme de l'argent dans les nuits glacées de lune. Or je ne pus me remémorer rien de semblable, comme si, là, toute l'année, le

ciel dût être gris, qu'une petite pluie dût arroser la campagne, tandis que le vent entrerait librement dans les isbas vacantes et regagnerait l'espace par les cheminées inutiles.

Mais tout à coup, parmi le silence mortel, voici le son des cloches. Il est si brisé, si lamentable qu'on le croirait d'une voix qu'expire une poitrine agonisante. Je marche dans la direction d'où viennent ces sons, et j'entre dans l'église : elle est pleine de gens du plus humble peuple. La messe a quelque chose d'extraordinaire. Par instants, de coins du temple partent des gémissements. Les larmes coulent sur les rudes visages halés. Je fends la foule, péniblement, car elle est compacte et le sol inégal. Sur la droite un grand nombre de cierges brûlent devant l'icône miraculeuse de la mère de Dieu. L'icône est noire, sans auréole ; à peine si une mince couronne d'or nimbe la tête révéérée, dont les yeux regardent avec une miséricorde infinie ; devant l'icône, une énorme quantité de mains, de pieds, d'yeux d'argent et d'ivoire sont suspendus, ex-votos des malades qui sollicitent la guérison. De l'autel part la voix vieillie, mais

nette, du prêtre qui récite une prière que je ne connais point : « Dieu miséricordieux, regarde tes esclaves ici présents et pardonne-leur. Tu nous punis pour nos péchés, mais ta colère est trop lourde pour nous. Ô Dieu, arrête ta main vengeresse et pardonne-nous. L'ennemi cruel nous a vaincus, nous n'avons plus ni chef, ni maison, ni pain. Soit, et nous expions ainsi nos péchés ; mais pourquoi nos enfants innocents doivent-ils périr ? Nous avons patienté, nous avons supporté ta volonté ; mais nous sommes des hommes et nos forces défont. Aucun secours ne nous arrive et, pour la dernière fois, nous t'implorons. Ô Dieu ! ne nous accule pas à la révolte et au désespoir ; tu nous as donné la vie ; ne nous l'ôte pas avant le terme. »

Mais, aussitôt, parmi les fidèles, un mouvement se produit ; la foule se divise, et le prêtre, à pas rapides, s'approche de l'icône miraculeuse. Le prêtre est petit, vieux ; sa courte barbe grise est mal peignée ; son habit usé, décoloré, n'est pas fait à sa taille et traîne sur le sol : « Ô Reine du Ciel, crie-t-il d'une voix haute et chevrotante, tu connais nos souffrances

humaines, tu sais ce qu'est souffrir, pleurer, tu as vu ton fils bien-aimé mourir sur une croix ; tu as vu ses bourreaux rire de lui à sa dernière heure... Quelle douleur peux-tu comparer à la tienne ? Dis à ton fils... » Le prêtre ne peut continuer, sa voix meurt et, en sanglotant, il s'affaisse. Aussitôt la foule, dix mille personnes, tombe à genoux, et maintenant c'est elle tout entière qui gémit...

Mon cœur était douloureusement fraternel à cette désolation du peuple : je me jetai aussi à genoux et oubliai tout. Quand je revins à moi, l'église était vide, toutes les bougies étaient éteintes ; seule une petite lampe brûlait devant la sainte image de la Reine du Ciel. Sous cette faible lumière, l'expression de son visage changeait : il n'était plus miséricordieux, mais indifférent et peut-être sévère.

Je sortis de l'église avec le faible espoir de rencontrer quelqu'un. Hélas ! autour de moi, même silence et même solitude. Comme auparavant, le ciel était obstinément gris ; comme auparavant tombait une pluie serrée, les feuilles étaient jaunes, et le vent, insupportablement,

courbait jusqu'à terre les branches nues des saules et effrayait l'âme par un sifflement monotone.

VII

Le cadre de mes souvenirs s'élargissait. Devant moi passaient des pays lointains oubliés depuis si longtemps qu'il me semblait ne les avoir jamais vus ; des forêts sauvages et des luttes gigantesques dans lesquelles aux hommes se mêlaient des animaux. Mais c'étaient de vagues croquis, sans aucune image précise. À travers ces tableaux circulait une petite fille en robe bleue, qui depuis longtemps m'était connue. Durant ma dernière existence, elle m'était rarement apparue en rêve, mais toujours ces rêves m'avaient semblé de mauvais augure. Elle avait dix ans ; elle était maigre, pâle, pas jolie, mais ses yeux étaient remarquablement noirs et profonds, et leur expression n'avait rien d'enfantin. Parfois ils exprimaient une telle angoisse qu'à rencontrer

son regard je m'éveillais immédiatement inondé d'une sueur froide et le cœur battant. Il m'était impossible de me rendormir, et, pendant plusieurs jours, je restais étrangement nerveux. Maintenant je suis convaincu que cette fillette a existé, que je l'ai connue jadis ; mais qui était-elle ? Ma fille, ma sœur ou une étrangère, et pourquoi ses yeux navrés d'une souffrance surhumaine ? Quel bourreau avait torturé cette enfant ? Moi peut-être, et cela eût expliqué pourquoi son apparition, dans mes rêves, revêtait le caractère d'une punition. Chose étrange, de tous mes souvenirs, aucun n'était gai, mes yeux spirituels ne voyaient que des pages de douleur et de cruauté. Il y a eu sans doute dans mes existences des jours joyeux, mais en très petit nombre, faut-il croire, puisqu'ils ont disparu, enfouis dans un océan de souffrances, et si c'est ainsi, pourquoi ? On ne peut admettre que la vie soit faite pour la seule souffrance ; elle doit avoir quelque autre but ; mais le connaîtrai-je jamais ? Au prix de cette ignorance, mon état actuel, c'est-à-dire l'immobilité et la tranquillité absolue, devrait me sembler le bonheur, et pourtant, dans tout ce

chaos de souvenirs indécis, de pensées éparses, je sentis s'affirmer en moi un sentiment étrange et qui m'attirait encore dans ces régions de ténèbres et de douleur d'où je venais de sortir. Je voulus résister à cette attirance, mais elle se fortifia, vainquit tous mes arguments, et enfin se manifesta à nu comme le désir passionné et incoercible de vivre.

VIII

Oh ! vivre ! seulement vivre ! Je ne demande pas la continuation de mon existence passée ; peu m'importe comment renaître, prince ou moujik, riche ou mendiant. Les hommes disent : l'argent ne fait pas le bonheur, et néanmoins ils tiennent pour le bonheur ces biens de la vie qui s'achètent par l'argent. Cependant, le bonheur n'est pas dans ces biens, mais dans la satisfaction intérieure. Où commence et où finit-elle ? Cela dépend de la condition, du milieu. Le mendiant qui tend la main pour avoir un kopek et reçoit un rouble éprouve peut-être plus de joie que le banquier qui en gagne à l'improviste cinquante mille. Les préjugés d'éducation avaient pu me masquer la relativité du bonheur ; mais maintenant qu'ils se sont évanouis, je vois tout d'un œil perspicace. J'aimais passionnément l'art et je pensais que le sentiment esthétique est fonction de la haute culture. Mais qu'est-ce que l'art ? La notion de l'art est aussi conditionnelle

que celle du bien ou du mal : chaque siècle, chaque pays définit à sa façon le bien et le mal ; ce qui est vertu ici est crime là-bas. Et, en matière d'art, il faut tenir compte, non seulement du temps et du lieu, mais des goûts individuels. La France, qui se considère comme le pays le plus cultivé qui soit, a méconnu Shakespeare jusqu'au XIX^e siècle. On citerait maints exemples semblables, et je ne crois pas qu'il y ait de mendiant ou de sauvage en qui ne brille parfois le sentiment de la beauté, mais leur conception de l'art est différente de la nôtre. Il est très probable que le moujik qui, par une chaude soirée de printemps, s'assied sur l'herbe près d'un gratteur de cithare, ne goûte pas un plaisir moins vif que le professeur du Conservatoire qui entend, dans une salle surchauffée, une fugue de Bach.

Oh ! seulement vivre, voir seulement des visages humains, entendre de nouveau le son de la voix humaine, entrer de nouveau en communion avec les hommes, avec tous les hommes, bons et mauvais ! Mais y a-t-il au monde des hommes absolument mauvais ? À tenir compte des conditions d'ignorance et de

faiblesse dans lesquelles les hommes sont destinés à vivre, à agir, on s'étonnerait plutôt qu'il y ait parmi eux des justes. L'homme ne sait rien des choses essentielles : il ignore pourquoi il naît, pourquoi il vit, pourquoi il meurt ; il oublie ses existences passées et ne pressent pas les futures ? Et veut-il sortir des ténèbres, s'efforcer de comprendre, essayer d'améliorer son existence, ses efforts sont vains, ses inventions, même géniales, ne résolvent pas une seule des questions qui le troublent. De toutes parts, il se heurte à d'infranchissables limites. Par exemple, il sait, qu'outre la terre, existent des planètes, des mondes ; par la mathématique, il sait que ces planètes se meuvent, il sait quand elles s'approchent ou s'éloignent de la terre ; mais y a-t-il là-bas des êtres semblables à lui ? Sur ce point, il en est réduit aux hypothèses ; assurément il ne saura jamais à quoi s'en tenir, et cependant il espère et il cherche. Sur l'une des plus hautes montagnes d'Amérique, on projette d'allumer un foyer électrique qui soit un signe aux habitants de Mars. Ce foyer n'est-il pas touchant de naïveté enfantine !

Oh ! je veux revenir parmi ces pitoyables, patients et chers êtres. Je veux vivre de leur vie. Je veux de nouveau me mêler à leurs querelles, à leurs petits intérêts, qui leur paraissent si vastes ; j'aimerai nombre d'entre eux, je lutterai contre quelques-uns, je haïrai les autres ; mais je veux cet amour, cette haine, cette lutte.

Oh ! seulement vivre ! Je veux voir le soleil se coucher derrière la montagne, le ciel bleu se ponctuer d'étoiles, les vagues courir, crêtées d'écume, sur l'étendue de la mer ; je veux me jeter dans un canot à l'encontre de la tempête ; je veux, sur une troïka vertigineuse, traverser le steppe neigeux ; un couteau au poing, je veux lutter contre un ours ; je veux goûter à tous les émois de la vie, je veux voir l'éclair cingler le ciel, et le vert scarabée grimper sur les ramilles ; je veux humer l'odeur du foin coupé ; je veux entendre garruler le rossignol dans les lilas, les grenouilles coasser sur l'étang, les cloches sonner à toutes volées sur les campagnes, et les drochki rouler sur le pavé ; je veux entendre les triomphants accords d'une symphonie héroïque, et les stridulations d'un chant tzigane.

Oh ! seulement vivre ! seulement pouvoir respirer l'air de la terre, prononcer une seule parole humaine, crier, crier...

IX

Et soudain j'ai crié, crié à pleins poumons, crié de toutes mes forces ; une joie folle m'a empoigné à ces cris ; mais le son de ma voix m'a étonné : ce n'était pas ma voix ordinaire, c'était un cri faible, grêle. J'ai ouvert les yeux, la lumière cruelle d'un matin glacial m'a presque aveuglé. Je me trouvais dans la chambre de Nastasia. Sophie Franzovna me tenait dans ses mains. Nastasia était au lit, toute rouge, entourée de coussins et respirait péniblement.

– Écoute, Vasutka, prononçait la voix de Sophie Franzovna, grimpe comme tu le pourras dans le salon et appelle Séméon pour un moment.

– Mais comment pourrais-je passer, petite tante ? répondit Vasutka. On est sur le point

d'emmener le prince : c'est plein d'invités.

– Vas-y quand même. Après tout, c'est le père.

Vasutka disparut, et, un instant après, revint avec Séméon : il était en frac noir, avait un crêpe au bras, et tenait à la main une grande serviette.

– Quoi ? demanda-t-il de l'air d'un homme fort pressé.

– Tout va bien, je vous félicite, prononça triomphalement Sophie Franzovna.

– Grâce à Dieu ! dit Séméon qui, sans me regarder, s'éloigna en courant. Un garçon ou une fille ? demanda-t-il, déjà dans le couloir.

– Un garçon, un garçon.

– Grâce à Dieu ! répéta Séméon, et il disparut.

À ce moment Judichna achevait sa toilette devant une commode sur laquelle était une vieille glace dans un cadre de cuivre. Tout en se couvrant la tête d'un mouchoir noir pour aller à la levée du corps, elle jeta un regard indigné sur Nastasia :

– Tu as bien pris ton temps, il n'y a pas à

dire... On emmène le prince et, juste à ce moment, elle se décide à accoucher. Que le diable...

Judichna cracha avec mépris, et, faisant le signe de la croix, sortit dans le corridor.

Nastasia ne répondit rien, mais elle sourit d'un sourire heureux. Et moi, on me lava dans une bassine, on m'emmailota et l'on me mit au berceau. Je m'endormis immédiatement comme un voyageur fatigué d'une route longue et pénible. Au bout de quelques heures je m'éveillai. J'étais un être sans force, sans raison, dévolu à la souffrance.

J'étais entré dans une nouvelle vie.

*Traduit du russe
par J.-Wladimir Bienstock.*

Le journal de Pavlik Dolsky

(1891)

6 novembre.

Hier, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Voilà déjà huit jours que je suis souffrant. Sans doute, ce n'est rien de sérieux ; mais enfin je ne me sens pas bien : j'ai mal à la tête, je tousse, la nuit je ne dors pas, et dans la journée, je suis excessivement faible. Je me suis donc décidé à faire appeler ce médecin que je rencontre souvent chez Maria Péetrovna. Il a fait ce que font en pareil cas tous les médecins : il m'a ausculté, a pris ma température, et s'est préoccupé de la langue et du pouls ; puis, trouvant tout en bon état, il s'est assis, pensif, devant le bureau. Avant de faire l'ordonnance, il se leva et de nouveau approcha son oreille de mon cœur, puis hocha la tête d'un air peu satisfait. Je l'interrogeai :

– Voyez-vous..., commença-t-il, en hésitant et en cherchant ses mots, votre cœur est bon..., mais, comment vous dire?... Regardez vos pantoufles, vous les portez depuis longtemps et pourrez les porter longtemps encore ; pourtant le bout commence à s'user, elles ont fait de l'usage. C'est bien comme votre cœur, il peut servir encore. Quel âge avez-vous ?

– Quel âge, moi ?

– Oui, vous. Qu'y a-t-il donc qui vous étonne ?

– C'est que je ne pense jamais à mon âge. J'ai plus de quarante ans.

Le docteur sourit.

– Je ne doute pas que vous ayez plus de quarante ans ; mais combien au juste ? Peut-être plutôt cinquante ?

– Si vous voulez. À peu près.

– Eh bien, voyez-vous, à cinquante ans, il faut bien se dire qu'on est un vieillard et ne pas s'étonner que le cœur n'ait plus la vigueur de la jeunesse.

Le docteur s'approcha de la table, l'air résolu, et écrivit trois ordonnances.

– Pourrai-je au moins sortir aujourd'hui, demandai-je timidement d'une voix qui suppliait.

– Mais non, pas du tout. Demain, d'heure en heure, vous prendrez alternativement les deux potions ; pour la nuit, frictionnez-vous avec l'onguent. Je reviendrai après-demain.

– Mais j'ai promis à Maria Pétrovna de dîner chez elle ; vous savez qu'elle attend sa nièce, aujourd'hui ?

– Cela ne fait rien. En sortant d'ici, j'irai chez Maria Pétrovna, et je lui dirai que je vous ai défendu de sortir ; la nièce, vous aurez le temps de la voir : elle passera tout l'hiver chez Maria Pétrovna.

Et, serrant négligemment le billet que je lui avais glissé à la dérobée, comme si je faisais quelque chose de honteux, le docteur s'éloigna, l'air grave.

Cette visite du médecin m'a conduit aux plus tristes réflexions. Jusqu'ici je m'étais toujours cru

jeune, et tout à coup je suis un vieillard. Hier encore, je buvais, mangeais, dormais, faisais la cour aux femmes, comme un jeune homme ; à présent, voilà tout changé.

Tout à l'heure, en fouillant dans ma table de travail, j'ai trouvé un vieux cahier jauni portant, comme titre : « Notes sur ma vie, Dresde ». J'ai commencé ces pages, il y a de longues années déjà ; je vivais à l'étranger, l'âme profondément troublée. Voici les dernières lignes que j'y avais écrites : « Il est temps de finir, je vois que je ne comprends ni moi ni la vie qui m'entourne ; le temps viendra où mon âme sera tranquillisée, le temps de la triste vieillesse ; ce jour-là, peut-être reprendrai-je ces notes... » Évidemment le moment est venu : il y a longtemps que mon âme est tranquille, la route de la vie est presque achevée, il est temps d'établir mon bilan.

Toute ma vie je n'ai pas que mangé, dormi, et fait l'amour, mais j'ai encore observé, réfléchi ; et je veux examiner le résultat de ces « froides observations de l'esprit et mécomptes douloureux du cœur ».

Je ne sais s'il sortira quelque chose de ces notes ; mais, en tout cas, je suis content d'avoir enfin trouvé une occupation à ma portée.

Mais pourquoi donc serais-je un vieillard ? C'est pure sottise : mon visage est jeune, je n'ai pas une ride, au bal je danse, et les mamans me considèrent comme un parti possible ; enfin tout le monde m'appelle Pavlik Dolsky. Seules les personnes qui me connaissent très peu m'appellent Pavel Matvéievitch, sinon toujours Pavlik, Pavlik ; et on n'appelle pas un vieillard Pavlik.

Récemment encore, au club, j'ai entendu un monsieur dire à un vieillard qui cherchait un partenaire pour le whist : « Eh ! voilà Pavlik Dolsky qui fera votre affaire... » Cette familiarité me blessa un peu, car je connais à peine ce monsieur ; mais à présent je lui donne tout à fait raison. Il n'y a pas à dire... Tout le monde m'appelle ainsi. Oh ! le stupide docteur qui se rajeunit et fait les yeux doux à Maria Péetrovna et veut que je sois un vieillard. C'est idiot, idiot, idiot.

8 novembre.

Aujourd'hui, j'ai tiré de mon bureau la collection de mes portraits, que j'avais rapportée de la campagne après la mort de ma mère, et je me suis mis à les examiner. Le premier, un daguerréotype, date de mon premier voyage à Pétersbourg ; il est presque tout effacé ; à la place du visage, il n'y a qu'une tache blanche. Le suivant est déjà une photographie, et j'y suis représenté en uniforme de page. Quel gentil garçon j'étais dans ce temps-là ! Puis, me voici en uniforme de hussard ; puis en frac avec la chaîne d'arbitre territorial ; ensuite en uniforme de chambellan, et puis encore dans des groupes. Un, où je figure en compagnie d'Aliocha Okontzev et de sa femme, a excité en moi un pénible souvenir et éveillé ma conscience depuis longtemps endormie. J'eus beaucoup de peine à me séparer de ces muets témoins des tempêtes passées. Après quoi, je m'assis devant la glace et commençai à comparer mon visage à ces divers portraits. À mon sens, c'est avec le portrait du

page que j'ai gardé le plus de ressemblance : le visage est presque le même ; seulement j'ai aujourd'hui de grandes moustaches que je n'avais pas alors, et il faut dire aussi que les cheveux sont plus rares, mais le regard, l'expression n'ont pas changé.

Le docteur me surprit dans cette occupation.

– N'est-ce pas, Féodor Féodorovitch, lui demandai-je, que je ressemble à ce page ; qu'il n'y a pas grande différence ?...

– Eh ! eh ! il y en a une petite. D'abord, le page n'a pas de rides.

Ce maudit docteur me rendra fou. Sans doute, le mot ride m'est connu depuis longtemps : je l'ai souvent employé dans la conversation ; mais je ne me suis jamais rendu compte de son sens véritable.

– Où donc ai-je des rides ? exclamai-je avec désespoir.

Le docteur me les indiqua.

– Mais ce ne sont pas des rides, ce sont tout simplement de petits plis de la peau.

– Parfaitement ; mais, quand vous étiez page, vous n’aviez pas ces petits plis, et aujourd’hui ils y sont.

– Ce sont les réflexions, les nombreuses pensées...

– Oh ! les nombreuses pensées ! et davantage les longues années. Mais ne vous agitez pas, et laissez-moi écouter votre cœur.

Chez ma défunte mère, qui était toujours malade, et chez Maria Pétrouvna, qui, toujours bien portante, se soigne sans cesse, j’ai observé bien des types de médecins. Féodor Féodorovitch appartient au plus odieux : c’est un médecin ironique, un faiseur de bons mots ; j’ai toujours peur qu’il ne jette dans l’ordonnance un de ces calembours latins dont on ne réchappe point.

19 novembre.

Aujourd’hui, Maria Pétrouvna est venue me voir en compagnie du docteur. Maria Pétrouvna est une femme très remarquable. Je crois avoir été amoureux d’elle tout enfant. J’eusse peut-être

oublié cette circonstance depuis longtemps déjà si elle-même ne me la rappelait parfois avec sa façon de dire : « Vous qui m'avez tant aimée... » Nous sommes du même âge ; mais, l'an passé, il s'est trouvé qu'à l'entendre j'ai cinq ans de plus qu'elle.

Je fus son témoin quand elle se maria avec le général Kounistchev, déjà âgé, et qui mourut au bout de six ans, lui laissant l'hôtel qu'elle habite l'hiver et une grande propriété près de Riazan où elle passe l'été.

C'est à présent une grosse blonde assez fraîche et très bien conservée, non seulement pour l'âge qu'elle a, mais encore pour celui qu'elle se donne. C'est une femme qui est loin d'être sotte, mais elle serait beaucoup plus sage si elle n'était pas si distraite. Elle se tient attentivement au fait de la littérature, lit la *Revue des Deux Mondes* d'un bout à l'autre, s'y attarde longuement, et sa conversation révèle toujours l'article qui l'a plus spécialement retenue. Un jour, à un dîner où l'on parlait d'une actrice française nouvelle, elle interrompit la conversation pour m'apostropher :

« N'est-ce pas, Paul, que l'impératrice byzantine Zoé était une femme étrange ? » Une autre fois, elle demanda à un parent éloigné de feu son mari Nicolas Kounistchev, élève d'une école militaire, qui passait chez elle les vacances : « Que pensez-vous, Nicolas, de la situation des fellahs en Égypte ? »

Pour toute réponse, l'autre fit sonner ses éperons.

Je vois Maria Pétrovna presque tous les jours. Le plus souvent je m'ennuie avec elle ; mais je me sens attiré chez elle comme dans un havre calme, sûr, coutumier. Parfois nous passons ensemble des soirées entières à parler de poésie et d'amour et aussi des potins de la ville. Elle aime la musique et joue très volontiers les *Nocturnes* de Chopin, mais elle les joue avec tant de sentiment et si lentement qu'on ne les reconnaît plus, et quelquefois, par distraction, elle s'embrouille.

J'ai remarqué que, dans ses jours de mélancolie, elle joue *les Cloches du Monastère* ; aux premières notes de ce morceau lugubre, le

sommeil me gagne. Maria Pétrovna n'admet que l'amour platonique. Avec ce Nicolas Kounistchev, dont je viens de parler, il lui est même arrivé, l'an dernier, une histoire très caractéristique. Quand il fut promu officier, Maria Pétrovna prit grand soin de lui ; elle l'invitait sans cesse et organisait pour lui des soirées, malgré sa haine des réceptions. Je me réjouissais pour elle et pensais qu'après avoir médité toute sa vie de l'amour, elle était enfin amoureuse pour de bon. Mais voici la fin : un matin, on me remit ce billet laconique : « Mon cher Paul, venez me voir, j'ai à vous parler. » Je trouvai Maria Pétrovna dans les larmes et entourée de potions.

– Je vous ai prié de venir, commença-t-elle d'une voix faible, parce que je vous crois un ami véritable ; vous n'imaginez pas combien il est triste de perdre ses illusions, et je suis tout à fait désillusionnée sur le compte de Nicolas : il ne m'a pas comprise !

– Mais qu'a-t-il fait ?

– Je ne puis vous le dire ; je ne puis dire

qu'une seule chose : il ne m'a pas comprise !

Ne comprenant rien moi-même, je suis allé chez Nicolas. Celui-ci reçut d'abord mes questions assez froidement.

– Mais comprenez bien, Nicolas, lui dis-je, que je ne suis pas du tout venu faire une enquête ; à vrai dire, cette affaire ne me touche pas du tout ; seulement, comme ami de Maria Pétrovna et le vôtre, je veux faire cesser le malentendu qu'il y a entre vous. Qu'est-il arrivé ?

– Mais absolument rien, répondit-il en riant. J'ai passé toute la soirée chez ma tante ; tout le temps elle a joué des *Nocturnes*, puis on a servi à souper ; après, je ne sais trop pourquoi, j'ai peut-être baisé sa main une fois de trop, elle s'est fâchée et s'est retirée.

– Je suis persuadé que vous n'avez pas voulu offenser Maria Pétrovna ; mais néanmoins pourquoi ne lui présenteriez-vous des excuses ?

– Mais, si vous voulez, je suis prêt à en faire cent mille.

Aussitôt je me suis rendu avec le coupable

chez Maria Pétrouva ; il s'excusa respectueusement et reçut son pardon ; mais de ce jour il cessa ses visites. Cette fois, il l'avait tout à fait comprise.

Aujourd'hui, Maria Pétrouva est venue me voir tout de noir vêtue et avec un visage d'enterrement. À ma vue, elle s'égaya.

– Mais, Paul, je ne vous trouve pas si mal que me l'a dit Féodor Féodorovitch.

Le docteur lui lança un regard très expressif, mais qui fut vain ; elle ne le vit pas ; seul je le remarquai.

– C'est vrai, Paul est un peu abattu ; mais regardez : il a des couleurs et, dans tous les cas, Féodor Féodorovitch, il me semble qu'il ne faut pas le traiter par des moyens violents ; on pourrait lui donner *pulsatilla* ou *mercurius solubilis*, qu'en pensez-vous ?

– Maria Pétrouva, vous savez ce que je pense de l'homéopathie, répondit très sèchement le docteur.

– Pardon, j'oubliais... Cependant je crois que

pulsatilla ne peut pas faire de mal.

– Si elle ne peut pas faire de mal, elle ne peut pas faire de bien, et si elle peut faire du bien, elle peut aussi faire du mal, c'est *un cercle vicieuse de laquelle* vous ne sortirez pas.

– Féodor Féodorovitch, combien de fois vous ai-je dit que *cercle* est du masculin et qu'il faut dire *cercle vicieux* et non *vicieuse* ! remarqua d'un ton de doux reproche Maria Pétrovna.

Le docteur, piqué d'avoir été repris pour son français dont il était entiché et surtout de l'allusion à l'homéopathie, annonça qu'il avait à voir sur l'heure un client gravement malade. Malgré mes instances Maria Pétrovna ne consentit pas à rester seule et partit en même temps. Peut-être redoutait-elle de ma part une incartade du genre de celle de Nicolas Kounistchev. D'ailleurs elle put donner de son départ un motif excellent, sa nièce. De cette nièce qui, depuis quelques jours, était sortie de pension, j'ai les oreilles rebattues. Elle s'est imaginé l'aimer beaucoup, bien qu'il y ait fort longtemps qu'elle ne l'ait vue. Elle dit à présent que sa nièce

est charmante, elle l'appelle « l'enfant de mon cœur » et regrette beaucoup que je ne la connaisse pas encore. Moi, je ne le regrette nullement : ce doit être une pensionnaire blonde et sentimentale comme sa tante.

1^{er} décembre.

Trois semaines ont passé déjà depuis le début de ma maladie. J'ai essayé une foule de mixtures et d'onguents ; à chaque remède nouveau le docteur m'assure que le remède a agi, et pourtant il ne lève pas les arrêts. Dans la soirée, quelques amis viennent me voir ; aujourd'hui, personne n'est venu, et c'est avec joie que je me remets à mon journal.

Pour établir le bilan de ma vie passée, il me faut d'abord définir l'homme. Ai-je été bon ou mauvais, intelligent ou imbécile, heureux ou malheureux. Après avoir allumé un cigare, je me suis assis sur le divan et, pendant deux heures, j'ai réfléchi là-dessus. Ma conclusion a été qu'une question de ce genre est insoluble, même pour l'homme le plus sincère. Quand on tâche à

se rappeler tout son passé, aussitôt se présentent avec netteté toutes nos bonnes actions : on a fait du bien à celui-ci ; on a sauvé celui-là ; tel jour on pouvait faire une méchanceté et on s'en est abstenu. Le souvenir des mauvaises actions est beaucoup plus pâle. Si à votre conscience apparaît spontanément un acte absolument mauvais, cette fidèle compagne se fait aussitôt votre avocat ; elle a vite fait d'inventer toutes les excuses possibles, comme si l'aveu de votre culpabilité vous exposait à la déportation. C'est ce qui vient de m'arriver et qui m'arrive chaque fois que je me souviens d'Aliocha Okontzev... Mais ce sera pour une autre fois.

Il est encore plus difficile d'apprécier ses qualités que ses actes. Pour juger autrui, nous avons un dictionnaire entier de nuances où nous n'avons qu'à choisir. Sur trois hommes qui tiennent autant à leurs biens, du premier, qui nous est sympathique, nous dirons qu'il est économe, prudent ; du second, si nous ne l'aimons pas, qu'il est intéressé ; nous ne pourrions souffrir le troisième, c'est un ladre. La plupart des historiens se prononcent d'après leurs sympathies, ou, pour

mieux dire, leurs caprices. Tout en respectant la vérité, ils peuvent traiter tel personnage de sévère ou de cruel, de bon ou de faible. Il va sans dire qu'en se jugeant soi-même pour sincère qu'on soit, on choisira les nuances les plus tendres. Cependant il en est qui ont à dessein présenté leur passé sous les couleurs les plus sombres. Des confessions de ce genre masquent mal l'orgueil de l'auteur. « Lecteurs, voyez à quel point je suis sévère pour mon passé et inférez-en quel héros je suis devenu. »

À demain.

2 décembre,

Suis-je intelligent ou bête ? On me demanderait à l'improviste de le dire de n'importe lequel de mes amis que je serais très embarrassé de répondre sur-le-champ. Je ne parle pas des hommes de génie, ni des purs idiots ; les uns sont d'ailleurs aussi rares que les autres. Il m'est encore plus difficile de me prononcer sur mon compte. On se fait généralement de l'esprit les idées les plus différentes ; dans le monde, on

dit le plus souvent d'un homme qu'il est intelligent quand il sait par cœur beaucoup de calembours français, ou qu'il critique tout le monde ; chez les savants, on tient pour intelligent celui qui a la patience ou le temps de lire la plus grande somme de choses inutiles ; pour les gens d'affaires, c'est celui qui est le plus retors. Dire de quelqu'un qu'il a de l'esprit ou que c'est une bête ne signifie absolument rien : cela dépend uniquement de l'état où l'on se trouve. J'ai dit, par exemple, que Maria Pétrovna, malgré ses distractions, n'est pas une sotte ; mais, quand je l'ai écrit j'étais de très bonne humeur. Mal disposé, je pouvais dire absolument le contraire, et je n'aurais pas été loin de la vérité. Hier, elle m'a envoyé des pilules homéopathiques avec la recommandation la plus sévère de n'en pas parler au docteur. Aujourd'hui, Féodor Féodorovitch est entré chez moi en me demandant :

– Eh bien, et la pulsatile vous a-t-elle réussi ?

– Qui vous a dit... ?

– Maria Pétrovna naturellement.

Pour moi, ce n'est qu'en logique que l'esprit

donne sa mesure. Or, de ce point de vue je ne puis pas dire que je sois un sage. Souvent je n'ai pas fait ce que j'avais résolu, et néanmoins je puis jurer n'avoir jamais menti avec préméditation. Dans mon enfance, ma vieille tante Avdotia Markovna me grondait un jour pour une espièglerie : « Toi tu es sage, me dit-elle, mais ta tête ne l'est pas. » Je crois qu'elle avait raison.

J'appartiens à une vieille famille noble, conservatrice, et l'éducation autant que la vie militaires n'ont fait qu'aggraver mon conservatisme. Le principal, l'unique roman de ma vie, dont je parlerai plus tard me fit prendre ma retraite ; je m'installai à la campagne où je fus choisi comme arbitre territorial.

Notre province était réputée pour la libéralité de ses arbitres, et parmi eux je fus l'un des plus libéraux. Comment cela s'est-il fait, je ne me chargerai pas de l'expliquer à présent ; mais, dans ce temps-là, toutes les opinions étaient mêlées jusqu'au ridicule ; chacun pouvait se dire ce que bon lui semblait. Dans mon enfance, on

m'apprenait que le conservateur doit suivre les impulsions du gouvernement, et il arrivait que le gouvernement était plus libéral que la société. Notre gouverneur, jadis l'un des propriétaires les plus cruels, pleurait d'attendrissement au mot d'émancipation. Il est probable que si le gouvernement avait décidé de remettre les paysans en esclavage, ses larmes auraient coulé encore plus abondamment.

Étais-je absolument sincère ? Oui et non, comme dit une dame de ma connaissance, qui veut donner à entendre qu'elle sait tout, mais sans se mettre dans l'embarras.

Il m'arrivait de m'abandonner à de graves réflexions. Prenons, pensais-je, mon oncle Platon Markovitch : jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, il fut le plus parfait honnête homme qu'on pût voir, les paysans l'adoraient ; mais il est du vieux temps, il lui est difficile de se faire aux idées nouvelles : il a peur de la ruine pour ses enfants ; qu'y a-t-il donc d'extraordinaire qu'il défende de son mieux ses intérêts ? peut-on dire qu'il soit malhonnête ? Mais ces réflexions étaient

étouffées par le bruit des assemblées générales, les articles de journaux et surtout par la mode, et nous étions la terreur de la province et ne faisons pas de différence entre les hommes comme Platon Markovitch et les vrais suppôts du servage. Cette conduite passionnée et évidemment injuste était peut-être nécessaire pour le rôle historique que nous avions à jouer, et, quand il fut fini, nous descendîmes de scène, et je retournai tout naturellement dans le cercle ancien des hommes et des idées. L'année dernière, j'ai rencontré à Pétersbourg quelques anciens terroristes avec lesquels j'avais gardé des relations amicales. Nous convînmes de dîner ensemble au restaurant. Il y eut tout d'abord un peu de gêne ; mais, sous l'influence du vin et des vieux souvenirs, cette sensation se dissipa et, à la fin du dîner, on discouta des « planteurs », de « la lutte contre les planteurs », et l'on brandit combien de mots jadis terribles, maintenant sans vertu. Pour quelques heures encore nous nous crûmes redevenus des kalifes.

Cette fois étais-je sincère ? Je vous répondrai encore comme cette dame de ma connaissance :

oui et non. Les idées que ces mots représentent sont depuis longtemps passées de mode ; autrefois ils suscitaient en foule des conceptions neuves, la rupture de tout le passé ; ce n'est plus à présent que des clichés.

6 décembre.

Passons à une autre question : ai-je été heureux ou malheureux ? D'un point de vue ordinaire, sans doute j'ai été très heureux, parce que j'ai de la fortune et ce qu'on est convenu d'appeler une situation dans le monde. Mais l'argent n'est qu'un bien négatif, et il en est comme de la santé : on ne le désire que quand il manque. Selon moi le bonheur ne dure qu'un moment ; dès que l'homme a obtenu ce qu'il désire, il n'en veut déjà plus, et le plus souvent ce moment est encore empoisonné par l'immixtion des amis ou des ennemis, ce qui est à peu près la même chose.

Où sont nos amis ? où, nos ennemis ? La véritable amitié, fondée sur de longs rapports, sur l'affection et l'estime réciproques, est rare dans le

monde, et ces relations dans lesquelles on se traite d'amis ne nécessitent ni l'estime, ni l'affection. En français, il n'y a qu'un mot pour désigner les vrais amis et les autres ; en russe, il y a deux mots : *drouzia* et *priateli*. La nuance a une grande importance : les *priateli* sont des hommes qui croient de leur devoir de fouiller dans votre âme et dans votre vie, qui, chaque fois qu'ils vous rencontrent, expriment une grande joie, et sont très peu attristés s'il vous arrive une peine. J'ai remarqué que les relations des *priateli* naissent beaucoup plus souvent de vices communs que de vertus communes ; les vertus ou les talents communs excitent la rivalité, c'est-à-dire l'envie. L'homme qui se reconnaît un vice est très heureux de le rencontrer chez d'autres hommes, et il est porté à le trouver charmant pour se justifier soi-même.

L'hostilité entre les hommes naît parfois du choc des intérêts communs : c'est l'hostilité naturelle, celle de deux chiens pour un os jeté entre eux. Mais souvent les causes de l'hostilité sont aussi légères et aussi accidentelles que celles de l'amitié. Dans une maison amie, vous

rencontrez pour la première fois monsieur N. N., et vous dites devant lui que la cantatrice Solfegio chante faux. Si N. N. se taisait ou était de votre avis, peut-être deviendriez-vous, vous et lui, pour toute la vie, des *priateli* ; mais N. N. est amoureux de la cantatrice Solfegio et vous contredit assez durement. Vous êtes étonné du ton de votre contradicteur et vous ripostez par quelques pointes qui cependant n'excèdent pas les limites de la courtoisie. C'en est assez : N. N. est devenu votre ennemi mortel ; il surveille chacune de vos phrases, remarque vos faiblesses, et peut-être ne reculera pas devant la calomnie. Combien de fois une hostilité aussi puérile trouble-t-elle les sphères les meilleures, les plus intelligentes ! Voici un écrivain, X, très connu et fort estimé, qui a écrit un article sur la Commune ; un autre écrivain, Z, non moins estimé, n'aime pas la Commune et discute l'article de X, en exprimant toutefois sa parfaite estime pour le mérite de l'auteur. Cependant X prend mal la critique et, dans sa réponse, écrit que Z n'a, pour discuter la question, aucune compétence. Alors Z convainc X d'une erreur de

citation. La polémique s'échauffe de plus en plus et, à la fin, amène X à faire allusion à la situation très fautive de la femme de Z ; Z, à son tour, donne clairement à entendre que X a reçu des coups le jour de l'inauguration d'un établissement quelconque. Or, dans ces articles, à l'étonnement et à l'indignation du public, il n'est plus question de la Commune. Mais que dis-je, le public ne s'étonne nullement, n'est point indigné ; la majorité s'intéresse beaucoup moins à la Commune qu'à la correction infligée à X ou aux aventures de la femme de Z. Me voilà aussi loin de mon sujet que X et Z. En revenant à la question du bonheur, de nouveau je me rappelle, malgré moi, cette époque à laquelle j'ai déjà fait allusion : époque d'activité fiévreuse et de bonheur fou qui a empoisonné le reste de ma vie. Demain je tâcherai de raconter cette histoire, qui peut fournir des réponses à quelques-unes des questions que je me suis posées.

7 décembre.

Aliocha Okontzev était mon plus proche

voisin, mon parent éloigné et mon meilleur ami d'enfance et d'adolescence. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus sympathique ; c'était, avec de l'esprit et du plus original, le cœur le plus tendre, le plus doux, le plus ingénument confiant. À vingt-trois ans, il épousa une jeune fille de Moscou, de famille noble et riche. Jamais je n'oublierai ma première rencontre avec Hélène Pavlovna.

Je venais de prendre, au régiment, un congé de trois mois et me rendais à Vassilievka pour arranger des affaires relatives à l'émancipation. En passant à Moscou, j'entrai au restaurant Troïtzky, et là, au fond de la salle, près de l'orchestre, j'aperçus Aliocha en compagnie d'une gracieuse jeune femme. Il se jeta à mon cou et me présenta sa femme.

– Vois-tu, Lili, disait-il avec une vraie joie, tu as eu sans doute le pressentiment que nous le rencontrerions ici ; ce n'est pas pour rien que tu prenais tant d'intérêt à mes récits. Imagine-toi, Pavlik, qu'hier toute la journée, elle m'a demandé de déjeuner aujourd'hui au restaurant.

Je ne pouvais comprendre pourquoi cette fantaisie lui était venue.

– Je n’avais aucun pressentiment, répondit-elle en souriant, mais je n’avais jamais entendu d’orchestre comme celui-ci, et depuis longtemps déjà je m’étais promise de déjeuner au restaurant aussitôt mariée.

Le déjeuner fut très gai. Je me rappelle qu’au premier abord la beauté d’Hélène Pavlovna ne fit pas sur moi grande impression ; je fus seulement surpris de son regard étrange, mystérieux et fixé à distance ; ses yeux verts semblaient poser une question à laquelle nul ne pouvait répondre. Après le déjeuner, la fantaisie lui vint d’aller chez un photographe faire faire le portrait de notre groupe en souvenir de cette rencontre. Naturellement nous avons acquiescé à son désir ; et ce groupe, que j’ai appelé prophétique, demeure chez moi le seul monument du passé. Le même soir, nous quittions Moscou pour la campagne. Nos propriétés n’étant distantes que de quatre verstes, nous nous vîmes tous les jours. Deux mois plus tard, je commençai à remarquer

que le regard mystérieux s'arrêtait longuement sur moi.

Que je fusse amoureux d'Hélène Pavlovna, rien d'étonnant ; mais pourquoi m'aima-t-elle ? C'est encore pour moi une énigme. Aliocha était beaucoup mieux que moi physiquement et sous tous les autres rapports, je n'ose même pas me comparer à lui... Et notre aventure commença six mois à peine après son mariage.

Plus tard, quand je songeais à ma conduite d'alors, je me consolais à la pensée d'avoir lutté longtemps contre mes sentiments. Hélas ! je dois avouer que, si j'ai lutté, ce ne fut pas avec beaucoup de persévérance. Si j'eusse été absolument honnête, je serais parti sans attendre la fin de mon congé, mais je ne partis pas... puis je fis renouveler mon congé... puis je donnai ma démission et acceptai les fonctions d'arbitre. Je passai deux années à la campagne ; et ces deux années sont l'époque la plus intéressante et la plus honteuse de toute mon existence. Ma vie était remplie : je ne la donnais pas toute à Hélène Pavlovna ; mes devoirs d'arbitre occupaient plus

de la moitié de mon temps ; l'amour était plutôt pour moi un repos, une distraction. Ainsi je n'ai pas même l'excuse de la passion.

Les Okontzev passèrent l'hiver au chef-lieu ; je louai un pavillon dans la cour de la maison qu'ils occupaient, et je venais chez eux chaque fois que j'étais libre. Je ne puis dire que ma conscience fut toujours tranquille ; parfois je ne pouvais regarder sans effroi le bon et confiant Aliocha ; mais cette conscience même de la profondeur de mon crime et la crainte perpétuelle d'être surpris donnaient à notre intrigue un charme particulier, mauvais.

À la fin de l'hiver suivant, Aliocha prit froid et tomba gravement malade. Hélène Pavlovna demeura à son chevet et, avec un dévouement admirable, remplit ses devoirs de garde-malade.

Mais quand Aliocha fut mieux, elle ne put cacher son désappointement, qui s'accrut quand le docteur décida qu'il fallait qu'Aliocha allât pour un an dans les pays chauds. Le laisser aller seul, Hélène Pavlovna ne le pouvait pas, et se séparer de moi lui semblait impossible ; en vain,

je jurais que j'irais les rejoindre l'été : elle était inconsolable. À la fin d'avril, Aliocha étant en état de supporter le voyage, le départ fut fixé au commencement de mai. Le jour venu, je restai très tard chez les Okontzev. La soirée était si chaude que la porte du balcon était restée ouverte et qu'Aliocha respirait avec plaisir l'air pur du printemps. Hélène Pavlovna était très animée et causait gaiement du voyage prochain, tout en préparant des remèdes pour son mari, et avec un sourire elle me dit qu'il était l'heure de partir. J'avais déjà franchi la porte quand Aliocha me rappela : « Tu vois, Pavlik, dit-il eu me serrant fortement la main, je voulais te dire... Tu ne peux t'imaginer comme je suis heureux de pouvoir partir, mais je suis ennuyé de me séparer de toi. Donne-moi la parole de venir chez nous cet été. » Les plus amers reproches m'eussent moins impressionné que ces paroles amicales. Quelque chose m'oppressait le cœur ; le vague pressentiment d'un malheur me tint éveillé : ce ne fut qu'au matin que je m'endormis d'un sommeil lourd, troublé.

Je fus éveillé par la nouvelle de la mort

d'Aliocha. Le docteur perdit absolument la tête devant cette fin imprévue ; mais il finit par décider qu'elle était due à une rechute et se tranquillisa. On attribua la cause de la rechute à la porte ouverte du balcon. Toute la ville assista au service ; chacun fut frappé de la profonde douleur d'Hélène Pavlovna. Il ne me venait pas en tête de douter de sa sincérité, car moi-même je souffrais cruellement de douleur et de honte ; à l'enterrement, elle se frappa la tête contre le cercueil et tomba évanouie sur les marches du catafalque.

Je ne savais pas s'il était convenable de lui faire visite le jour même ; mais elle me tira d'embarras en m'écrivant qu'elle m'attendrait à neuf heures. Je la trouvai pâle, mais calme, vêtue d'une robe neuve, blanche, garnie de dentelles. Elle m'aborda par ces paroles : « Quel bonheur que tout cela soit enfin fini ! » Et avec un sourire elle me tendit la main.

Je fus si étonné de ces paroles, de ce sourire, qu'il me fut impossible de prononcer un mot. Soudain une lueur sinistre éclaira les ténèbres où

se débattait ma pensée : Hélène Pavlovna avait empoisonné Aliocha. Au moment même, elle prononça en français une phrase dont le sens était qu'aucun acte ne fait hésiter la femme qui aime, tandis que l'homme (je me rappelle qu'elle disait : vous autres) ne pense pas même à apprécier son sacrifice.

Si aujourd'hui Hélène Pavlovna avait à répondre en justice de l'empoisonnement de son mari et que je fusse du jury, en conscience je ne pourrais la déclarer coupable ; mais, dans ce jour terrible, la phrase qu'elle prononçait coïncidait si bien avec ma pensée qu'il ne me resta pas l'ombre d'un doute. Je voulais me jeter sur elle, lui arracher l'aveu : je voulais courir et demander l'exhumation et l'autopsie du corps d'Aliocha ; mais je n'en fis rien, je ne songeai qu'à moi, et, prétextant un mal de tête, je quittai Hélène Pavlovna en lui promettant de revenir le lendemain matin. Il me semble qu'en lui disant adieu je la baisai au front.

Le lendemain matin, au lever du soleil, je me rendais à Vassilievka. J'arrangeai en hâte mes

affaires et partis pour l'étranger.

– Pendant quatre ans, je voyageai en Europe sans trouver nulle part la tranquillité. La pensée que j'étais, bien qu'indirectement, l'assassin d'Aliocha, me suivait partout.

Au commencement, Hélène Pavlovna m'écrivit, me suppliant de revenir, puis elle m'accabla de reproches. Je ne lui répondis pas. Je crois que si elle s'était présentée à moi avec son sourire énigmatique, je me serais jeté à ses pieds et aurais cru chacune de ses paroles ; mais ces lettres dures, fâchées, ne faisaient que fortifier mes soupçons ; elle n'y a jamais fait allusion ; peut-être jusqu'ici les ignore-t-elle...

Enfin le temps passa. Je rentrai en Russie, m'installai à Pétersbourg, repris du service, m'inscrivis au club. Ce fut le commencement de cette vie oisive, mondaine, où un jour après l'autre passe sans apporter ni joie ni douleur, où l'esprit et la conscience s'assoupissent au bruit monotone des petites rivalités et des petites vanités.

Je ne suis allé qu'une fois à Vassilievka, à la

nouvelle d'une grave maladie de ma mère. Je n'y ai plus trouvé Hélène Pavlovna, et j'ai appris que, deux ans après la mort d'Aliocha, elle s'était remariée avec un comte polonais, et que, bientôt après, veuve une seconde fois, elle s'était installée dans ses nouveaux domaines de Pologne.

Pendant quinze ans, je n'entendis plus parler d'elle. Au commencement de l'hiver dernier, j'étais à une matinée chez la princesse Kozielskaïa et m'apprêtais à partir, quand on annonça la comtesse Zavolskaïa. « C'est une vieille amie de Moscou, expliquait la maîtresse de maison ; nous sortions ensemble. Dieu ! qu'elle a été belle ! Maintenant, elle mène ses filles dans le monde. » On vit entrer une dame en robe noire, au visage jaune, aux yeux éteints, sans aucune trace de beauté ; deux jeunes filles l'accompagnaient, très élégamment vêtues. « Chère Hélène, quel bonheur de vous voir ! » prononçait emphatiquement la princesse en roulant son gros corps à la rencontre des visiteuses. Au son de la voix de la dame en noir, je tressaillis : c'était la voix d'Hélène Pavlovna.

La princesse la présenta à ses hôtes. Arrivée devant moi, Hélène Pavlovna me toisa d'un regard rapide, et, sans me tendre la main, s'adressant à la princesse, elle dit : « Nous nous connaissons de longue date, Monsieur était très lié avec mon premier mari. »

Depuis, j'ai souvent rencontré dans le monde Hélène Pavlovna, et son attitude à mon endroit a toujours été froide jusqu'à l'impolitesse.

Une fois, à une soirée chez la même princesse Kozielskaïa, je me trouvai par hasard avec elle à une table de jeu. Au commencement, tout alla bien ; mais, quand il lui fallut jouer avec moi, elle appela un vieux général et lui remit son jeu en disant qu'elle était fatiguée.

Sa fille cadette, qui est du second lit, n'est pas jolie, bien qu'elle rappelle un peu Hélène Pavlovna dans sa jeunesse ; mais l'aînée est charmante ; par son visage et ses manières, elle est tout le portrait d'Aliocha. Souvent j'ai voulu l'approcher et faire plus ample connaissance ; mais, probablement sur l'ordre de sa mère, elle affecte de regarder dans le vide.

Enfin ! j'ai raconté brièvement mon roman. Peut-on à ce sujet parler de bonheur ? Dans toute cette histoire, ma conduite ne fut ni honnête ni sage. Je pourrais me justifier en disant qu'à ma place beaucoup auraient fait comme moi ; mais est-ce une justification ?

20 décembre.

Hier, après être resté enfermé cinquante jours, j'ai enfin recouvré ma liberté. Ma première sortie a été pour l'arbre de Noël de Maria Pétrovna, dont j'entendais parler depuis plus d'un mois.

Comme je l'ai déjà dit, Maria Pétrovna a horreur des grandes réceptions, car elle pense que tout le monde s'ennuie chez elle (elle en juge d'après ce qu'elle éprouve elle-même à s'occuper d'hôtes qu'elle connaît peu). Elle ne peut réprimer un bâillement nerveux, et même se traite pour cela par l'homéopathie, mais sans succès. On dit qu'une fois, étant au petit salon, avec trois dames dont les filles dansaient dans le grand, elle s'endormit complètement. Elle s'est décidée à faire cet arbre pour sa nièce, ce qui prouve

combien elle l'aime déjà.

Je me suis tellement habitué, ces temps-ci, à la solitude et à une lampe à abat-jour sombre qu'en entrant chez Maria Pétrovna je fus ébloui par l'éclat des bougies et la foule des invités.

Il y avait beaucoup d'enfants, de tout âge, mais encore plus de grandes personnes. À la porte du salon, comme *memento mori*, se tenait mon médecin en habit à la dernière mode, en cravate de soie blanche ; sur sa poitrine brillait en guise de bouton un énorme diamant, – faux, sans doute. Il me regarda de la tête aux pieds, et, me frappant sur l'épaule, il me dit d'un ton protecteur :

– Eh bien, eh bien ! Mais surtout ne prenez pas de glace.

Je suis arrivé à grand-peine jusqu'à Maria Pétrovna. Elle semblait non pas ennuyée, mais mélancolique. Je lui en demandai la raison.

– Ah ! Paul, vous savez comme j'aime les enfants, et Dieu m'a privée de ce bonheur. Que donnerais-je pour que tous ceux-là soient à moi !

– Ce serait bien tant pis pour vous, Maria Pétrovna : vous auriez au moins cent cinquante ans.

– Vous avez toujours le mot pour rire. Comment trouvez-vous ma nièce ?

– Je ne l’ai pas vue.

– Est-ce possible ? Je vais vous la présenter tout de suite. Michel, cherchez Lydia, je vous prie, et me l’envoyez.

Michel Kozielsky, un grand et beau page, au visage gai et souriant, partit à la découverte.

Le moment d’après, accourut vers nous une fillette très jolie, au nez retroussé et aux yeux noirs provocants. Ses dix-sept ans n’en paraissaient pas quinze. Ce fut pour moi une surprise comme si j’avais gagné à l’arbre de Noël. Je ne pouvais m’imaginer que Maria Pétrovna eût une nièce aussi charmante. Son visage rose respirait la joie ; elle prit un air sérieux et me salua avec cérémonie ; mais elle ne put se contenir longtemps et éclata de rire.

– Je vous connais depuis longtemps. Chez

tante, il y a beaucoup de vos portraits, et vous ressemblez beaucoup à Kostia.

– Quel Kostia ?

– C'est mon oncle. Je l'appelle Kostia parce que je l'aime beaucoup. Voulez-vous un bonbon ? Ceux-ci ne sont pas fameux. Je vais vous chercher des chocolats.

– Lydia Lvovna, vint dire Michel Kozielsky, la baronne arrive avec ses filles.

Lydia prit de nouveau une mine sérieuse, comme il convient à une maîtresse de maison, et gravement se dirigea vers la baronne.

Mais, en passant, elle attrapa un gros garçon en veston blanc et lui posa sur la tête un bonnet en papier vert. Et moi, le docteur me prit pour me présenter à son épouse. En général, le docteur est sans façons, et il tient à faire voir par tous les moyens qu'il est intime dans la maison ; il parlait très haut et naturellement français. Il a soigné, il n'y a pas longtemps, une cocotte française et a appris d'elle l'argot de Paris ; dans tous les coins du salon, on entendait sa voix : « Couci, couça,

Madame... En voilà une gaffe par exemple ! » Mais cela ne l'empêchait pas de se tromper sur les genres et de dire : « l'arbre est très belle ». Diable de genres ! il n'arrive pas à s'en tirer : c'est le tendon de cet Achille. Son épouse est une petite femme très modestement habillée et tout à fait nulle. À ses côtés accouraient à tout instant deux fillettes aux longs cheveux blonds qui apportaient des bonbons, des oranges et des petits objets de l'arbre et mettaient tout cela dans un réticule en soie. À peine avais-je échangé quelques mots avec ma nouvelle connaissance que Lydia était devant moi, tenant un petit bonnet de papier rose à la main. Une foule de jeunes personnes s'arrêtaient à deux pas d'elle.

– Voilà Sonia Kozielskaïa (elle baissait la tête et me regardait malicieusement), Sonia Kozielskaïa qui dit que je n'oserai pas vous mettre ce petit chapeau ; j'ai dit que si. Vous ne vous fâchez pas ?

– Nullement, si cela vous fait plaisir.

– Oh ! comme vous êtes bon. Tante disait vrai. Mais non : ce ne serait pas convenable, et miss

Take me gronderait.

– Qui est miss Take ?

– Comment, vous ne connaissez pas miss Take ! C'est ma gouvernante ; elle est très sévère. Il vaut mieux que je vous apporte une glace.

– Je vous remercie ; mais le docteur m'a défendu de manger des glaces.

Le docteur sembla réfléchir et dit :

– Ce n'est rien ; devant moi, on peut.

Lydia courut chercher une glace et, à la grande joie de la jeunesse, mit sur sa tête le petit bonnet rose, que, par politesse, elle avait appelé le petit chapeau.

– Lydia Lvovna, lui dis-je, en prenant de ses mains la petite tasse de liquide rose qui avait dû être de la glace, vous me gâtez tant aujourd'hui que je me crois aussi le droit de vous apporter des bonbons ; quels sont ceux que vous préférez ?

– Les fondants roses.

Dans sa robe rose, avec le bonnet rose sur la tête et ses joues roses, elle-même ressemblait à

une fleur rose ou à un bonbon rose.

À onze heures, l'arbre de Noël étant dépouillé, on emmena les petits enfants, et les grands se mirent à danser.

Les danses ne cessèrent pas d'un moment, et l'animation était telle que, cette fois, Maria Pétrovna ne pouvait dire qu'on s'ennuyât chez elle. Je fis avec Lydia deux tours de valse, puis elle me dit :

– Savez-vous que vous dansez très bien, beaucoup mieux que tous les jeunes... excepté Michel.

– Lydia Lvovna, pourquoi me faites-vous de la peine ? Suis-je un vieillard ?

– Non, vous n'êtes pas un vieillard ; mais cependant vous êtes âgé.

– Prouvez que vous ne me prenez pas pour un vieillard et dansez une mazurka avec moi.

Lydia n'avait pas eu le temps de me répondre, que l'insupportable docteur se mêlait à notre conversation.

– Non, mon cher, laissez cela ; il est temps de

rentrer ; en voilà assez pour la première fois ; vous ne pouvez pas danser la mazurka ni souper.

Je protestai timidement ; mais le docteur fut inexorable.

– Regardez-vous dans la glace. À quoi ressemblez-vous ?

Il fallait obéir. En traversant la salle à manger où il n’y avait personne, je m’arrêtai devant une glace, et qu’y ai-je vu ? j’y ai vu un visage très jeune, très animé, ne ressemblant à personne qu’à Pavlik Dolsky qui, toute sa vie, a soupé et a dansé la mazurka.

Je suis rentré très content de ma soirée ; mais la fatigue sans doute, car j’ai déjà perdu l’habitude de sortir, m’empêcha longtemps de m’endormir. Vers le matin, je rêvai que je mangeais un fondant rose.

28 décembre.

Après deux jours passés à la maison, j’ai été aujourd’hui dîner au club. J’étais curieux de voir si l’on me trouverait changé. La première

impression fut bonne. Chez le portier je rencontraï le gros Vaska Touzemtzov qui prenait sa pelisse.

– Ah ! bonjour, Pavlik, pourquoi n'es-tu pas venu, depuis si longtemps ?

– J'ai été malade près de deux mois.

– Malade ! Je te crois malade... Mais regarde-toi donc. Avec ce teint de sang et de lait ! Bah ! flirter, c'est ton affaire. Où dînes-tu ?

– Au club, et toi ?

– Ma femme m'a demandé de dîner à la maison ; nous avons du monde. Monte dans ma voiture ; tu dîneras avec nous : ma femme sera très contente ; que feras-tu ici ?

– Non, merci ; c'est impossible aujourd'hui.

– Eh bien ! comme tu voudras.

Deux suisses coururent mettre Vaska en voiture, et moi, encouragé par ces paroles, je montai quatre à quatre l'escalier, étouffant, presque privé de souffle. En même temps, du salon de lecture, montait « le vieux et très estimé » administrateur André Ivanovitch. Lui

aussi me demanda pourquoi je n'étais pas venu au club depuis si longtemps, et je dus lui conter par le menu toute l'histoire de ma maladie. André Ivanovitch m'écouta avec beaucoup de sollicitude, puis il hocha la tête et prononça en aparté :

– Oui, c'est admirable, non moins que le cas de Stépan Stépanovitch qui vit jusqu'à présent.

Stépan Stépanovitch est un vieillard de plus de quatre-vingts ans, paralysé depuis deux ans.

Pourquoi ce rapprochement ?

Le triste état d'esprit dans lequel m'avait fait tomber cette aimable comparaison se dissipa peu à peu pendant le dîner. Tout le monde m'accueillait aimablement, le dîner était excellent, les conversations très animées. Les vieillards se rappelaient le passé, et, comme ma mémoire est riche de souvenirs et d'anecdotes, je m'animai beaucoup aussi et parlai beaucoup. Mais, cette fois encore, André Ivanovitch vint tout gâter. À la fin du dîner, s'adressant à moi, il me demanda avec le plus gracieux sourire :

– Vous, Pavel Matvéitch, qui connaissez tant d’hommes célèbres, dites-moi, s’il vous plaît, si vous ne vous êtes jamais rencontré avec notre grand historien Karamzine ?

Je voulais répondre : « Non, je n’ai pas rencontré Karamzine ? mais j’ai tutoyé Lomonossov », mais je m’abstins : mon ironie eût été perdue.

Karamzine était mort vingt ans avant ma naissance, comment aurais-je pu me rencontrer avec lui ? C’est surprenant comme les vieillards perdent jusqu’à la notion de la chronologie. Le soir, en jouant au whist, je fis quelques grosses fautes. Pourquoi ? probablement parce que je n’avais pas joué depuis longtemps ; ou peut-être suis-je en effet semblable à Stépan Stépanovitch, qui, depuis dix ans déjà, est si vieux qu’on ne lui compte pas ses renonces.

3 janvier.

La maison de Maria Péetrovna est tout à fait méconnaissable. Auparavant, c’était un abri

calme ; maintenant, grâce à la présence de Lydia, c'est un bazar mondain. Il y a toujours les trois princesses Kozielsky : Sonia, Véra et Nadia ; Sonia (deuxième) Zebkina ; Sonia (troisième)... j'ai oublié son nom ; la cousine Katia, la cousine Lise, et encore des demoiselles « dont Dieu seul sait les noms », des pages, des lycéens, de jeunes officiers ; tout ce monde remplit de vacarme l'hospitalière maison de Serguevskaïa.

À la tête de toute cette jeunesse est Michel Kozielsky, évidemment amoureux de Lydia et qu'on appelle son adjudant.

Maria Pétrovna a définitivement cessé de penser que chez elle tout le monde s'ennuie, et une fois même elle a dit sans y prendre garde : « Mais il paraît que cette jeunesse s'amuse chez moi ! »

Lydia est très charmante avec moi, et très charmante en général. J'ai commandé quelques livres de fondants roses, je les ai fait mettre dans une boîte rose en forme de bonnet et je les lui ai apportés pour le nouvel an.

Au premier moment, elle a été ravie du

cadeau, qu'elle courut montrer à miss Take ; mais elle est revenue l'air presque attristé :

– Je vous ai cru si bon et je vois à présent que vous êtes très moqueur. Vous m'avez apporté cette bonbonnière pour me rappeler ma sottise à l'arbre de Noël, n'est-ce pas ?

– C'est vrai, mais cependant je n'ai pas du tout voulu vous fâcher ; plaisanterie pour plaisanterie, voilà tout, et si j'ai pu vous fâcher, Lydia Lvovna, pardonnez-moi.

– Mais je ne suis pas fâchée ; je saurai seulement que vous êtes malicieux. Peut-on vous appeler Pavlik ?

– Sans doute, et moi je vous appellerai Lydia.

– Je veux bien. Maintenant voulez-vous faire un tour de valse avec moi ?

– Qu'as-tu, Lydia, interrompit Maria Pétrovna, comment peut-on danser sur le tapis et sans musique ?

– Cela ne fait rien, tante. Pavlik danse admirablement.

– Non, non, c'est bête ; d'ailleurs, en général,

tu te permets bien des choses... Paul n'est pas un gamin pour faire tes caprices.

Hélas ! bien que je ne sois pas un gamin, je déposais déjà mon chapeau, déjà j'étais debout, et j'eusse satisfait au caprice de Lydia, si, à ce moment, n'étaient accourus au salon Sonia Zebkina, la cousine Katia, deux gouvernantes et trois officiers. Toute cette foule, nous saluant à la hâte, disparut au salon.

– Quelle bonne et charmante enfant ! dit Maria Pétrovna ; mais, Paul, vous la gâtez trop, et il y en a tant qui la gâtent.

22 février.

En dépit des appréhensions et des avertissements de mon spirituel Esculape, je me porte mieux que jamais. Je passe toutes mes journées chez Maria Pétrovna, et je me sens aussi jeune que Michel Kozielsky. Parfois il me semble que je suis encore page, que je n'ai jamais été ni officier, ni arbitre, ni chambellan, que tout cela n'est qu'un rêve absurde dont je viens de

m'éveiller.

Lydia est de plus en plus charmante et gentille ; elle a fait de moi son second adjudant et je suis heureux de faire ses commissions. Mon rôle consiste à prendre des loges, organiser des parties de plaisir, attendrir Maria Pétrovna quand il y a une permission délicate à obtenir. Le cercle de mes connaissances est tout à fait changé. Je fais des visites à la mère de Sonia Zebkina et au père de la cousine Katia. Surtout je suis très lié avec toutes les gouvernantes. Grâce à celle de la cousine Lise, je me suis fait inscrire à une société de bienfaisance de Lausanne ; et pour la gouvernante de Sonia troisième (j'oublie toujours son nom), j'ai commencé à collectionner des timbres-poste. Même la glaciale miss Take aux longues dents veut bien se dégeler un peu pour moi et me confier ses secrets de famille ; il est vrai que je garde pour elle des bouts de cigare qu'elle envoie chaque mois en Angleterre par l'intermédiaire de son ambassade. De mes anciennes connaissances je ne fréquente plus que la princesse Kozielskaïa. Hier, j'ai dansé chez elle ; il y avait un bien joli bal blanc ; inutile de

dire que Lydia était la reine du bal et qu'elle mena tout. Sur son ordre, je me suis occupé des danses, et je puis dire sans vanité que je m'en suis très bien tiré, selon la mode du bon vieux temps ; c'était autrefois ma spécialité. Comme la cousine Lise est très laide et reste souvent sans cavalier, j'ai dû danser avec elle deux quadrilles consécutifs, mais j'ai dansé la mazurka avec Lydia. On ne s'arrête pas de l'inviter, et c'est à peine si je pouvais lui parler, mais je suivais chacun de ses mouvements, et j'étais heureux de la voir revenir vers moi aussitôt libre. La soirée a été tout à fait réussie ; mais, en prenant congé de moi, la princesse Kozielskaïa m'a étonné par trop de reconnaissance pour mon concours. « Merci, merci, cher Pavlik, répéta-t-elle plusieurs fois, vous avez dansé comme un ange ; laissez-moi vous embrasser pour cela. » Et elle appuya sur mon front ses lèvres grasses. C'est fort aimable à elle, mais c'est trop : qu'y a-t-il de singulier à ce que j'aie dansé au bal ? En même temps que moi sont sortis deux officiers de la garde et elle ne les a pas du tout remerciés ! En général, les conceptions de la princesse sont étranges :

« Vous avez dansé comme un ange ! » Où a-t-elle lu que les anges dansent ?

4 mars.

Dix jours seulement sont passés depuis que j'ai écrit la dernière page de mon journal, et tout est changé. De nouveau je recommence à tousser et je ne dors plus la nuit ; je suis tracassé par la bile, ma vivacité disparaît et mon âme souffre. Pourquoi tout cela, je ne sais, peut-être parce que :

*Le chagrin est tenace et long,
Mais la joie est volage et brève,*

comme l'écrivit un diplomate allemand sur l'album de Maria Pétrovna.

J'ai surtout mal dormi la nuit dernière, et ce n'est pas étonnant. Hier, il avait été convenu que nous irions le soir en troïka aux environs et ensuite que nous viendrions prendre le thé chez

les Zebkine. J'arrivai à huit heures, tout le monde était là ; trois troïkas attendaient au perron.

– Comment ! vous aussi vous en êtes ? me demanda Maria Pétrovna. Je crois que ce n'est pas raisonnable... avec votre toux ; restez donc avec moi ; dans la dernière Revue, il y a un article très intéressant sur les ducs de Bourgogne : lisez-le-moi ; vous lisez si bien !

Sans doute je n'aurais pas suivi le conseil si sage de Maria Pétrovna si Lydia, m'appelant à l'écart, ne m'eût plutôt chuchoté que dit : « Mon cher Pavlik, restez avec tante, elle s'ennuie beaucoup toute seule, nous serons bientôt de retour. » Sans rien dire, j'ai installé Lydia dans le traîneau et suis revenu au petit salon où, sous la lampe, s'étaient déjà deux livraisons saumon.

Je fis un inventaire rapide de l'histoire des ducs de Bourgogne : elle remplissait cinquante pages de la première livraison et soixante de la seconde.

– Maria Pétrovna ! m'écriai-je effrayé, nous n'arriverons pas seulement à lire aujourd'hui la première partie.

– Mais si, Paul, nous lirons les deux, car je veux attendre Lydia, et l'on danse, je crois, chez les Zebkine.

Ce me fut un nouveau coup. Pourquoi Lydia m'avait-elle caché qu'on danserait, et m'avait-elle promis d'être bientôt de retour ?

Et la lecture commença.

Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais lu rien de plus ennuyeux que cet article ; en comparaison, le compte rendu annuel de la Société économique semblera un roman frivole.

Je lus pendant deux heures, mais je ne pus faire davantage. Je commençai par sauter des lignes, puis une demi-page et, voyant que cela passait sans réprimande, je sautai d'un coup dix-huit pages, si bien que de tous les actes héroïques de Charles le Téméraire, Maria Pétrovna sait seulement qu'il est mort, mais demeure persuadée qu'elle a tout entendu.

Au commencement, elle interrompait la lecture pour s'exclamer d'admiration ; ensuite elle ferma les yeux et parut dormir. Enfin, à un

moment donné, je sentis que le tome allait tomber de mes mains : il me semblait que Maria Pétrovna jouait *les Cloches du Monastère*.

Je m'arrêtai, elle ouvrit les yeux.

– Décidément on danse chez les Zebkine ; il vaut peut-être mieux remettre la lecture à demain soir.

Je ne me fis pas prier, je m'élançai dans la rue. Ma voiture n'était pas là ; je partis à pied. La neige tombait à gros flocons, je me mouillai les pieds et me sentis froid jusqu'aux os.

5 mars.

Hier j'ai écrit que je ne sais pas pourquoi tout est changé, mais j'ai menti, je le sais.

Je vais tâcher d'expliquer mon cas et de mettre ordre à mes idées. Pour cela, il me faut commencer par dire une chose que jusqu'ici je n'ai pas osé m'avouer à moi-même : je suis follement amoureux de Lydia.

Mais comme, pour tout le reste, je ne suis pas encore absolument fou, je sais très bien que je ne

puis attendre la réciproque. Je n'avais que le besoin de la voir tous les jours, j'étais heureux de sa gentillesse pour moi ; cela me suffisait. Pourquoi tout est-il changé ? On dit que les leçons de l'Histoire ne sont jamais utiles aux États et aux peuples ; on peut dire la même chose de l'expérience de la vie pour les individus.

Cette expérience de la vie est très utile en théorie ; mais presque toujours les hommes font le contraire de ce que leur enseigne l'expérience. L'expérience de la vie me disait que si je tenais à conserver de bonnes et amicales relations avec Lydia, il ne fallait en aucun cas trahir le secret de mon amour, que Lydia devait être sûre de mon dévouement absolu, mais que l'amour devait être profondément caché dans mon âme, sans quoi j'étais perdu. Longtemps je réussis à ne pas me trahir, mais c'est fait à présent. C'est arrivé il y a deux jours, après le bal des Kozielsky. Le hasard fit que je me trouvai en tête à tête avec Lydia. Nous causions de ce bal, et Lydia me dit que tout le monde avait été enchanté de la façon dont j'avais dirigé la mazurka.

– Eh ! pas tout le monde, remarquai-je en souriant, votre premier adjudant n’était pas très satisfait de la mazurka.

– Qui, Michel ? Quelle idée ! Nous nous voyons assez souvent.

– Peut-être trop souvent, Lydia.

Je dois avouer que je hais ce Michel de toutes les forces de mon âme ; je hais tout en lui : la voix, les manières, son amabilité pour Lydia, même sa beauté, surtout sa beauté. Il est trop beau et il le sait trop.

Comme je prononçais le nom de Michel, une voix intérieure, celle de l’expérience de la vie, me dit : « Assez, arrête-toi. » Je n’écoutai pas cette voix, je fis mon possible pour tourner mon rival en ridicule, je parlai de son ignorance, de son manque de cœur ; j’avertis, conseillai, suppliai : en un mot, je jouai ou plutôt je soufflai le rôle d’un amoureux jaloux.

Je regardai Lydia. Son visage exprimait tant d’effroi et de souffrance que je pris peur moi-même.

– Si vous m’aimez un peu, prononça-t-elle en se levant, ne dites jamais de mal de Michel : c’est mon ami.

Et doucement elle quitta la chambre.

Depuis lors tout est changé. Auparavant Lydia aimait que je prisse part à tous les plaisirs de la jeunesse : il lui est désagréable à présent de me voir avec Michel. J’en suis attristé, j’ai perdu ma gaieté, je suis devenu morose, nerveux : aussi Lydia commence-t-elle à m’éviter. Si elle prend avec moi le ton amical d’autrefois, comme hier par exemple, c’est qu’elle a quelque raison ; hier, elle m’a doré la pilule pour que je ne partisse pas avec elle et restasse avec Maria Pétrovna.

Aujourd’hui, je n’aurais pas dû aller à la Serguevskaïa, mais j’avais à finir l’histoire des ducs de Bourgogne, et, au fond, j’étais ravi de ce prétexte. Au perron, il y avait beaucoup de voitures et, dès l’escalier, j’entendis chanter.

Soudain je fus pris d’une telle timidité que, sans entrer au salon, je fis un détour pour me rendre chez Maria Pétrovna.

En traversant la salle à manger, j'entendis distinctement la chanson, qu'avec sa vilaine voix de baryton Michel Kozielsky chantait au piano. C'était un air tzigane en vogue, et sans doute il improvisait les paroles.

Lydia Lvovna
Est trop câline
Et Melchissédec
Est un homme charmant !

Et les demoiselles répétaient en chœur : *un homme charmant.*

La lecture n'eut pas lieu, parce que Maria Pétrovna avait aussi du monde. On me proposa immédiatement une partie de whist ; mais, avant de me mettre à jouer, je décidai d'entrer au salon. À mon apparition, le bruit et les cris ne cessèrent pas complètement, mais diminuèrent. En plaisantant je reprochai à Lydia de m'avoir trompé la veille ; mais ma plaisanterie fut mal prise : elle se fâcha, parut blessée. À la réponse

qu'elle murmura je ne compris rien, et j'allai rejoindre dans un coin les gouvernantes.

À ce moment, Michel Kozielsky, se dandinant et cambrant sa poitrine, s'approcha de Lydia et lui demanda à haute voix :

– Lydia Lvovna, aimez-vous beaucoup Melchissédec ?

Toutes les demoiselles éclatèrent de rire.

Je n'entendis pas la réponse de Lydia, mais il me sembla qu'elle se fâchait. « Qui est ce Melchissédec ? pensai-je. Sans doute quelque nouvel adorateur. Comme je suis en retard ! Autrefois je savais par cœur tous leurs noms. À la façon dont son nom y ressemble, c'est peut-être l'officier de la garde Melkhovsky, mais Melkhovsky jusqu'ici faisait la cour à Nadia Kozelskaïa. » J'étais si intrigué que je voulus m'adresser à Lydia, pour résoudre l'énigme, mais on m'appela pour le whist. Jamais je n'ai joué si mal ; mon partenaire était furieux, et j'en étais ravi parce que je le considérais comme un ennemi.

Du salon on entendait les voix claires et gaies de cette jeunesse, qui naguère encore me semblait si sympathique. Et maintenant que suis-je pour eux ? L'étranger, et peut-être aussi antipathique qu'à moi-même mes partenaires du whist.

Tout à coup il me vient en tête une étrange pensée : je ne puis déjà plus dire où je me trouve le mieux, mais seulement chercher où je suis le moins mal.

Ici, au whist, je me sentais malheureux ; au salon, plus malheureux ; à la maison, loin de Lydia, peut-être encore plus mal. Non, c'est encore à la maison que la vie m'est le moins pénible. Et, aussitôt la partie terminée, je m'enfuis par le même chemin détourné, sans prendre congé de personne.

Au salon, on chantait encore le même air tzigane, mais avec une petite variante :

Lydia Lvovna
Aime tout le monde également,
Et Melchissédec

Est un homme assommant !

« Un homme assommant ! » répéta le chœur. Dieu ! quelle chanson inepte ! Comme j'étais peiné d'entendre la voix argentine de Lydia s'associer à cette cacophonie !

6 mars.

Un savant de jadis professait que le plus grand ennemi de l'homme, c'est l'homme même. J'ai fourni hier une vérification de cet aphorisme, en consignait dans mon journal que j'étais amoureux de Lydia. Tant que ce sentiment n'existe que dans la conscience, on peut lutter contre lui, mais une fois qu'il est formulé clairement, exprimé par des paroles ou écrit sur le papier, la lutte devient impossible ; cela équivaut à reconnaître par acte notarié sa toute-puissance. Déjà l'on ne se possède plus soi-même, on agit sous l'influence des forces sombres, inconnues. Aujourd'hui, par exemple, j'avais décidé très fermement de ne pas aller chez Maria Péetrovna,

et j'ai dîné au club. Ce club que j'aimais tant autrefois m'a semblé un désert : toujours les mêmes personnes, toujours les mêmes conversations, toujours les mêmes menus. Autrefois cette monotonie traditionnelle me plaisait ; aujourd'hui, elle m'ennuie affreusement. Après le dîner, au billard, j'ai vu le vieux Troutniev qui jouait avec le marqueur. Autrefois je ne faisais guère attention à ce Troutniev ; je suis content de le voir à présent, car Troutniev est parent des Zebkine et va souvent chez eux ; aussi je pus, en causant avec lui, parler de Lydia Lvovna.

Comme je causais avec Troutniev un peu surpris de mon extrême amabilité, à la porte parut l'estimé administrateur André Ivanovitch. J'eus aussitôt le pressentiment qu'il allait me dire quelque chose de désagréable. Je ne me trompais pas.

– Qu'avez-vous, mon cher Pavel Matvéievitch ? me demanda-t-il avec quelque pitié et en me serrant la main. Quelle mine ! Comme vous avez vieilli !

– Eh, oui, André Ivanovitch, c’est la vieille.

– C’est ce qui s’appelle une belle vieille !
exclamait Troutniev. L’autre jour. Pavel
Matvéiévitich a si bien dansé qu’il a fatigué tous
les jeunes... D’ailleurs Pavel Matvéiévitich n’est
pas si vieux...

– Je vous demande pardon, répondit André
Ivanovitch. Je connais beaucoup de cas
analogues : on se croit toujours jeune, et un beau
matin on s’éveille et on est un vieillard. C’est
comme au piquet, on compte 28, 29 et, le coup
d’après, 60.

Très content de son mot, André Ivanovitch
courut le colporter à travers le club.

À ce moment, neuf heures sonnaient à la
grande horloge. Je me levai et descendis en hâte,
comme si je craignais de manquer un train. –
« Serguevskaïa et vite ! » criai-je au cocher, en
montant en traîneau. Je ne sais pourquoi une
envie irrésistible m’était venue tout à coup de
voir Lydia, de la voir, rien de plus ; je ne
songeais pas à lui parler, mais à rester avec Maria
Pétrovna. Quel plaisir, en effet, pouvait lui

procurer la vue de ma vieille figure fatiguée, quand brillèrent autour d'elle tant de jeunes et joyeux visages ? Mais elle, on peut la regarder, il n'est défendu à personne de regarder le soleil, les étoiles, la coupole de Saint-Isaac, voilà les réflexions que je faisais en traîneau. Mais, si modeste que fût mon désir, je ne pus le réaliser : le concierge m'apprit qu'il n'y avait pas trois minutes les jeunes gens étaient partis en troïka et que Maria Pétrovna était chez elle. Le sort voulait me prouver qu'il n'est pas toujours permis de regarder la coupole de Saint-Isaac.

Maria Pétrovna était dans ses jours de tristesse, et la conversation ne parvenait pas à s'établir entre nous.

– Naturellement, Lydia Lvovna n'est jamais à la maison, dis-je non sans aigreur.

– Comment, jamais ? Hier, elle n'est pas sortie de la journée.

– Avoir cent personnes chez soi, voilà ce que vous appelez rester à la maison ? Savez-vous, Maria Pétrovna, que vous m'étonnez : vous aimez beaucoup votre nièce, et cependant avec

ces troïkas tous les jours, ces soirées, ces baraques, vous ne la voyez presque jamais.

– Il est vrai que je la vois peu ; mais que voulez-vous, Paul... il faut que jeunesse se passe.

– Oui, jeunesse, jeunesse, tant qu'on voudra ; mais il y a limite à tout, et il me semble que la manière de vivre de Lydia Lvovna ne laisse guère à l'esprit et au cœur le temps de se développer, et peut-être n'est-il pas très convenable...

– Pour le coup, Paul, si quelqu'un devait s'étonner, c'est bien moi. J'ai toujours dit ce que vous dites à présent, et vous m'avez toujours contredit. Je désapprouvais les troïkas et vous les prôniez. La société qui se réunit chez les Zebkine me déplâit tout à fait ; je voulais que Lydia n'y parût que le moins possible, vous m'avez prouvé que j'avais tort, Sonia Zebkina ayant été élevée avec Lydia. Et pour ces baraques enfin, vous vous rappelez que nous nous sommes querellés parce que je ne voulais pas que Lydia s'y rendît. J'ai eu confiance dans votre tact et votre usage du monde, et vous me reprochez maintenant de vous avoir écouté ! Vraiment, Paul, vous êtes injuste.

Maria Pétrovna avait tout à fait raison, mais je ne m'en irritai que davantage.

– Eh bien, admettons. Puisque vous voulez que toute la faute soit à moi, je le veux aussi, j'en accepte la responsabilité. Mais, dites-moi, Maria Pétrovna, quand vous ai-je conseillé de permettre à votre nièce d'être familière avec les jeunes gens, de les appeler par leurs prénoms, de passer avec eux des journées entières ?...

– Vous parlez de Michel Kozielsky ? mais c'est un parent...

– Ah, pardon ! j'oubliais cette fameuse parenté. La mère de la princesse Kozielsky était la cousine issue de germaine de la grand-mère de Lydia. Que voilà donc une parenté étroite !... Croyez bien qu'elle n'empêche rien.

« Assez, arrête-toi », me disait timidement une voix intérieure ; mais j'étais fâcheusement en train et je déversai la bile qui bouillait dans mon âme depuis un mois.

Maria Pétrovna se contenta de s'éventer.

– Cette fois, Paul, cette fois je ne suis pas du

tout de votre avis. Michel est un jeune homme de bonne famille qui ne se permettrait rien de répréhensible. Mais vous avez une dent contre lui, voilà longtemps que je l'ai remarqué. Lui-même le sait et, hier encore, il disait : « Je ne sais pourquoi Melchissédec m'en veut... »

Je bondis comme si une guêpe m'eut piqué.

– Tiens ! tiens ! il a dit ça. Ce Melchissédec... c'est moi ?

– Oui, c'est un sobriquet que la jeunesse vous a donné, je ne sais trop pourquoi.

– C'est le comble ! criai-je en parcourant la chambre, et je manquai de renverser la table à thé qui se trouvait sur mon passage. Je vous remercie, Maria Pétrovna : ce n'est pas assez d'avoir fait de votre maison un asile pour les jeunes gens les plus fous, vous leur permettez encore d'offenser vos amis, d'offenser un homme qui vous connaît depuis votre enfance... qui... qui était témoin à votre mariage...

– Mais qu'avez-vous, Paul ? calmez-vous, balbutiait Maria Pétrovna, qui courait à mes

trousses et finit par tomber assise sur le divan. Je ne comprends pas du tout ce qui a pu vous offenser tant. Si Melchissédec eût été un malfaiteur, un assassin, je comprendrais encore ; mais je vous assure que c'était un homme très respectable, un saint, je crois. Je serais très flattée qu'on m'appelât Melchissédec ; l'année dernière, dans la *Revue des Deux Mondes*, il y avait sur lui un article : je vais vous le retrouver si vous voulez, à l'instant.

– Non, c'est inutile ! (Je criais comme un fou.) Non, je vous jure que je ne lirai pas l'article ; les ducs de Bourgogne me suffisent, et puis vous ne savez pas, Maria Pétrovna ? J'ai horreur de votre *Revue des Deux Mondes* ; je la hais de toute mon âme : ce n'est pas une revue, mais un somnifère, quelque chose comme ces *Cloches du Monastère* que vous aimez tant.

– Oh ! prenez garde, Paul... Qu'avez-vous ! Vous commencez à dire des sottises.

Je me mis à réfléchir.

– Pardonnez-moi, Maria Pétrovna, je ne sais vraiment plus ce que je dis ; mais, voyez-vous, je

me sens mal, ma tête n'est pas très solide.

– C'est vrai, oui, vous êtes pâle comme un mort... Je vais vous chercher ignatium : cela vous soulagera immédiatement.

J'avalai cinq granules d'ignatium, puis quelques autres granules, mais cela ne me soulagea pas ; la fièvre me gagnait. Maria Pétrovna donna l'ordre d'atteler et fit prévenir le médecin. On m'a reconduit à la maison, mis au lit, et donné du thé. Deux heures après, j'étais réchauffé, mais je ne pouvais dormir. Je me levai donc, et, en manière de mortification, j'ai relaté en détail ma conversation avec Maria Pétrovna : ce morceau me rappellera toujours combien j'ai été sot, insolent et grossier.

Pour toi, petit lâche, qui donnes des sobriquets à des hommes trois fois plus âgés que toi et qui composes sur eux des vers idiots, parce que tu te dandines et cambres ta poitrine, tu te crois tout permis ; mais moi aussi j'ai été page : je me dandinais en cambrant la poitrine ; je n'étais pas plus mal que toi, et j'avais assurément plus d'esprit. Mais voilà, à présent, je suis délaissé et

parais ridicule ! Le même sort t'attend : insensiblement passeront les années et, quand ta bouche édentée bégaiera, un autre page, qui n'est pas encore né, cambrera la poitrine et composera sur toi des vers imbéciles. Aujourd'hui, c'est toi qui me piétines, et je n'ai nul moyen de me venger : mais patiente : je serai vengé par le temps. On t'a dit souvent sans doute, et toi, comme un stupide perroquet, tu le répètes, que le temps, c'est de l'argent ; mais, parvenu à mon âge, tu reconnaîtras que le temps est beaucoup plus que l'argent : le temps, c'est le juge le plus équitable et le plus implacable bourreau.

17 mars.

Je suis resté quelques jours au lit. Le premier jour, Maria Pétrovna a fait prendre de mes nouvelles, ce qui prouve son extrême bonté, car, après mon incartade, elle eût pu, non seulement ne pas me témoigner de sollicitude, mais encore me consigner sa porte. Le second jour, j'ai reçu un billet de Lydia. Je l'ai relu tant de fois que je le transcris par cœur.

« C'est à tort que vous en voulez à Michel : c'est une gouvernante des Zebkine qui vous a appelé Melchissédec ; Sonia nous l'a répété, et cela nous a semblé amusant. Mais, puisque cela vous fâche, désormais personne ne le dira plus. Vous ne sauriez croire combien je suis peinée de vous savoir malade et combien je désire vous voir au plus vite.

« Votre amie,

« LYDIA. »

Ce billet m'a tout à fait calmé, et j'ai passé au lit une heureuse journée : j'oubliais ma maladie et tout ce qui m'entourait ; je ne voyais devant moi que Lydia, et je récitais sans me lasser « le Dernier Amour » une poésie de Tutchév que j'adore :

*Oh ! comme à la limite de l'âge,
Notre amour est plus tendre, plus superstitieux.*

Oui, superstitieux ; on ne pouvait imaginer d'épithète plus juste.

J'ai examiné attentivement l'écriture indécise, presque enfantine de Lydia : dans la forme des lettres, je cherchais à lire son caractère, mon avenir. Si j'étais jeune, je désirerais ardemment son portrait, mais je n'en ai pas besoin pour la voir. Elle écrit la lettre K avec une boucle petite en haut ; je crois deviner son regard dans cette boucle.

Ô toi, mon dernier amour.

Tu es le bonheur et le désespoir !

23 mars.

Si le royaume de l'Amour existait réellement, comme il serait étrange et cruel ! Quelles lois y régneraient ? Mais peut-il y avoir des lois pour ce souverain capricieux ! Des centaines de jolies femmes passent devant vous et vous laissent tout à fait indifférent ; tout à coup vous apercevez un

visage quelconque, et aussitôt vous sentez que votre vie en est remplie et que hors ce visage, dans le monde entier il n'y a plus rien pour vous.

Pourquoi ? Peut-être votre bisaïeul a-t-il aimé une femme qui ressemblait à celle-là et son image est-elle entrée en vous, dans votre sang, dans vos nerfs. C'est un bonheur que de rencontrer cette femme quand on est jeune : elle peut répondre à votre appel, et l'Amour vous recevra tous deux dans son brillant palais.

Hélas ! ma jeunesse a passé sans que se fit cette rencontre bénie !... Mais pourquoi ne la ferais-je plus à présent ? « Vous n'êtes pas un vieillard, mais tout de même vous êtes âgé », m'a dit Lydia, le jour que nous avons fait connaissance. Qu'est-ce que cela veut dire, âgé ? Est-ce ma faute, si elle est née trop tard ou si je suis né trop tôt.

L'âge est-il donc un crime ? Au contraire, dans toutes les autres circonstances, l'homme, à mesure des années, rencontre l'estime, les honneurs. Pourquoi donc le priver du droit le plus sacré, du droit d'aimer ? Aussi bien pourquoi ne

pas assassiner tout homme qui a passé la quarantaine ? « Non, me dit la cruelle souveraine, on ne t'assassinera pas, on ne te privera pas du droit d'aimer. Viens chez moi si tu veux ; mais, dans mon royaume, la vie ne te sera pas douce. Reste plutôt à l'entrée du palais et admire comme je distribuerai aux autres mes sourires, mes caresses ; toi, à la porte, tu n'auras qu'à te taire. Pour toi, ni d'égards, ni d'honneurs, et ne t'avise pas de faire voir ton mécontentement : tu te ferais congédier ; ton sang bouillira et les outrages te révolteront, mais il faudra que tu souries ; ton cœur se brisera de douleur, et il faudra que tu danses ; mais surtout il sied que tu te taises, te taises, te taises ! »

Non, je ne me tairai pas. Quoiqu'il puisse en advenir, je pénétrerai dans le palais magique et je parlerai fièrement le langage d'un homme libre. Peut-être ne me chassera-t-on pas... Les femmes n'aiment pas les seuls jouvenceaux : ainsi, sans aller plus loin, Mazeppa était beaucoup plus vieux que moi, et Marie l'aima. Puis, enfin, je ne suis pas un vieillard, je ne suis pas ce Stépan Stépanovitch, qui est paralysé depuis deux ans.

26 mars.

Avant-hier, le docteur m'a permis de me lever, mais non pas de sortir, et aussitôt m'est entré dans la tête le projet de m'expliquer nettement avec Lydia. À vrai dire, tout mon espoir de réussir se fonde sur ce billet. Mais que prouve ce billet ? Il est écrit strictement en vue de disculper Michel, je le vois à présent clair comme le jour ; naguère, j'y voyais tout autre chose.

Je parcourais mon appartement, et, enivré par les derniers vers de Tutchév, j'avais perdu jusqu'au souvenir du désespoir et ne pensais qu'au bonheur d'être le mari de Lydia, de lui consacrer tout le reste de mes forces, de ma vie. C'est hier que j'avais définitivement arrêté mon plan et je viens de le mettre à exécution.

J'avais prié le docteur de venir aujourd'hui de meilleure heure, pour observer l'effet d'une nouvelle drogue fortifiante. Il est venu à dix heures, a paru très satisfait du résultat obtenu et de mon empressement à suivre ses ordonnances ; enfin, il a exprimé l'espoir qu'il pourrait peut-être

me permettre de sortir dans une dizaine de jours. Dès qu'il eut passé la porte je m'habillai et courus à la Serguevskaïa. Mon plan reposait sur ce fait que Maria Pétrovna se levant tard, je ne rencontrerais pas d'autres visiteurs. Je ne m'étais pas trompé : Lydia était seule au salon, elle étudiait une sonate. Elle fut très contente de me voir et voulut courir éveiller Maria Pétrovna : j'eus du mal à l'en empêcher. Nous avons commencé par dire des niaiseries ; le temps passait ; je savais que je ne retrouverais pas de sitôt un moment favorable, et néanmoins une horrible timidité liait ma langue. Enfin je me décidai. Je pris les choses de loin ; je parlai de ma solitude... Mais exprimer que Lydia seule pouvait d'un coup faire cesser tous mes chagrins, je n'y parvenais pas. Le langage fier d'un homme libre que je voulais tenir à Lydia baissait de quelques tons. Depuis le commencement de ma harangue, Lydia me considérait d'un air malicieux ; elle voulait dire quelque chose, mais hésitait ; enfin :

– Pavlik, parlez plus clairement. Vous me faites une déclaration. Oh ! comme vous êtes charmant, comme je suis contente.

Elle quitta sa place et me prit les mains.

– Ce n'est pas un rêve, Lydia ! criai-je hors de moi, fou de bonheur, en serrant ses mains. Vous consentez à être ma femme.

Lydia dégagea ses mains et alla se rasseoir à sa place.

– Mais non, Pavlik, je ne le puis ; et cependant je suis très heureuse de votre proposition.

– Que voulez-vous dire, Lydia, pourquoi me torturer ainsi ?

– C'est un grand secret ; mais tout de même je vous dirai tout : j'ai promis à Michel de l'épouser.

– Comment, Michel ! il est encore à l'École.

– Dans quatre mois il sera officier et alors nous nous marierons aussitôt, et, si à cause de son âge on ne le lui permet pas, il se fera délivrer un certificat médical, demandera un congé et ne retournera au régiment qu'ensuite. C'est décidé depuis longtemps... j'étais encore en pension ; nous nous aimions déjà. Vous voyez comme je vous aime, quel secret je vous dis... Personne,

personne ne le sait. Vous m'avez fait tant de peine quand vous avez parlé de votre solitude que, si je n'étais pas engagée envers Michel, je vous épouserais. Vous ne savez pas... épousez tante Marie : nous vivrions tous ensemble, ce serait si gentil ! Vous ne voulez pas ? Je vous en prie, faites-le pour moi. Ah ! puis-je raconter que vous m'avez fait votre demande ?

Je me taisais.

– Eh bien ! je ne le raconterai pas : je vois que vous ne le voulez pas. Je ne le dirai qu'à Michel. À Michel, on peut... ?

– Oh ! assurément, qu'à Michel, on peut ! criai-je désespéré. Non seulement qu'on peut, mais on doit : il le faut. Comment ne pas le raconter à Michel. Il sera votre mari... Pour tout autre, un tel bonheur suffirait ; mais pour Michel, c'est encore peu : pour son triomphe il lui faut en outre le plaisir de se moquer d'un pauvre vieillard auquel il ne reste rien au monde.

Lydia quitta de nouveau sa place et entourant mon cou de ses bras :

– Cher Pavlik, pardonnez-moi : j’ai dit une grosse sottise. Non, non, vous pouvez être sûr que je ne le raconterai à personne : ni à tante Marie, ni à Michel, à personne, ce sera un secret de vous à moi ; vous m’aimerez comme avant, nous resterons amis.

Je me sentis prêt à pleurer comme un enfant et courus chez moi.

Et voilà comment finit mon dernier amour. Le bonheur est parti, le désespoir seul reste...

Je dois avouer que de retour chez moi, j’éprouvai d’abord une sorte de soulagement. Au moins la situation était claire : plus de trouble à craindre ni d’espoir ; rien ne m’empêcherait plus de continuer mon journal. Je l’ai entrepris en vue d’y résumer ma vie passée, et je me suis laissé entraîner par les événements présents ; désormais, il n’y aura plus de présent ; il n’y aura plus que le passé !

Ce que je goûte le plus dans les explications de Lydia, c’est ce certificat de médecin que veut se faire délivrer Michel Kozielsky. Je voudrais voir le médecin qui le lui délivrera. Il est fort

comme un tronc d'arbre, et, si même toutes les facultés de médecine du monde s'assemblaient à Pétersbourg, elles ne pourraient lui trouver de maladie. Pour être malade, il faut évidemment être un homme intelligent, instruit ; est-ce que les bûches sont malades !

27 mars.

Contrairement à ce que j'écrivais hier, il me faut consacrer encore une page à des événements actuels.

Hier, à peine avais-je achevé la relation de mon entretien avec Lydia qu'on me remit un billet de Maria Pétrovna :

« Mon cher Paul, j'ai été très heureuse d'apprendre que vous êtes venu à la maison ce matin. Je ne savais pas qu'on vous permit de sortir ; venez dîner avec moi. Lydia est partie pour toute la journée, je suis seule. »

Le matin, j'avais supporté mon échec avec

assez de courage ; mais en entrant chez Maria Pétrovna, à la vue de ces murs entre lesquels était né et mort mon dernier espoir, je souffris horriblement. Mon âme me fit mal comme une dent gâtée. Pour ma souffrance je ne pouvais espérer remède plus calmant que la société de Maria Pétrovna. Très effrayée de ma pâleur, elle me soigna, me plaignit, et je me sentis pour elle un élan de si douce reconnaissance que je me décidai à lui conter ma peine.

– Maria Pétrovna, dis-je quand, après le dîner, nous nous fûmes assis dans le petit salon, nous sommes de si vieux amis que je crois de mon devoir de me confesser à vous. Peut-être vous fâcherez-vous ; cependant je vous dirai tout.

– Oui, c’est vrai, Paul, nous sommes de très vieux amis.

– Savez-vous pourquoi je suis venu ce matin ? J’ai fait une déclaration à Lydia.

À une telle nouvelle, toute autre femme eût au moins poussé un cri d’étonnement ; mais rien ne peut étonner Maria Pétrovna : elle se contenta de me demander avec calme :

– Oui, vraiment, eh bien !

– Naturellement j’ai essayé un refus, mais on ne pouvait espérer autre chose.

– Ne... dites pas cela. Si Lydia me demandait conseil, je l’engagerais à agréer votre demande : vous feriez un mari charmant.

– Je vous remercie, Maria Pétrovna, bien que vous ne disiez cela que pour me consoler.

– Non, vous savez que je ne vous flatte jamais. Si j’étais à la place de Lydia, j’accepterais sûrement. Il est vrai qu’entre vous existe une assez grande différence d’âge... Mais qu’importe ? Il arrive si souvent à présent de voir des jeunes filles épouser par amour des hommes jeunes et être malheureuses ! toute leur vie...

Ma tendresse pour Maria Pétrovna augmentait à mesure qu’elle parlait. Pour sa dernière phrase je l’aurais embrassée. « Voilà, pensais-je, une femme qui m’aime vraiment et m’apprécie ; elle ne se moquerait pas de moi comme l’autre, et cependant, comme il arrive toujours dans la vie, je n’ai pas su la distinguer, et maintenant je suis

obligé de me priver de cette dernière consolation, de ce suprême refuge. En effet, après ce qui s'est passé entre Lydia et moi, il ne m'est plus possible de revenir aussi souvent ici. » Et tout à coup j'éprouvai une vive douleur à la pensée d'être obligé de rentrer chez moi. Jamais je n'avais souffert de la solitude ; mais jadis c'était autre chose : jadis, j'avais l'espoir ; mais rentrer à présent dans cet appartement vide, froid, pour passer seul les heures sans fin de la souffrance, de la maladie et avec le souvenir perpétuel de l'affront insupportable, amer ; non, c'est trop pénible !

Je regardai Maria Pétrovna ; ses yeux brillaient d'une telle bonté qu'elle me sembla belle.

– Maria Pétrovna, m'écriai-je tout à coup, m'étonnant moi-même, puisque vous le feriez à la place de Lydia, faites-le donc à la vôtre : soyez ma femme !

Maria Pétrovna ne parut pas étonnée de ce langage. Elle se tut un instant, puis répondit :

– Non, Paul, à ma place c'est tout à fait

impossible.

– Impossible !... pourquoi ?

– Pour beaucoup de raisons. D’abord je ne veux pas aliéner ma liberté.

– Mais pourquoi diable avez-vous besoin de liberté ? m’écriai-je sans plus choisir mes expressions. Vraiment on pourrait s’imaginer que vous faites je ne sais quel usage de votre liberté. Vous vivez comme la supérieure d’un couvent ; seulement, en guise de psaumes, vous lisez la *Revue des Deux Mondes*, ce qui est presque la même chose. N’ayez pas peur, je n’attaquerai pas votre chère *Revue* ; soyez sûre que je vous laisserai libre là-dessus. Eh ! bien, avez-vous quelque autre raison ?

– Beaucoup d’autres. D’abord il est trop tard. Pourquoi ne pas avoir demandé ma main au temps, vous vous rappelez, où vous m’avez tant aimée !

– Pour l’amour de Dieu, Maria Pétrouva, nous avions alors dix ans l’un et l’autre ! Peut-on se marier à dix ans ?

– Paul, vous vous trompez : vous aviez alors sept ans de plus que moi.

– Eh bien, soit, je ne discute pas ; mais, si j’avais alors sept ans de plus que vous, la même différence subsiste ; en quoi ce peut-il être un obstacle ?

– Non, vous ne m’avez pas comprise. Je voulais dire qu’à mon âge il est affreux de commencer une nouvelle vie, d’entrer dans un monde inconnu.

– Comment, inconnu ? Vous oubliez, il me semble, que vous avez été mariée et que vous avez été assez heureuse avec feu votre mari.

– C’est vrai, j’aimais et j’estimais Ossip Vassiliévitch ; néanmoins, dans les relations conjugales, il y a beaucoup d’ennuis ; et puis je vous dirai qu’il y a encore dans tout cela un côté ridicule qui n’est pas du tout pour me plaire.

Il me fallait battre en retraite ; mais, à ce moment, perdre Maria Pétrovna me semblait un tel malheur que j’insistai encore.

– Maria Pétrovna, écoutez-moi. Nous nous

connaissons depuis si longtemps qu'avec des concessions réciproques il nous sera très facile d'effacer tous ces inconvénients de la vie conjugale. Déjà nous nous voyons tous les jours. Qu'y aura-t-il donc d'étonnant à ce que nous nous mariions ? Ce ne sera pas un mariage de passion : à notre âge, il est ridicule d'être follement amoureux ; ce ne sera pas un mariage d'intérêt, puisque chacun de nous a sa fortune assurée et une situation assez brillante dans le monde ; ce sera, si l'on peut dire, un mariage de commodité et de vieille amitié. Enfin, nous arrivons à l'âge où nous attendent la maladie et une foule de misères. Au lieu d'envoyer prendre chaque jour des nouvelles l'un de la santé de l'autre, ne ferons-nous pas mieux de nous soigner l'un l'autre et de nous aider mutuellement à vivre de notre mieux nos derniers jours. Jusqu'ici, nous avons marché côte à côte ; donnons-nous la main à présent.

Mon éloquence fut vaine. Maria Pétrovna ne m'écoutait pas : elle était évidemment plongée dans ses souvenirs matrimoniaux.

– Imaginez-vous, interrompit-elle, qu’Ossip Vassiliévitch venait parfois chez moi enveloppé dans une vieille robe de chambre de fourrure et en fumant sa pipe. Dieu ! rien que d’y penser j’ai des nausées ; et après, quand il partait, cette fourrure restait sur mon divan ; et une fois, devant moi, il a ôté son râtelier et l’a frotté avec je ne sais quelle poudre. C’est affreux ! affreux !

– Mais avec moi la même chose n’est pas à craindre, je n’enlèverai pas de râtelier devant vous, parce que toutes mes dents sont très bien conservées ; je ne fume jamais la pipe, et je puis vous jurer, si vous le voulez, que vous ne me verrez jamais en robe de chambre, du moins de fourrure.

– Et puis, il était jaloux, horriblement jaloux, bien que sans motif. Parfois il disait qu’il sortait et tout à coup il rentrait, s’imaginant qu’il allait trouver quelqu’un ; naturellement il ne trouvait personne ; mais avouez que des soupçons pareils sont blessants, d’autant plus qu’en province, où nous vivions alors, tout le monde en était instruit. Il se montrait surtout jaloux l’été, quand il devait

partir en tournée d'inspection ; alors, pour m'effrayer, il inventait chaque fois de nouvelles histoires. Une fois, sur son ordre, son ordonnance me jura qu'il existait une loi d'après laquelle Ossip Vassiliévitch avait le droit, aussitôt les troupes en campagne, de me fusiller sans jugement. Je me souviens très bien qu'il appelait cette loi stupide : le règlement militaire. Bien entendu je n'y croyais pas ; mais convenez, Paul, que c'est outrageant.

– Je l'avoue ; mais je vous jure, Maria Pétrovna, que je ne serai jamais jaloux, même si je vous trouvais en tête à tête avec Kola Kounichev, que vous aimez tant !

– Voilà encore un ingrat. C'est vrai que je l'aimais beaucoup, et comme il m'en a remercié ! Il y a une éternité que je ne l'ai vu, et, au jour de l'an, il s'est contenté de me déposer sa carte. Jamais les hommes ne savent apprécier un sentiment pur : tous ont des instincts grossiers et le désir d'étaler leur force brutale. Au fond, Nicolas a tout à fait le caractère de son oncle. Ossip Vassiliévitch était tout à fait comme lui,

tout à fait.

– Mais vous n’avez pas remarqué chez moi de sentiments aussi grossiers, dites-moi.

Maria Pétrovna me regarda attentivement :

– C’est vrai, je n’ai rien remarqué de tel chez vous ; mais peut-être ressemblez-vous quand même à ces deux hommes. Non, Paul, croyez-moi, je vous aime beaucoup, je vous crois mon meilleur ami ; mais je ne puis vous épouser : c’est impossible, impossible.

Je pris mon chapeau.

– Où allez-vous ? Ne pouvons-nous plus rester ensemble parce que nous ne nous marions pas.

Je me rassis et nous nous tûmes.

Il y a des personnes avec qui le silence même est aisé. Maria Pétrovna est de celles-là ; mais après l’entretien que nous venions d’avoir, nous étions gênés, et nous fûmes soulagés d’entendre retentir la sonnette de l’escalier. C’était le médecin.

Quand il m’aperçut, son visage exprima d’abord une véritable stupeur, puis l’indignation

et enfin l'ironie.

– Eh bien, mon cher Pavlik, je vous remercie... je ne m'attendais pas... voilà comment vous reconnaissez mes soins... Sans doute, je ne suis ni votre père, ni votre tuteur, et je ne puis vous défendre de vous tuer si la fantaisie vous en prend ; mais ce que je ne veux pas, c'est recevoir de l'argent pour des visites inutiles : cherchez donc un autre médecin, et alors dansez, buvez, faites des parties en troïka, faites tout ce que vous voudrez ; d'un mot, comme disent les Français : *Vogue le galère.*

– La galère, corrigea doucement Maria Pétrovna.

– Je ne sais s'il faut le ou la, mais je sais que je ne puis plus vous soigner.

– Mais si ! vous le pouvez, cher docteur ! – m'écriai-je d'un ton plus convaincu que jamais. Ramenez-moi à la maison et faites de moi ce que vous voudrez : je vous donne ma parole d'honneur de ne pas sortir d'une année entière s'il le faut, je n'ai plus à présent où aller...

5 avril.

On dirait que cette fois je suis sérieusement malade : le docteur fronce les sourcils, ordonne des drogues de plus en plus fortifiantes et ne manque jamais de me reprocher ma sortie de la semaine dernière ; il la traite de polissonnerie, une de ces polissonneries pour lesquelles on fouette les enfants. Le docteur a raison, c'était en effet une sottise : et pas seulement au point de vue médical : à tous les autres. Comment avais-je pu espérer réussir ? Et si Lydia avait consenti, quelle vie m'attendait ? Sans doute, c'est une enfant charmante, mais aurais-je pu remplir sa vie. J'ai pensé et dit qu'il n'y a pas de bonheur en dehors de la vie de famille ; sur ma route, j'ai rencontré force charmantes et séduisantes jeunes filles avec qui ce bonheur semblait possible, et cependant je ne fis jamais aucune tentative pour le réaliser : je l'ai toujours ajourné, j'attendais toujours quelque chose d'extraordinaire... La raison de ces atermoiements, c'est que je ne pensais jamais à la vieillesse : elle n'entrait pas

dans mes calculs d'avenir.

L'année dernière, quand quelqu'un me traitait de vieux célibataire, je riais de tout mon cœur : célibataire, oui ; mais pourquoi vieux ! Or voilà qu'après un demi-siècle passé à rêver platoniquement au bonheur familial, j'ai fait coup sur coup, dans la même journée deux demandes en mariage. Si mon histoire avec Lydia, par la somme des souffrances qu'elle m'a causées, peut s'appeler un drame, mon aventure avec Maria Pétrovna est un vaudeville, un lever de rideau.

Depuis, j'ai longuement réfléchi à ce qui m'avait poussé à tenter cette démarche inattendue et grotesque, et je me suis convaincu qu'inconsciemment j'avais obéi à la dernière recommandation de Lydia. « Épousez ma tante, faites-le pour moi », m'avait dit la naïve enfant, et comme elle a l'habitude de me faire faire ses commissions, elle m'a envoyé chez sa tante, et moi qui cède à tous ses caprices, j'y suis allé. Et la tante eût peut-être accédé à cette demande, si je n'avais tout gâté en évoquant à son imagination Ossip Vassiliévitch avec sa pipe, ses fausses

dents, et ses instincts grossiers. Mais cependant, si Maria Pétrouva m'a refusé, qui m'épousera ? Me voilà célibataire à jamais, et forcé de passer dans l'amère solitude les jours que m'accordera la fortune. Il y a des personnes qui s'accommodent de la solitude et y trouvent même de la joie ; mais ces personnes s'aiment trop elles-mêmes, et moi je ne puis m'aimer, parce que j'ai de moi-même une très médiocre opinion. Et pourtant comment vivre sans personne à aimer, sans savoir en quoi espérer ? Dans mon journal de Dresde j'ai écrit autrefois cette pensée : « Tout homme, à défaut du bonheur personnel, peut trouver la consolation, dans l'amour de l'humanité. » Maintenant je pense un peu autrement. De toutes les phrases par lesquelles se consolent les hommes, il n'en est pas de plus idiotes et de plus fausses que celles qui ont trait à l'amour de l'humanité. Je comprends qu'on puisse aimer sa femme, ses enfants, son père, sa mère, ses frères et sœurs, ses amis ; je comprends que l'on puisse aimer le pays où l'on est né, et, quand la patrie est en danger, qu'on sacrifie sa vie pour elle ; je comprends

qu'on puisse non seulement apprécier par l'esprit, mais, jusqu'à un certain point, aimer de cœur, des hommes inconnus, des étrangers, s'ils ont élargi notre horizon spirituel, s'ils nous ont donné un plaisir sublime, s'ils ont étonné notre imagination par quelque acte héroïque. Mais aimer les hommes seulement parce qu'ils sont des hommes ! Je doute que quelqu'un ait réellement éprouvé ce sentiment. Pourquoi les Chinois seraient-ils plus près de mon cœur que les minéraux enfouis dans les forêts vierges de l'Amérique ? Qu'on professe un amour négatif consistant à ne pas faire de mal ou même à ne pas souhaiter de mal aux Chinois, je le comprends encore, – et je ne souhaite aucun mal aux minéraux. Qu'ils gisent en paix dans le sein de la terre américaine et que les Chinois jouissent de la vie dans le Céleste Empire. Passer leurs frontières, je ne le désire aucunement, car s'ils voulaient visiter l'Europe en foule, il serait bien difficile de lutter contre eux. Je ne comprends pas pourquoi les hommes au cœur large se bornent à l'amour de l'humanité ; on peut élargir le domaine, on peut s'enflammer d'amour pour tous

les animaux, pour la planète Terre, puis pour tout le système solaire, et enfin brûler d'amour pour tout l'univers ! Je ne comprends pas ce genre d'amour universel. Qu'il aime la terre, celui qui s'y trouve heureux !

9 avril.

Je vais de plus mal en plus mal. À présent, au lieu d'un médecin, j'en ai deux : Féodor Féodorovitch m'a amené son ami Anton Antonovitch, un « spécialiste ». Cet Anton Antonovitch est aussi maigre et aussi sombre que Féodor Féodorovitch est gros et bruyant. Quelle maladie ai-je au juste, ils ne me le disent pas, mais ils ont parlé latin devant moi, une heure entière, en me palpant. Je trouve cela très indiscret et, de leur part, très imprudent ; ils sont convaincus sans doute que je ne sais que deux ou trois mots de latin ; mais j'en sais un peu plus, et l'un de mes collègues de l'École militaire est aujourd'hui l'un des premiers latinistes d'Europe.

La conséquence immédiate de la venue d'Anton Antonovitch fut une quatrième drogue

encore plus énergique. Elle fit d'abord quelque effet et, grâce à elle, je puis continuer mon journal, ce que je ne pouvais faire, ces jours derniers, à cause d'une grande faiblesse. Ce journal est la seule joie de ma vie : tout le reste m'est défendu ; heureusement que Féodor Féodorovitch ne sait pas que j'écris : sinon il ne manquerait pas de s'y opposer. En effet, il m'a tout défendu : je ne puis ni boire, ni manger, ni fumer, ni lire, ni recevoir d'amis ; le nouveau médecin me disait même avec tristesse : « Tâchez de moins penser » ; mais c'est assez difficile quand on ne dort pas.

Grâce à une protection spéciale du docteur, Maria Pétrovna a ses entrées chez moi. Hélas, hier, elle m'a vu en robe de chambre, et elle s'est souvenue, sans doute, d'Ossip Vassiliévitch d'impérissable mémoire !

C'est étrange comme la question de la mort m'a intéressé depuis ma plus tendre enfance. Alors déjà, la pensée seule de la mort m'effrayait, la mort d'une personne que je connaissais un peu me privait pendant plusieurs jours d'appétit et de

sommeil. De longues années se passèrent avant que je pusse m'habituer à cette idée, pourtant très répandue : que tous les hommes mourront, méchants et bons, riches et pauvres, vieux et jeunes ; c'est la seule égalité que l'homme puisse atteindre. Mais de la pensée que tous les hommes mourront à celle que moi, je mourrais, il y a encore une grande distance. À cette pensée-ci j'ai seulement réfléchi hier. Je ne puis dire que j'aie très peur de la mort ; et, d'ailleurs, pourquoi craindre un sort qui frappe tout le monde imperturbablement.

J'avais un ami qui avait très peur de mourir et qui vivait de la façon la plus régulière ; jamais il ne mangeait à dîner une bouchée de plus que la veille ; jamais il ne se couchait cinq minutes plus tard ; les diverses allées de son jardin étaient mesurées exactement, et le matin, en faisant sa promenade, il touchait du pied le vieil arbre où commençait l'allée pour compter le nombre de tours qu'il faisait. Malgré toutes ces précautions, il est mort à moins de quarante ans.

Ma tante Avdotia Markovna riait beaucoup de

cette peur qui ne le quittait pas. « N'est-ce pas stupide d'avoir si peur ? disait-elle sans se gêner. Quand tu pars de Moscou pour Pétersbourg, tu te déshabilles et te couches dans le wagon et tu t'éveilles à Pétersbourg ; la mort c'est la même chose : nous nous endormons ici et nous nous éveillons ailleurs. » Elle-même ne craignait rien, ne prenait aucune précaution, et elle a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les hommes qui veulent cacher qu'ils ont peur de la mort disent que ce n'est pas la mort qui les effraie, mais les souffrances qui la précèdent ; ils aiment à répéter le mot si connu : « Ce n'est pas la mort qui m'effraie, c'est de mourir. » Distinction tout à fait vaine. Les souffrances ne viennent pas de la mort, mais des maladies, qui, parfois, ne finissent pas par la mort. Beaucoup de médecins me l'ont dit et je l'ai vu moi-même à la mort de mon unique et bien-aimé frère : quelques heures avant qu'il mourût, sa respiration était régulière, son visage calme, si bien qu'un rayon d'espoir entraînait en moi, et, au moment même de la mort, il me jeta interrogativement un regard consterné. Son visage conserva même cette

expression jusqu'au moment où je lui fermai les yeux. J'ai songé à lui demander : « Qu'y a-t-il qui t'étonne, mon pauvre Sacha ? est-ce ce que tu vois, ou es-tu étonné de n'avoir rien vu ? »

Je suis croyant, – pas assez : j'ai lu les principales œuvres des matérialistes, – sans me laisser absolument convaincre. Mais je me suis rendu compte que, dans le fond de chaque âme humaine, se cache la pensée que notre existence ne peut cesser. C'est une voix intérieure, timide, faible ; on peut la dominer facilement par le raisonnement, mais on ne peut l'étouffer ; parfois elle se hausse et les hommes lui obéissent inconsciemment, presque contre leur volonté. Pourquoi allons-nous aux enterrements et aux messes mortuaires ? Je ne parle pas des enterrements mondains où l'on va pour les parents du défunt et quelquefois pour se distraire. Un jour, Maria Péetrovna s'attristait de n'avoir pas su à temps la mort d'une de ses amies et de n'avoir pu assister à la messe. Pour la consoler, je lui dis qu'elle irait aussi bien à la messe un autre jour. « Oh ! ce n'est pas la même chose, me répondit-elle naïvement ; c'est à la première

messe qu'il y a toujours le plus de monde. » Mais il est arrivé à chacun de nous d'aller aux messes d'un célibataire sans parents et où nous ne pouvions espérer rencontrer personne. J'ai toujours fait mon possible pour assister à des messes de ce genre, me disant que j'étais obligé de payer une dernière dette... à qui ? Payer une dernière dette au défunt, cela n'a pas de sens, puisqu'il ne vous verra pas. Mais une voix intérieure me disait que le défunt verrait et apprécierait la démarche. Cette voix parle plus haut encore quand je pense à mon propre service funèbre. Je me représente très vivement toute la cérémonie : je vois entrer des hommes, j'entends leurs conversations, je distingue les marques de la sincérité ou de l'indifférence sur les visages ; mais il y a une chose que je ne puis deviner : *d'où* verrai-je tout cela ? *D'où*, c'est le problème dont la solution a tourmenté et tourmentera toujours les hommes, ceux qui sont instruits comme les ignorants. Hamlet dit : « Mourir... dormir... Dormir... rêver peut-être. ». Mais quel rêve ? voilà la question.

Avdotia Markovna qui, sans doute, n'avait jamais lu Shakespeare, employait la même comparaison, mais formulait sa pensée plus clairement.

Chose remarquable, la science, qui a décidé ; une fois pour toutes qu'après la mort il n'y a rien, s'efforce cependant, de temps en temps, de soulever le bord du voile qui couvre le grand secret. Pourquoi tant de savants connus font-ils du spiritisme ? Qu'est-ce qui les intéresse ? est-ce la magie seule ?

Du spiritisme, ma pensée est allée naturellement aux défunts, je me suis remémoré toutes les personnes que j'ai connues, et le résultat, c'est que la plupart sont déjà dans la tombe. Eh bien ! le temps est venu pour moi d'aller les rejoindre ; mais je voudrais mourir en pleine connaissance, je voudrais savoir que je meurs et, une dernière fois, m'observer attentivement. Ce désir sera-t-il réalisé ? c'est douteux. Peut-être mourrai-je au moment où l'on essaiera de me convaincre que je suis tout à fait

guéri. Pourquoi cette misérable comédie, pourquoi ce dernier et inutile mensonge ?

Évidemment je touche à la fin ; ma tête est encore assez solide, mais les forces s'en vont de jour en jour, et les souffrances, la nuit surtout, sont insupportables. À peine suis-je assis à ma table que déjà ma main a de la peine à tenir la plume. Ce matin, Maria Pétrovna m'a conseillé de me faire administrer, et Féodor Féodorovitch me propose pour demain une consultation de médecins. Naturellement j'ai dit oui à tout. L'une et l'autre m'affirment que je suis hors de danger et qu'ils ne font leurs propositions que pour me tranquilliser. Après leur départ on m'a remis quelques cartes de visite. Sur l'une j'ai lu : Comtesse H.-P. Zavolskaïa. Cette carte à elle seule est mon arrêt de mort : Hélène Pavlovna ne viendrait pas chez moi s'il restait le moindre espoir de me sauver ; sa visite n'est qu'une réconciliation *in extremis*.

Allons il est temps de faire ma nécrologie.

« Il y avait une fois un homme que ses amis appelaient Pavlik Dolsky. De sa vie il ne fit rien

de particulièrement méchant, mais il n’y avait pas en lui grand-chose de bon. À vrai dire, c’était un homme assez nul, et pourtant il aura occupé une place assez marquante. Son cerveau travaillait, son cœur battait fort et ardemment ; il aura beaucoup pensé et senti, souvent désiré et espéré et, plus souvent encore, souffert et erré. Son grand malheur fut de ne rien faire et de se croire jeune trop longtemps. Quand il s’en fut rendu compte et qu’il voulut rendre sa vie un peu plus raisonnable, on lui dit : « Non, il est trop tard, tu as passé le temps d’aimer comme celui de penser, de désirer, d’espérer, de te tromper. Peut-être souffriras-tu encore un peu, mais pas longtemps, puis tu disparaîtras. » Je ne sais ce que pensent les autres, mais moi je plains ce pauvre Pavlik envoyé en ce monde sans son consentement et renvoyé malgré lui.

5 juillet.

Il va plus d’un mois qu’on m’a emmené à Vassilievka, encore faible et sauvé de la mort par quelque miracle. Le jour où j’écrivis la dernière

page de mon journal fut le dernier dont j'eus conscience. Je me rappelle ensuite, comme dans un brouillard, l'entrée de mon confesseur, le P. Basile et avec quelle ardeur j'ai prié. Je me souviens encore que des gens tout à fait inconnus se sont approchés de moi, m'ont mis nu et ont disputé autour de moi. Même l'un d'eux, le plus gris et le plus chauve, a fort malmené Féodor Féodorovitch. Puis, je ne me rappelle plus rien. Rarement je reprenais connaissance et, à la lumière de la lampe voilée d'un abat-jour sombre, je voyais toujours devant moi Maria Péetrovna qui me faisait prendre mes remèdes. Mais ce n'était plus la Maria Péetrovna que je connaissais ; non : c'en était une autre. Je voulais lui demander pourquoi elle était si pâle et si maigre, mais je ne le pouvais pas : aussitôt que j'avais pris ma médecine, elle disparaissait ; seul le bruit léger de ses pas s'entendait sur le tapis, et de nouveau je perdais connaissance. Même à présent il m'est difficile de comprendre combien de temps dura cet état. Je m'éveillai un matin : il n'y avait plus ni lampe ni abat-jour ; un clair soleil rayonnait

aux stores de ma fenêtre. Je remuai : des pas légers glissèrent sur le tapis.

– Maria Péetrovna, est-ce vous ? demandai-je en me frottant les yeux.

– Non, je ne suis pas Maria Péetrovna, me répondit en s’approchant de mon lit une petite femme maigre au doux et sympathique visage. Je suis la garde-malade, vous m’appellez toujours Maria Péetrovna, mais cela ne fait rien...

– Et quel est votre nom ?

– Je vous le dirai plus tard. À présent, il ne faut plus parler, prenez votre potion et dormez.

En même temps la petite femme enlevait très adroitement mon oreiller et m’en remettait un autre. Jusqu’à présent je me rappelle comme je m’endormis doucement la tête appuyée sur ce coussin. De ce jour commença la guérison. Dans les rares instants où, durant ma maladie, j’avais pu penser, je me rendais bien compte que j’allais mourir, et cette pensée ne m’attristait guère ; chaque nouvelle phase de ma guérison, au contraire, remplissait mon cœur d’une joie

indicible. Mon premier entretien avec Anna Dmitrievna, – c'était le nom de la garde, – la première tasse de thé qu'on me permit, la première bouffée d'air frais de printemps quand on ouvrit ma fenêtre, tout cela fut pour moi autant de fêtes.

Parmi les lettres restées fermées que je trouvais sur mon bureau, il y en avait une d'Hélène Pavlovna qui m'expliqua sa visite. Elle écrivait que, demeurée fidèle à la mémoire de son premier mari, elle me priait de lui remettre, pour qu'elle les lût, les lettres d'Aliocha ainsi que ses photographies. Elle ajoutait, à la fin, que, si, par hasard, je trouvais de ses lettres à elle, j'eusse l'obligeance de les joindre à celles de son mari.

À ce billet sec, quoique poli, je répondis par une lettre très cordiale. Je demandais à Hélène Pavlovna de me pardonner si ma conduite m'avait valu sa colère, lui donnais ma parole d'honneur – et c'était vrai – de n'avoir conservé aucune de ses lettres, et mis sous enveloppe le « groupe prophétique », le seul monument du passé. Deux heures après, on me remit un

morceau de vilain papier sur lequel je lus, tracé d'une grosse écriture mal formée : « La Comtesse Hélène Pavlovna Zavolskaïa a reçu la lettre et le paquet de M. Dolsky ; en foi de quoi, selon les ordres de Son Excellence, je signe : le valet de chambre, Jacques. »

Si Hélène Pavlovna est innocente de la mort de son mari, et je doute de plus en plus de sa culpabilité, je suis horriblement coupable envers elle, et sa colère est légitime ; toutefois il me semble qu'après un quart de siècle elle pourrait un peu se calmer et s'adoucir. En tous cas je suis très content qu'avec le groupe prophétique ait disparu tout ou presque tout ce qui me restait de cette pénible période de ma vie ; il ne me reste que les remords de conscience qu'on ne peut envoyer nulle part. La correspondance d'Hélène Pavlovna est la seule tache qui ait assombri le fond clair de ces deux derniers mois. L'impression de ma joie de jour en jour grandit, et elle atteint son paroxysme quand on m'emmena à Vassilievka. Cette vieille maison plongée dans la verdure des tilleuls et des peupliers, ce grand et vieux jardin dont on

pourrait faire plusieurs parcs m'ont ramené au temps inoublié de mon enfance, qui fut gaie et pure.

Nous arrivâmes à Vassilievka dans la nuit. Le lendemain, en me levant, je me mis au balcon fleuri et embaumé d'un buisson entier de roses, et quand ma vieille Palaguëïa Ivanovna m'apporta mon café dans une grande tasse bleue, enjolivée de bergères peintes, je sentis que le poids des lourdes années était tombé de mes épaules. Pendant la route, j'avais senti par moments une grande faiblesse. Les coins familiers me rendaient tout à coup mes forces d'autrefois. J'ai parcouru la maison et d'un pas léger je suis monté dans cette chambre qu'enfant j'occupais avec mon frère. Cette chambre n'a guère changé : une grande table noire entaillée de coups de canif occupe le même coin entre la fenêtre et le poêle ; nos lits d'enfants sont restés côte à côte, seulement le papier est déchiré et la couleur des rideaux des fenêtres est passée. J'ai ouvert une grande fenêtre à laquelle j'étais jadis resté accoudé de longues heures à regarder, pensif, l'orée d'une vieille et sombre forêt qui bleussait

à droite. Les arbres sont coupés et, à leur place, on aperçoit la rivière bleue qu'ils empêchaient de voir autrefois ; le paysage est peut-être plus beau ; mais je regrettais l'antique forêt coupée, et avec soulagement je tournais mes regards à gauche vers les ruines de la vieille cuisine. J'avais dix ans quand on fit construire la cuisine de pierre ; mais près d'elle, à demi-pourris, les débris de la cuisine de bois sont encore là. J'étais heureux que le puits, comblé depuis longtemps, eût été conservé et de voir à l'entrée du potager l'épouvantail en habit noir, placé là jadis pour effrayer les corbeaux, mais qui alors nous effrayait beaucoup plus, Sacha et moi.

Un mois entier s'est écoulé sans que je m'en sois aperçu. Je voulais faire visite à quelques voisins, mais je remettais toujours ces visites au lendemain. Je craignais d'interrompre ma vie calme, ma vie solitaire de souvenirs et de rêves. Je revivais au passé. Je retrouve ici les lettres que j'avais écrites à ma mère au cours de trente années. D'ordinaire, je passe toute ma matinée à lire ces lettres ; sur chacune, je réfléchis longuement, non seulement je lis les mots qui

sont écrits, mais je vois entre les lignes ce que je taisais. Tout mon passé revit dans ma mémoire, une foule d'hommes passent de nouveau devant moi avec leurs traits tantôt nets et tantôt effacés ; ces taches d'ombre sur les personnes qui me sont proches avaient beaucoup troublé mon âme dans les années de l'adolescence ; maintenant je les vois avec plus de calme, puisque je comprends mieux, – et comprendre, selon le grand mot de Shakespeare, c'est pardonner. Ma seule distraction, c'est de causer avec Palaguéïa Ivanovna, et nos conversations n'ont trait qu'au passé. Elle a beaucoup plus de quatre-vingts ans ; elle avait été engagée pour nourrir ma mère, et de ce jour elle est restée dans la maison : on l'y a traitée comme une personne de la famille. Elle a très bien connu mes deux aïeuls, et ses récits m'expliquent beaucoup de traits de mon caractère et certains actes de ma vie. D'une famille jadis nombreuse, je suis le seul survivant. « Maintenant je ne prie que pour ta santé, me disait un jour Palaguéïa – et quand je me rappelle tous les autres, il me faut dire : Dieu, garde l'âme de ton serf ! »

Hier, j'ai trouvé ce cahier et j'ai relu mon journal. Chose étrange, les lettres que j'ai écrites il y a trente ans sont beaucoup plus près de mon âme que ce journal commencé l'année dernière.

Une transformation morale s'est produite en moi depuis ces deux mois. Par exemple, en commençant ce journal, je me suis demandé : « Suis-je heureux ou malheureux ? » et je ne pouvais répondre à cette question. Aujourd'hui, j'y réponds sans hésiter : j'ai été malheureux pendant de longues années, mais maintenant je suis tout à fait heureux. Peut-être mes dissertations sur l'amour de l'humanité étaient-elles logiques, mais ce qui est logique n'est pas toujours juste. Je ne puis dire notamment si j'aime l'humanité ou la planète ou le système solaire : je sais une seule chose, que j'aime la vie dans toutes ses créations, j'aime la pensée que je vis.

Aujourd'hui, il fait très chaud, comme il n'a pas fait chaud encore cette année. La paresse me gagnait, je n'arrivais ni à lire, ni à penser ; je suis descendu au jardin et m'y suis installé à l'ombre

d'un large érable. Le ciel était sans nuage, autour de moi régnait un calme absolu ; tout ce qui pouvait se garer de la chaleur dormait, les hommes comme les animaux et les arbres. Seules, quelques hirondelles silencieusement traversaient l'air, quelques mouches tournoyaient sans bruit au-dessus de ma tête, et de loin en loin arrivaient jusqu'à moi le clapotis de l'eau et les cris des gamins qui se baignaient dans la rivière. Puis tout se taisait. Gagné par l'exemple, j'allais m'endormir quand je fus éveillé par l'arrivée d'un nouveau personnage. À quelques pas de moi se tenait un grand coq qui me regardait attentivement ; il poussa deux fois très haut un cri impérieux, parut mécontent de quelque chose et rebroussa chemin en foulant délicatement l'herbe comme un élégant de la ville qui vient par hasard à la campagne et craint de salir ses bottines vernies. On dirait que ce coq m'a été envoyé pour chasser un sommeil malencontreux et me rappeler au plaisir, c'est-à-dire à la vie. Mon Dieu ! pensai-je plein d'enthousiasme, comment ne pas te remercier ! J'étais condamné à mourir, et sans un miracle, je serais dans la tombe, je ne

jouirais pas de ce bienfaisant soleil, de cette ombre délicieuse, le coq chanterait devant ma tombe, mais je n'entendrais pas son cri. Je sais que l'heure n'est pas loin, mais je dois te savoir gré de ce délai et en profiter. Quoi qu'il puisse m'arriver maintenant, je ne crains plus rien ; si j'étais condamné aux travaux les plus pénibles ; s'il me fallait mener l'existence d'un mendiant sans asile, alors même je ne me révolterais pas. Dormir sur la terre nue vaut encore mieux que dormir dessous. D'ennemis je n'en puis avoir ; il n'y a pas d'outrage que je ne puisse pardonner. Je crois n'avoir haï personne aussi vivement que Michel Kozielsky, et maintenant je pense à lui sans amertume ; dans trois semaines, j'irai à la campagne chez Maria Pétrovna et je passerai chez elle la fin de l'été. Puis, à la fin d'août, aura lieu le mariage de Lydia, et j'ai promis d'être garçon d'honneur.

Je ne puis me rappeler cette charmante enfant sans attendrissement, bien que le démon de l'amour soit complètement endormi en moi et, je l'espère, ne doive plus s'éveiller. Ces jours-ci, Lydia m'a écrit : « Quand même j'insisterai et,

après mon mariage, je ferai tout pour que Maria Pétrovna vous épouse. » Elle le fera peut-être, mais que m'importe ? Si chaque homme éprouvait une fois dans sa vie ce que j'ai éprouvé, c'est-à-dire s'il avait senti nettement un de ses pieds dans la tombe, la haine cesserait entre les hommes. La vie humaine est enfermée dans un cadre si étroit d'ignorance et de faiblesse, elle est si accidentelle, si incertaine, si courte, qu'il est absurde à l'homme de l'empoisonner encore par de stupides querelles. Quelle terrible folie que la guerre ! Comment les hommes peuvent-ils se décider à s'entre-tuer ! L'homme n'a qu'un seul et véritable ennemi, la mort ; on ne peut lutter contre elle, mais il ne faut pas l'aider.

Et si ce renoncement à la lutte, ces élans d'amour n'étaient pas des preuves de ma transformation morale, mais seulement les signes du ramollissement, de la vieillesse ?...

Tant pis ! il faut se soumettre, il faut renoncer à être Pavlik, il est temps de devenir Pavel Matvéiévitich et d'accepter la vieillesse avec toutes ses conséquences.

Ah ! vieillard ! vieillard !

*Traduit du russe
par J.-Wladimir Bienstock.*

LA BIBLIOTHÈQUE RUSSE ET SLAVE

— LITTÉRATURE RUSSE —

Vsevolod Garchine

1855 – 1888

La fleur rouge

I

– Au nom de S. M. l’empereur Pierre I^{er}, dit-il d’une voix sonore et tranchante, je vous notifie qu’il va être procédé à l’inspection de votre maison de fous !

L’employé qui inscrivait le nouveau venu sur le grand registre ne put s’empêcher de sourire ; mais les deux hommes qui venaient d’amener le fou par le chemin de fer ne riaient pas ; ils tombaient de fatigue après les deux nuits blanches passées auprès de lui. À l’avant-dernière station, l’accès avait redoublé. Ils avaient dû se procurer une camisole de force et la mettre au malade avec l’aide du conducteur et d’un gendarme. C’est en cet état qu’ils l’avaient amené à l’hôpital.

Il était effrayant à voir. Son costume gris avait

été mis en lambeaux pendant l'accès. Les longues manches de la camisole de force maintenaient ses bras en croix sur sa poitrine et allaient se nouer derrière son dos. Ses yeux rougis (il y avait dix jours qu'il ne dormait pas) et dilatés avaient un éclat singulier et fixe. Un tremblement convulsif agitait sa lèvre inférieure. Ses cheveux bouclés et emmêlés tombaient en désordre sur son front. Il marchait de long en large dans le bureau, d'un pas précipité et pesant, examinant d'un air scrutateur les vieilles armoires remplies de papiers et les chaises de moleskine et lançant de temps en temps un coup d'œil à ses compagnons de route.

– Conduisez-le, dit l'employé. À droite !

– Je sais, je sais, dit le fou. Je suis déjà venu chez vous l'année dernière. Nous avons visité l'hôpital. Je sais tout et il sera difficile de me tromper.

Il se tourna vers la porte. Un gardien la lui ouvrit. Du même pas précipité, lourd et résolu, la tête levée, il sortit du bureau et se dirigea, presque au pas de course à droite, du côté du

quartier des aliénés. On avait peine à le suivre.

– Sonnez, dit-il. Je ne peux pas ; vous m’avez attaché les mains.

Le portier ouvrit et ils entrèrent dans l’hôpital.

C’était un grand édifice de pierre, anciennement construit aux frais du czar. Au rez-de-chaussée se trouvaient le réfectoire, une grande salle où se tenaient pendant le jour les fous tranquilles, un large corridor dont les portes vitrées donnaient sur un parterre, et une vingtaine de chambres à coucher. Il y avait encore deux chambres noires, contenant l’une des matelas et l’autre des planches, où l’on mettait les fous furieux, et une vaste salle voûtée où étaient installés les bains. L’étage supérieur était occupé par les femmes. Il en sortait un bruit confus, coupé de cris et de gémissements. L’hôpital avait été bâti pour quatre-vingts personnes ; mais, comme il n’y avait pas d’autre asile à trente lieues à la ronde, on y entassait jusqu’à trois cents malades. Certaines petites pièces contenaient jusqu’à cinq lits. En hiver, quand on ne pouvait pas sortir dans le jardin et que toutes les fenêtres

étaient fermées, on suffoquait.

On conduisit l'arrivant dans la salle de bains. Cette salle aurait produit une impression désagréable sur un individu bien portant, à plus forte raison sur un homme dont l'imagination était troublée et excitée. Elle était grande, voûtée, pavée de dalles visqueuses et éclairée par une seule fenêtre placée dans un coin. Les murs et la voûte étaient peints en rouge sombre. Deux baignoires de pierre, enfoncées dans le sol, formaient comme deux fosses remplies d'eau. L'angle opposé à la fenêtre était occupé par un énorme poêle de cuivre, par la chaudière à faire chauffer l'eau et par tout un système de tuyaux et de robinets de cuivre. Pour un esprit dérangé, l'ensemble avait un aspect ténébreux et fantastique. Le gardien préposé aux bains, un Petit-Russien gros et silencieux, contribuait encore, par sa physionomie sombre, à accroître cette impression.

Lorsqu'on amena le fou dans cette salle pour lui faire prendre un bain et lui appliquer une large mouche à la nuque, selon le système du médecin

en chef de l'hôpital, il fut saisi de frayeur et de rage. Des idées absurdes, plus insensées les unes que les autres, tourbillonnaient dans sa tête. Qu'était cela ? L'inquisition ? un lieu d'exécution secret où ses ennemis avaient résolu d'en finir avec lui ? peut-être l'enfer ?

On le déshabilla malgré sa résistance désespérée ; mais il s'échappa des mains des gardiens et il fallut se mettre quatre pour le plonger dans la baignoire. L'eau tiède lui parut bouillante et des idées décousues d'épreuve par l'eau bouillante et par le fer rouge traversèrent son cerveau troublé. Il se débattait, éclaboussait les gardiens qui le tenaient par les deux bras et les deux jambes et débitait d'une voix entrecoupée un discours sans suite, où l'on distinguait vaguement tantôt des supplications, tantôt des imprécations. Il vociféra jusqu'à épuisement ; après quoi, il prononça à voix basse, avec de grosses larmes dans les yeux, la phrase suivante, qui n'avait aucun rapport avec ce qu'il venait de dire :

– Saint Georges martyr, je remets mon corps

entre tes mains !

Les gardiens continuaient de le tenir, bien qu'il se calmât peu à peu. Le bain tiède, joint à la glace qu'on lui avait mise sur la tête, produisait son effet. On le retira de l'eau presque évanoui et on l'assit sur un tabouret pour lui appliquer la mouche ; mais il eut alors comme une explosion.

– Quoi ? quoi ? criait-il. Je n'ai voulu de mal à personne... Pourquoi me tuer?... Ô-ô-ô mon Dieu ! Je vous en supplie..., grâce !...

Il se débattait en désespéré sous la sensation de brûlure qu'il éprouvait à la nuque. Les gardiens ne pouvaient venir à bout de lui, et l'un d'eux, celui qui avait fait l'opération, dit aux autres :

– Impossible ! Essayons-le.

Ces mots si simples firent frémir le fou. Essayer?... Essayer quoi ? essayer qui ? C'est moi, pensait-il ; et il ferma les yeux, en proie à une frayeur atroce. L'un des gardiens prit un torchon de grosse toile et le passa rudement sur la nuque, emportant à la fois la mouche et la peau.

La douleur causa à l'homme un paroxysme de rage. Il s'arracha des mains des gardiens et son corps nu roula sur les dalles de pierre. Il croyait qu'on lui coupait la tête, essayait de crier et ne pouvait pas.

On le porta évanoui sur un lit de camp, où il tomba, sans avoir repris ses sens, dans un sommeil de plomb.

II

Il ne s'éveilla qu'au milieu de la nuit. Tout était tranquille. On entendait la respiration des malades couchés dans la pièce à côté. À quelque distance, un fou enfermé dans la chambre noire causait avec lui-même d'une voix singulière et monotone. Au-dessus, à l'étage des femmes, un contralto enrôlé chantait une chanson bizarre. L'homme écoutait tous ces sons. Il éprouvait une faiblesse extrême et était comme moulu de tout le corps. Son cou lui faisait grand mal.

« Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? » se demanda-t-il. Et soudain il se rappela avec une netteté extraordinaire tout ce qui lui était arrivé depuis un mois ; il comprit qu'il était malade et quelle était sa maladie. Tout ce qu'il avait fait, dit et pensé pendant ce mois revint à sa mémoire, et il en eut des frémissements qui agitèrent tout son corps. « Dieu merci ! c'est fini... c'est fini ! », murmura-t-il, et il se rendormit.

La fenêtre de sa chambre était ouverte. Elle était garnie de barreaux de fer et donnait sur un étroit passage séparant les bâtiments du mur d'enceinte. Personne ne passait jamais là, et le passage s'était rempli d'une épaisse végétation de broussailles et d'arbustes que dominait la haute muraille sombre de l'enceinte. Au-dessus de la muraille, les arbres du jardin baignaient leurs cimes dans la brillante lumière de la lune dont les rayons venaient tomber jusqu'au fond de la chambre, éclairant une partie du lit et le visage pâle du malade. En ce moment, il n'avait rien du fou. C'était le lourd sommeil de l'homme harassé de fatigue, le sommeil sans rêves, sans un mouvement et avec une respiration presque

insensible.

Le lendemain, comme il venait d'ouvrir les yeux, le médecin entra.

– Comment vous trouvez-vous ?

– Parfaitement bien, répondit l'homme en sautant à bas de son lit et en prenant sa robe de chambre. Admirablement. Il n'y a que ça... (il indiquait sa nuque). Le cou me fait si mal que je ne peux pas le remuer ; mais ce n'est rien. Pourvu qu'on comprenne, tout va bien ; et je comprends.

– Vous savez où vous êtes ?

– Certainement, docteur. Je suis dans une maison de fous ; mais, si on comprend, ça ne fait rien du tout. C'est absolument indifférent.

Le médecin le regardait fixement. Sa figure à la barbe bien peignée restait immobile et impénétrable ; ses yeux bleus regardaient tranquillement à travers ses lunettes d'or. Il observait.

– Pourquoi me regardez-vous comme ça ? reprit l'homme. Vous ne verrez pas ce que j'ai dans l'esprit, et moi, je lis clairement dans le

vôtre. Pourquoi faites-vous ce que vous faites ? Pourquoi enfermez-vous ici cette foule de malheureux ? À quoi sert de les tourmenter ainsi ? Quand l'homme est parvenu au point où l'âme est remplie par une grande idée, une idée générale, peu lui importe où il vit et ce qu'il éprouve. Peu lui importe même de vivre ou non. N'est-ce pas vrai ?

– Peut-être, répondit le médecin en s'asseyant dans un coin de la chambre de façon à examiner le malade, qui allait et venait de long en large à pas précipités, faisant claquer ses grandes pantoufles de cuir et voltiger les pans de sa robe de chambre à raies rouges et à bouquets de fleurs.

L'aide-chirurgien et le surveillant qui accompagnaient le docteur se tenaient debout à la porte.

– Et je tiens l'idée ! cria le fou. Et quand je l'ai découverte, je me suis senti renaître. Les sensations sont devenues plus vives ; mon cerveau travaille comme il n'avait jamais fait. Ce que je n'atteignais autrefois que par la longue route du syllogisme et de l'hypothèse, je le sais

maintenant par l'instinct. J'ai complété ce que la philosophie n'avait fait qu'élaborer. Je sens et j'éprouve que le temps et l'espace ne sont que des fictions ! Je vis dans tous les siècles. Je vis en dehors de l'espace, partout ou nulle part, comme il vous plaira. C'est pour cela qu'il m'est absolument indifférent que vous me teniez renfermé ici ou que vous me lâchiez. J'ai remarqué que plusieurs des personnes qui sont ici sont dans mon cas ; mais, pour les autres, c'est une situation affreuse. Pourquoi ne les lâchez-vous pas ? À quoi sert...

– Vous avez dit, interrompit le docteur en tirant sa montre, que vous viviez en dehors du temps et de l'espace. Pourtant, comment nier qu'il est dix heures et demie et que nous sommes le 6 mai 18... ?

– Qu'est-ce que cela fait ! Puisque tout m'est égal, est-ce que ça ne veut pas dire que *moi*, je suis partout et toujours ?

– Logique bizarre ! dit le docteur en se levant. Vous avez peut-être raison. Au revoir. Voulez-vous un cigare ?

– Je veux bien et vous remercie.

Il s'arrêta, prit le cigare et en coupa le bout avec les dents d'un mouvement nerveux.

– Cela aide à penser, reprit-il. Bonsoir, docteur.

Le médecin continua sa ronde. Demeuré seul, l'homme continua à marcher par saccades d'un angle de la chambre à l'autre. On lui apporta du thé. Il vida le grand gobelet en deux traits, sans s'asseoir, et avala presque d'une bouchée le gros morceau de pain blanc. Il sortit ensuite de sa chambre, et pendant plusieurs heures, sans jamais s'arrêter, il fit la navette, de son pas rapide et lourd, entre les deux extrémités de l'édifice. Le temps était pluvieux et on ne laissait pas les malades sortir dans le jardin. Quand l'aide-chirurgien vint chercher le nouvel arrivé, on le lui montra au bout du corridor. Il était immobile, le visage collé aux vitres de la porte et regardant fixement dans le parterre. Son attention avait été attirée par une fleur d'un rouge éclatant, de l'espèce des pavots.

– Venez vous peser, dit l'aide-chirurgien en

lui touchant l'épaule.

L'homme se retourna et l'autre faillit reculer de frayeur, tant il y avait de méchanceté sauvage et de haine dans les yeux étincelants du fou. Toutefois l'expression de son visage changea instantanément en voyant l'aide-chirurgien ; il le suivit docilement, sans dire un mot et comme absorbé dans de profondes pensées. Ils entrèrent dans le cabinet du médecin. Le fou mit lui-même les poids sur le plateau. L'aide-chirurgien inscrivit sur le registre, en face de son nom : 109 livres. Le lendemain, le malade ne pesait plus que 107 livres ; le surlendemain, 106.

– Si cela continue ainsi, il ne vivra pas, dit le docteur.

Il ordonna de le nourrir le mieux possible. Néanmoins, et malgré l'appétit extraordinaire du fou, celui-ci maigrissait à vue d'œil. On le pesait tous les jours, et chaque fois le nombre de livres inscrit par l'aide-chirurgien avait diminué. L'homme ne dormait presque pas et était toute la journée en mouvement.

III

Il se rendait compte qu'il était dans un établissement d'aliénés ; il se rendait même compte qu'il était malade. Quelquefois, comme pendant la première nuit, il s'éveillait au milieu du calme et du silence, après une journée très agitée, le corps brisé et un poids singulier dans la tête, mais en possession de toute sa raison. Venait le jour. Avec le retour de la lumière et le réveil de la vie dans l'hôpital, des sensations trop fortes pour son cerveau l'assaillaient de nouveau et il redevenait fou. Ses idées offraient un mélange bizarre de jugements sains et d'absurdités. Il comprenait que tous les gens qui l'entouraient étaient des aliénés ; mais en même temps il reconnaissait dans chacun d'eux un personnage qu'il avait connu, soit personnellement, soit par ouï-dire, soit par les livres, et qui se cachait. L'hôpital était peuplé pour lui de gens de tous les temps et de tous les pays, rassemblés là pour exécuter une entreprise gigantesque dont il serait

le chef, qu'il n'entrevoyait que confusément, et qui aurait pour résultat la destruction du mal dans le monde. Il ne savait pas en quoi consisterait cette entreprise ; mais il se sentait la force de l'accomplir.

Le beau temps était venu. Les fous tranquilles se promenaient toute la journée dans le jardin. La partie qui leur était affectée n'était pas grande, mais bien garnie d'arbres et de fleurs de toutes les espèces. La première fois que le nouveau venu sortit au jardin, il s'arrêta sur les marches du perron pour considérer les pavots rouges qui l'avaient tant frappé, le lendemain de son entrée à l'hôpital, tandis qu'il regardait par la porte vitrée. Il n'y en avait qu'une touffe, portant seulement deux fleurs épanouies et semée par le hasard dans un endroit qu'on avait négligé de sarcler, en sorte qu'elle était entourée de mauvaises herbes.

Les fous sortaient un à un. À la porte se tenait un gardien qui leur remettait au passage des bonnets de coton blanc ornés de croix rouge, épaves de la dernière guerre achetées aux enchères. Le nouvel arrivant ne manqua pas

d'attribuer à cette croix rouge un sens mystérieux. Il ôta son bonnet de coton et regarda alternativement la croix et les fleurs de pavot. Celles-ci étaient d'un rouge plus éclatant.

– Il l'emporte, dit l'homme ; mais nous verrons bien !

Il descendit le perron, regarda autour de lui, et, n'ayant pas aperçu le gardien, qui se trouvait juste derrière lui, il mit le pied dans la plate-bande et allongea la main vers une des fleurs, mais sans se décider à la cueillir. Il sentait de la chaleur et des lancinements dans le bras étendu ; bientôt il en sentit dans tout le corps : c'était comme si un fluide puissant sortait des pétales du pavot et traversait tout son corps. Il s'approcha encore plus près et avança la main jusqu'à la fleur ; mais il lui sembla que celle-ci se défendait en exhalant une haleine vénéneuse et mortelle. La tête lui tourna. Il fit un effort désespéré et il avait déjà saisi la tige, lorsqu'une main s'abattit pesamment sur son épaule. C'était la main du gardien.

– Il est défendu de cueillir les fleurs et de

marcher dans les plates-bandes. Vous êtes beaucoup de fous, ici : si chacun cueillait une fleur, on emporterait tout le jardin.

Le gardien avait parlé d'un ton d'autorité, en le tenant toujours par l'épaule. Le fou le regarda en face, se dégagea sans rien dire et prit un sentier. Ô les malheureux ! pensait-il. Vous êtes aveuglés au point de *le* protéger ! Mais j'en finirai avec lui, à tout prix ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Si je meurs, qu'est-ce que cela fait ?

Il se promena dehors jusqu'au soir, occupé à faire connaissance avec les autres pensionnaires et soutenant des conversations étranges. Il allait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et à la fin du jour il était tout à fait convaincu que, selon son expression, « tout était prêt ». Le moment était proche où les grilles de fer s'écrouleraient et où tous ces exilés enfermés avec lui se répandraient rapidement aux quatre coins de la terre ; alors le monde frémirait ; il jetterait loin de lui son vêtement caduc et il apparaîtrait dans une beauté nouvelle et merveilleuse. Le fou avait presque

oublié les fleurs rouges. En gravissant le perron pour rentrer, il les aperçut de nouveau, se détachant comme deux charbons ardents sur l'herbe sombre et déjà humide de rosée. Alors il s'arrangea pour rester en arrière, guetta un moment favorable, enjamba la plate-bande, arracha l'une des fleurs et la cacha précipitamment dans sa poitrine, sous sa chemise. Personne ne l'avait vu. Quand les pétales frais et mouillés touchèrent sa peau, il devint pâle comme un mort et ses yeux se dilatèrent d'effroi. Une sueur froide coulait sur son front.

Dans l'hôpital, on avait allumé les lampes. La plupart des fous s'étaient étendus sur leur lit en attendant le souper. Quelques agiles parcouraient seuls à grands pas les corridors et les salles. L'homme à la fleur était parmi eux. Il marchait en pressant convulsivement ses bras sur sa poitrine, comme pour écraser la fleur cachée sous sa chemise. Quand il rencontrait les autres pensionnaires, il faisait un grand détour, de peur d'effleurer leurs vêtements.

– N'approchez pas ! criait-il ; n'approchez

pas !

Dans une maison d'aliénés, on ne fait pas grande attention à des exclamations de ce genre. L'homme marchait de plus en plus vite. Il marcha une heure, deux heures, avec une sorte d'exaspération.

– Je t'étoufferai ! murmurait-il d'une voix sourde et rageuse.

Et de temps à autre il grinçait des dents.

On servit le souper. De grandes terrines en bois peint et doré, contenant de la soupe de gruau, furent posées de loin en loin sur les longues tables sans nappe. Les fous prirent place sur des bancs, reçurent chacun une tranche de pain noir et se mirent à manger dans les terrines avec des cuillers de bois. Ils étaient huit par gamelle. Quelques-uns d'entre eux, auxquels on donnait une nourriture plus substantielle, étaient servis à part. L'homme à la fleur avait été reconduit dans sa chambre par un gardien. On lui apporta sa ration de gruau. Il l'engloutit en un clin d'œil et rentra au réfectoire.

– Permettez-moi de m’asseoir ici, dit-il au surveillant.

– Est-ce que vous n’avez pas soupé ? demanda le surveillant en versant un supplément de gruau dans une terrine.

– J’ai très faim et j’ai besoin de prendre des forces. Je ne me soutiens que par la nourriture ; vous savez que je ne dors pas du tout.

– Mangez, mon ami. Tarace, donne-lui une cuiller et du pain.

Il s’assit auprès d’une des gamelles et avala encore une quantité énorme de soupe. Tous les autres avaient fini qu’il continuait de manger sans s’arrêter, mais d’une seule main ; l’autre main restait pressée sur sa poitrine.

– Assez ! assez ! dit enfin le surveillant. Vous allez vous faire mal.

– Si vous saviez de combien de forces j’ai besoin !

Il se leva de table et serra vigoureusement la main du surveillant.

– Adieu, Nicolas Nicolaïtch.

– Où allez-vous ? demanda le surveillant en souriant.

– Moi ? Nulle part. Je reste ici. Mais il est possible que demain nous ne nous revoyons pas. Merci pour toute votre bonté.

Il serra de nouveau la main du surveillant. Sa voix tremblait et ses yeux se remplissaient de larmes.

– Calmez-vous, mon ami, calmez-vous, dit le surveillant. Pourquoi ces idées noires ? Allez vous coucher et dormez bien. En dormant bien, vous serez tout de suite guéri.

Le fou sanglotait. Le surveillant le quitta pour faire enlever les restes du souper, et, une demi-heure après, tout dormait dans l'hôpital, excepté un seul homme couché tout habillé sur son lit. Cet homme tremblait comme dans un accès de fièvre et tenait à deux mains sa poitrine, qu'il se figurait tout imbibée d'un poison inconnu et mortel.

IV

Il ne dormit pas de toute la nuit. Il avait arraché la fleur parce qu'il avait vu dans cet acte un devoir qu'il était tenu de remplir. Dès le premier regard qu'il avait jeté à travers la porte vitrée sur les pétales pourpres du pavot, il lui avait semblé qu'il comprenait ce qu'il avait à accomplir sur la terre. Cette fleur d'un rouge éclatant contenait tout le mal qui existe dans le monde. Elle avait absorbé tout le sang innocent versé (d'où sa couleur), toutes les larmes et tout le fiel de l'humanité. Elle était l'être mystérieux et effroyable opposé à Dieu ; elle était Ahriman, ayant revêtu une forme discrète et innocente. Il fallait l'arracher et la détruire ; mais ce n'était pas tout ; il fallait empêcher qu'en expirant elle ne répandit le mal sur le monde. C'est pourquoi il l'avait cachée dans son sein. Il espérait que le lendemain matin la fleur aurait perdu toute sa force. Tout le mal aurait passé dans sa poitrine à lui ; son âme en triompherait ou serait vaincue,

puis lui-même mourrait, mais en loyal champion, le grand champion de l'humanité, puisque personne avant lui n'avait jamais osé engager la lutte avec le Mal,

– Ils ne l'ont pas reconnu, pensait-il. Moi, je l'ai reconnu. Pourrais-je le laisser vivre ? Plutôt mourir !

Et il veillait, s'affaiblissant dans une lutte qui, pour être imaginaire, ne l'épuisait pas moins. Le matin, l'aide-chirurgien le trouva à moitié mort. Néanmoins, au bout de quelque temps, l'excitation reprit le dessus. Il sauta à bas de son lit et recommença à arpenter l'hôpital à pas précipités, en adressant aux autres ou à lui-même, d'une voix encore plus forte que les jours précédents, des discours encore plus incohérents.

On ne le laissa pas sortir au jardin. Le docteur, voyant que son poids diminuait et que son agitation augmentait, lui fit faire des piqûres de morphine qui eurent pour résultat de l'endormir. À son réveil, il avait tout oublié, même la seconde fleur à cueillir.

Il la cueillit pourtant trois jours après sous les

yeux du vieux gardien, avant que celui-ci eût pu l'arrêter. Le vieux courut après lui ; le fou s'enfuit dans l'hôpital avec un grand cri de triomphe, se précipita dans sa chambre et cacha la fleur dans son sein.

– Pourquoi cueilles-tu les fleurs ? lui demanda le gardien qui l'avait suivi.

Le fou était déjà étendu sur son lit dans sa pose ordinaire, les bras croisés. Il commença à débiter de telles extravagances que le gardien, sans ajouter un mot, se contenta de lui ôter le bonnet de coton à croix rouge, oublié dans la rapidité de la course, et s'en alla.

La lutte imaginaire recommença. Le fou sentait le Mal sortir de la fleur en longs fils rampants, semblables à des serpents. Ceux-ci l'enlacèrent, s'entortillèrent avec force autour de ses membres et imprégnèrent tout son corps de leur suc effroyable. L'homme tantôt pleurait et priait, tantôt se répandait en imprécations contre son ennemi.

Vint le soir. La fleur était fanée. Le fou l'écrasa avec les pieds, ramassa les débris et les

porta dans la salle de bains, où il les jeta dans le poêle. Il regarda son ennemi se tordre, crépiter et, enfin, se transformer en une pincée de cendre blanche. Il souffla et tout disparut.

Le lendemain, il était plus faible. Très pâle et les joues creusées, il continuait en trébuchant sa course insensée.

– Je ne voudrais pas recourir à la force, dit le docteur à l'aide-chirurgien.

– Il faut pourtant absolument l'arrêter. Il ne pèse plus que 93 livres. Si on le laisse continuer, il n'en a pas pour plus de deux jours.

Le docteur réfléchit un instant :

– Dites de l'attacher. Mais je ne crois pas qu'il en réchappe.

On l'attacha sur son lit. Pendant plusieurs heures il travailla à se débarrasser de ses liens. À force de se débattre, il y réussit, et il commença à parcourir la chambre en vociférant des discours incompréhensibles. Les gardiens se mirent à trois pour le recoucher et le rattacher, et ils n'y parvinrent qu'après une longue lutte, harassante

pour tout le monde.

– Vous ne savez pas ce que vous faites ! criait-il. J'en ai vu une troisième sur le point de fleurir ! Laissez-moi finir l'affaire. Il faut la tuer ! la tuer ! la tuer ! Ensuite tout sera terminé, tout sera sauvé ! Je pourrais vous y envoyer ; mais il n'y a que moi qui puisse le faire. Rien que de la toucher, ça vous ferait mourir !

– Taisez-vous, taisez-vous ! dit le vieux gardien, qui se trouvait de service dans sa chambre.

Tout à coup le fou se tut. Il avait résolu de tromper ses surveillants. On le laissa attaché toute la journée. Le soir venu, on le laissa encore attaché. Après lui avoir fait manger son souper, le vieux gardien étendit un matelas à terre et se coucha. Une minute après, il dormait profondément, et le fou se mit à l'œuvre.

Il se tordit jusqu'à ce qu'il eût atteint une des barres de fer de son lit et commença à frotter vigoureusement sur le coupant du fer la manche de sa camisole de force, à l'endroit de la main. Au bout de quelque temps, la grosse toile de la

manche s'usa et il réussit à faire sortir son index par le trou. Dès lors l'opération alla plus vite. Avec une adresse et une souplesse incroyables, il défit derrière son dos les nœuds des manches de la camisole de force et se dégagea ; après quoi, il écouta longtemps ronfler le gardien. Le vieux dormait solidement. Le fou ôta tout à fait la camisole de force et se coula hors du lit. Il était libre. Il essaya d'ouvrir la porte : elle était fermée en dedans et la clef se trouvait probablement dans la poche du gardien. Il n'osa y fouiller de peur de réveiller celui-ci et se décida à sortir par la fenêtre.

La nuit était douce et humide ; la fenêtre était ouverte ; les étoiles brillaient dans un ciel sombre. Le fou les regarda. Il reconnaissait les constellations et il se réjouissait de ce que les étoiles, à ce qu'il lui semblait, le reconnaissaient aussi et s'intéressaient à lui. En clignant des yeux, il vit les innombrables rayons qu'elles lui envoyaient et sa résolution s'en fortifia. Il fallait arracher ou écarter un des barreaux de fer de la fenêtre, descendre par l'étroite ouverture dans le petit passage rempli de broussailles et franchir

une haute muraille de pierres. C'était la dernière lutte, et après ? Quand ce serait la mort !...

Il essaya d'arracher le barreau de fer avec ses mains nues ; mais le barreau ne céda pas. Alors il prit la camisole de force, en tordit les manches en manière de corde, les attacha à l'extrémité du barreau et s'y suspendit de tout son poids. Après des efforts inouïs, qui avaient presque épuisé le reste de ses forces, le fer forgé plia et un étroit passage se trouva ouvert. Il s'y glissa, non sans s'écorcher les épaules, les coudes et les genoux, se jeta au travers des broussailles et s'arrêta au pied de la muraille. Tout était tranquille. Les veilleuses des chambres éclairaient faiblement les fenêtres du vaste édifice, et ces fenêtres étaient désertes. Personne ne l'observait ; le vieux gardien, couché à côté de son lit, dormait sans doute profondément. Les étoiles scintillaient d'un air caressant et leurs rayons lui entraient au cœur.

– Je vais venir vous trouver, murmura-t-il en regardant le ciel.

Un premier essai pour franchir la muraille ne réussit pas. Il retomba tout en sang. Alors il se

mit à chercher un endroit favorable. Le mur rejoignait un autre mur et le point de jonction était un peu dégradé. Quelques briques étaient tombées. Le fou profita des trous laissés par leur chute. Il grimpa jusqu'au faîte du mur, saisit les branches d'un orme qui se trouvait de l'autre côté et se laissa glisser sans bruit le long de l'arbre jusqu'à terre.

Il se précipita vers la place connue, près du perron. La fleur était là, se détachant en clair, malgré l'obscurité, sur l'herbe mouillée.

– La dernière ! murmura le fou. La dernière ! Aujourd'hui il s'agit de vaincre ou de mourir. Du reste, il m'est égal de mourir. Attendez, ajouta-t-il en regardant les étoiles ; je vais bientôt venir vous trouver.

Il arracha la plante, la mit en pièces, l'écrasa et retourna dans sa chambre par où il était venu. Le vieux dormait toujours. En arrivant à son lit, le fou tomba dessus, évanoui.

Le matin, on le trouva mort. Son visage était paisible et serein. Avec ses traits ravagés, ses lèvres minces et ses yeux enfoncés, il exprimait

une sorte de joie orgueilleuse. Quand on le plaça sur la civière, on voulut ouvrir sa main et lui ôter la fleur rouge ; mais la main était devenue raide et il emporta son trophée dans la tombe.

LA BIBLIOTHÈQUE RUSSE ET SLAVE

— LITTÉRATURE RUSSE —

1871 – 1919

Dans le sous-sol

I

Il buvait beaucoup, il avait perdu sa situation et ses amis, puis il était venu habiter dans le sous-sol, en compagnie des voleurs et des prostituées ; il vivait des dernières hardes qui lui restaient.

Son corps exsangue et maladif était usé par le travail, rongé par la souffrance et l'eau-de-vie, et la mort, oiseau de proie, aveugle à la lumière du soleil et clairvoyant seulement dans les ténèbres, le guettait déjà. De jour, elle se cachait dans les coins sombres, et la nuit, elle venait silencieusement s'asseoir à son chevet, y passait de longues heures, jusqu'à l'aurore, avec une persévérance calme et obstinée. Lorsqu'aux premières lueurs du jour, il sortait de dessous la couverture sa tête pâle aux yeux d'animal pourchassé, la chambrette était déjà vide ; mais il

ne croyait pas, comme les autres, à ce vide trompeur. Il examinait les recoins avec défiance. Se retournant avec des ruses soudaines, il jetait un coup d'œil derrière lui, dans l'obscurité fondante de la nuit qui s'en allait. Alors il voyait ce que les autres n'aperçoivent jamais : un énorme corps couleur de cendre qui se mouvait, informe et terrible. Ce corps était fluide, il remplissait toute la chambre et laissait transparaître les objets comme une cloison de verre. Mais maintenant, Kijnakof n'en avait pas peur, et le monstre disparaissait jusqu'à la nuit suivante, laissant derrière lui comme des traces glacées.

L'homme s'endormait pour un instant, et des cauchemars hideux et extraordinaires le tourmentaient. Il voyait une chambre blanche, au plancher et aux murs immaculés éclairés d'une vive lumière blanche, elle aussi, et un serpent noir glissait sous la porte, avec un bruit léger semblable à un rire. La bête, appuyant sur le sol sa tête plate et aiguë, rampait rapidement en se tortillant au travers de la pièce, et disparaissait mystérieusement pour reparaître de nouveau sous

la porte avec sa langue visqueuse, et ses anneaux qui se déroulaient comme un sombre ruban noir... et ce manège recommençait sans trêve. Une fois, l'homme vit en rêve quelque chose d'amusant, et il se mit à rire, mais le rire sonna, singulier, pareil à un sanglot étouffé, et c'était lugubre de l'entendre : dans la profondeur inconnue de l'âme quelque chose pleure ou rit, alors qu'au même moment le corps gît immobile comme un cadavre.

Peu à peu les bruits du jour naissant frappaient ses oreilles : les voix des passants qui résonnaient sourdement, le grincement lointain d'une porte, le crissement du balai du portier enlevant la neige entassée sur le seuil, tous les sons vagues de la grande ville qui s'éveillait. Et c'est alors que se dressait devant lui cette chose affreuse : la conscience impitoyable et lucide qu'un jour nouveau était venu, que lui Kijnakof devrait bientôt se lever et reprendre sa lutte contre la vie sans espoir de vaincre.

Il fallait vivre.

Kijnakof tournait le dos à la lumière, tirait la

couverture sur sa tête, afin qu'aucun rayon ne parvînt jusqu'à ses yeux ; il se pelotonnait, remontait ses genoux vers son menton et attendait ainsi, sans bouger, redoutant de faire un mouvement ou simplement d'étendre les jambes. Les hardes dont il se couvrait, pour se protéger du froid qui régnait dans le sous-sol, s'élevaient en un grand tas sur le lit, mais il n'en sentait pas le poids et son corps était glacé. Chaque fois qu'arrivait jusqu'à lui un son parlant de la vie, il lui semblait que son corps s'enflait et s'étalait à découvert : alors il se contractait encore davantage et gémissait silencieusement sans voix et sans pensées, car maintenant il avait peur de sa propre voix et de ses propres pensées. Il priait on ne sait qui, afin que le jour ne vînt pas et qu'il lui fût toujours possible de rester couché sous son monceau de guenilles, sans bouger ni penser ; puis il tendait toute sa volonté pour retenir le jour qui grandissait et se persuader que la nuit continuait. Il aurait souhaité par dessus tout que quelqu'un vint lui mettre un revolver contre la nuque, à l'endroit où l'on sent un creux, et tirât.

Le jour s'affirmait, large, irrésistible ; il

appelait à la vie avec autorité, et le monde entier commençait à se mouvoir, à parler, à travailler et à penser. Dans le sous-sol, c'était la vieille Matrena, la logeuse, dont l'amant était âgé de vingt-cinq ans, qui se levait la première et commençait à piétiner dans la cuisine, à entrechoquer les ustensiles et à se démener près de la porte de Kijnakof. Il la sentait proche et se figeait, décidé à ne pas répondre si elle l'appelait. Mais elle s'éloignait. Quelques heures plus tard, deux autres locataires s'éveillaient ; Douniacha, une fille légère, et l'amant de la vieille, Abrame Pétrovitch. C'est ainsi que tous, respectueusement, l'appelaient malgré sa jeunesse, car c'était un voleur hardi et expérimenté et même autre chose encore ; de cela, on le soupçonnait sans oser en parler. C'était de leur réveil que Kijnakof avait le plus peur, car tous deux avaient des droits sur lui : ils pouvaient envahir sa chambre, s'asseoir sur son lit, le toucher de leurs mains, l'obliger à penser et à parler. Il était entré en relations avec Douniacha un jour qu'il était ivre, et avait promis de l'épouser. Bien qu'elle en plaisantât en lui

frappant sur l'épaule, elle le considérait comme amoureux d'elle et le protégeait ; elle était bête et malpropre, elle sentait mauvais et passait souvent la nuit au poste. Trois jours auparavant seulement, il s'était grisé en compagnie d'Abrame Pétrovitch et, après s'être embrassés, ils s'étaient juré une amitié éternelle.

La voix pleine et bruyante d'Abrame Pétrovitch retentit derrière la porte. Kijnakof, glacé de terreur, l'oreille tendue, se mit à gémir tout haut, sans pouvoir se retenir, et cela l'effraya encore davantage. Il vit distinctement apparaître devant lui la scène de leur ivresse, alors qu'ils étaient assis dans la pénombre d'un cabaret, éclairé d'une seule lampe, parmi des gens suspects qui chuchotaient entre eux ; et eux aussi parlaient à voix basse, on ne sait pourquoi. Abrame Pétrovitch, pâle et excité se plaignait de l'existence pénible des voleurs. Tout à coup il mit à nu son bras et fit tâter à son compagnon ses os dont le développement était défectueux. Kijnakof l'avait alors embrassé en disant :

– J'aime les voleurs. Ils sont audacieux, puis il

lui proposa de boire à leur fraternelle amitié, bien qu'ils se tutoyassent depuis longtemps déjà.

– Et moi, je t'aime parce que tu es instruit et que tu nous comprends, nous autres, répondit Abrame Pétrovitch. Regarde donc cette main !

Il tendait une main fine dont la blancheur semblait devoir inspirer la pitié, et, dans une extase incompréhensible pour lui maintenant et dont il ne se souvenait plus bien, Kijnakof avait embrassé cette main. Alors Abrame Pétrovitch s'était écrié avec fierté :

– C'est vrai, frère ! Nous mourrons plutôt que de nous rendre.

Puis, il y avait eu quelque chose de sale, qui tourbillonnait dans le cabaret, un gémissement, un coup de sifflet et des feux qui se mouvaient. Quelle joyeuse soirée ! mais maintenant que la mort se cachait dans les coins et que de partout s'avancait le jour avec la nécessité de vivre, de s'agiter, de lutter pour quelque chose, c'était poignant et terrible, indiciblement.

– Monsieur dort ? demanda d'un ton railleur

Abrame Pétrovitch, derrière la porte et, ne recevant pas de réponse, il ajouta : « Hé bien, dors, et que le diable t'emporte ! »

Abrame Pétrovitch reçoit beaucoup d'amis, et pendant toute la journée, la porte grince et des voix de basse retentissent. Et à chaque heurt, il semble à Kijnakof qu'on est entré chez lui, pour le chercher, et il se blottit de plus en plus dans son lit et prête longtemps l'oreille jusqu'à ce qu'il sache à qui appartient la voix. Il attend, attend plein d'anxiété, tout son corps tremble, bien qu'il n'y ait dans le monde entier personne qui puisse venir chez lui.

Une fois, il y a bien longtemps, il avait une femme ; elle était morte maintenant. En remontant dans le passé, il revoyait des frères et des sœurs et, encore plus loin, un être qui lui paraît vague et beau et qu'il appelait mère. Ils étaient tous morts. Peut-être quelqu'un d'entre eux vivait-il encore, mais si perdu dans le monde infini que cela équivalait à la mort. Lui-même, il mourrait bientôt, il le savait. Lorsque, tout à l'heure, il allait se lever de sa couche, ses jambes

vacilleraient et fléchiraient, ses bras auraient des mouvements incertains, étranges, et c'était la mort. Mais en attendant qu'elle vienne, il faut vivre, et c'est un problème si menaçant pour l'homme qui n'a ni argent, ni santé, ni volonté, que le désespoir s'empare de Kijnakof. Il lance la couverture loin de lui, il a des picotements dans les bras, et jette dans l'espace des gémissements si prolongés qu'ils semblent être poussés par des milliers de poitrines souffrantes.

– Ouvre, diable ! crie Douniocha avec force coups de poing dans la porte. Sinon, j'enfonce la porte !

Tremblant et chancelant, Kijnakof se lève, ôte le verrou et, toujours trébuchant, court se remettre au lit. Douniacha, déjà frisée et poudrée, s'assied à côté de lui, le pousse vers le mur, croise les jambes et dit d'un ton important :

– Je t'apporte une nouvelle : Katia a rendu l'âme hier.

– Quelle Katia ? demande Kijnakof. Sa langue se meut avec difficulté et incertitude comme si elle ne lui appartenait pas.

– Allons, tu l’as oubliée ! dit Douniacha en riant. La Katia qui a demeuré ici. Comment, tu ne te rappelles pas ? et pourtant il y a une semaine seulement qu’elle est partie !

– Elle est morte ?

– Mais oui, elle est morte, comme tout le monde meurt.

Douniacha humecte de salive son petit doigt et enlève la poudre qui couvre ses maigres sourcils.

– Comment est-elle morte ?

– Comme tout le monde, te dis-je. Qui sait de quoi elle est morte ? On me l’a annoncé hier au café. On m’a dit : Katia est morte.

– Et tu l’aimais ?

– Bien entendu, je l’aimais. Quelle question !

Les yeux bêtes de Douniacha considèrent Kijnakof, avec une indifférence stupide et elle balance sa grosse jambe. Elle ne sait plus de quoi parler et s’efforce de regarder l’homme de manière à lui montrer son amour ; dans ce but, elle cligne légèrement d’un œil et abaisse les coins de ses lèvres épaisses.

La journée a commencé.

II

Ce jour-là, un samedi, le froid était si vif que les collégiens ne se rendirent pas en classe, et que les courses furent remises à une autre date, de peur que les chevaux ne tombassent malade.

Lorsque Nathalie Wladimirovna sortit de l'asile des femmes en couches, elle se sentit contente que le soir fût déjà là, et qu'il n'y eût personne sur le quai : on ne la rencontrerait pas, elle, une jeune fille, avec un enfant de six jours sur les bras. Elle avait craint que, dès qu'elle franchirait le seuil, une foule entière l'accueillit avec des cris et des coups de sifflets, que dans cette foule se trouvât son père, cacochyme, paralysé et presque aveugle, les étudiants, les officiers et les demoiselles de sa connaissance, et que tous la montrassent du doigt en disant : « Voilà la jeune fille qui a suivi les six classes du

gymnase ; elle avait pour amis des étudiants intelligents et de bonne famille ; elle rougissait toutes les fois qu'on prononçait devant elle une parole déplacée, et elle a accouché il y a six jours, dans un asile, côte à côte avec d'autres femmes tombées. »

Mais le quai était désert. Le vent glacé soufflait à son aise, soulevant un gris tourbillon de neige, que le froid avait réduite en une poussière corrosive, et enveloppait tout ce qu'il rencontrait de mort ou de vivant sur sa route. Avec un sifflement léger, il s'enroulait autour des grilles, qui brillaient comme si on les avait polies et semblaient si froides et si solitaires qu'il était douloureux de les regarder. Et la jeune fille, elle aussi, avait l'impression d'être glacée et comme déracinée du monde extérieur. Elle avait une petite jaquette courte, celle qu'elle mettait généralement pour aller patiner et qu'elle avait enfilée à la hâte en quittant la maison, lorsqu'elle avait ressenti les premières douleurs de l'enfantement. La rafale la transperça, plaquant sa robe mince sur ses jambes et lui glaçant le visage. Elle eut peur de geler et la crainte de la foule

disparut. Le monde lui apparut comme un désert morne et immense, où il n'y a ni êtres humains, ni lumière, ni chaleur. Deux petites larmes brûlantes lui vinrent aux yeux et se refroidirent rapidement. Inclinant la tête, elle les essuya au paquet informe qui encombrait ses bras et marcha plus vite. Maintenant, elle n'aimait plus l'enfant ni elle-même, et leur vie à tous deux lui semblait inutile. Cependant elle était obstinément poussée en avant par une pensée, qui paraissait ne pas venir de son cerveau, mais se tenir devant elle et l'attirer en disant :

– Rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin ; rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin.

Elle avait répété ces mots pendant six jours, alors qu'elle était au lit et qu'elle nourrissait l'enfant. Ils signifiaient qu'il fallait aller à la rue Némtchinowsky où demeurait sa sœur de lait, une prostituée, car chez celle-ci seulement, et nulle part ailleurs, elle pouvait trouver un refuge pour elle et son enfant. L'année précédente, alors que la jeune fille menait une existence exempte de

soucis, chantait et riait toujours, elle avait été chez Katia qui était malade, lui avait donné de l'argent, et maintenant, c'était la seule personne devant laquelle elle n'éprouverait pas de honte.

– Rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin ; rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin.

Elle allait, et le vent jouait méchamment autour d'elle. Lorsqu'elle arriva sur le pont, il se jeta avec violence contre sa poitrine et enfonça ses griffes d'acier dans ses joues froides. Vaincu, il tomba du pont avec fracas, tourbillonna sur la surface neigeuse et unie de la rivière et s'élança de nouveau en l'air, barrant la route de ses ailes glacées et mouvantes. Nathalie Wladimirovna s'arrêta et, désespérée, s'appuya au parapet. Tout en bas, une petite flaque d'eau qui n'était pas gelée la considérait comme un œil noir et terne, très profond, et ce regard était énigmatique et terrible. À ses oreilles, les mêmes paroles retentissaient toujours et l'appelaient avec instance :

– Rue Némtchinovsky, la seconde maison

après le coin ; rue Némtchinovsky, la seconde maison après le coin.

Après s'être habillé, Kijnakof s'était remis au lit où il s'enveloppa jusqu'aux yeux d'un paletot ouaté, l'une des dernières nippes qui lui restassent. Il faisait froid dans la chambre et des couches de glace se formaient dans les coins humides ; mais il respirait dans le col fourré de peau de mouton, ce qui lui procurait une sensation de chaleur agréable. Pendant toute la journée, il s'était leurré lui-même en se disant qu'il irait chercher du travail le lendemain ou mendier quelques secours et en attendant, plongé dans une sorte de béatitude, il ne pensait à rien et frissonnait lorsqu'une voix s'élevait derrière le mur ou que la porte se fermait avec vigueur. Longtemps il était resté ainsi tranquille, lorsqu'on cogna timidement à la porte d'entrée à coups inégaux, pressés et brefs comme si l'on frappait avec le dessus de la main. Sa chambre était la plus proche de l'entrée, et en détournant la tête, il distinguait très bien ce qui se passait dans le couloir. Matrena s'avança, la porte s'ouvrit et se referma sur quelqu'un qui venait d'entrer ; puis

un silence régna.

– Qui demandez-vous ? interrogea la voix enrouée et hostile de Matrena.

Et une voix inconnue, douce et brisée, répondit :

– Je voudrais voir Katia Nétchaieva. Elle demeure bien ici. Katia Nétchaieva, n'est-ce pas ?

– Elle a demeuré ici. Pourquoi désirez-vous la voir ?

– J'ai absolument besoin de la voir. Elle n'est pas à la maison ? Un effroi perça dans la voix.

– Katia est morte. Morte, vous dis-je, à l'hôpital.

De nouveau régna un long silence, si long que Kijnakof en ressentit une douleur dans la nuque, car il n'osait tourner la tête avant que la conversation reprit. Alors la voix inconnue dit, très bas d'un ton dénué d'expression :

– Adieu.

Mais, évidemment, la nouvelle venue n'était

pas partie, car un instant après, Matrena demanda :

– Qu’avez-vous là ? Vous apportiez quelque chose à Katia ?

Quelque chose en effet tomba sur le plancher, frôlant les genoux de la logeuse, et la voix inconnue prononça, très vite, pleine de sanglots contenus.

– Prenez ! Prenez, au nom de Dieu ! Prenez... Et moi, moi, je m’en vais.

– Mais qu’est-ce que cela ?

Puis de nouveau se fit un long silence coupé par un faible bruit de sanglots saccadés et désespérés, qui parlaient d’une mortelle lassitude, d’une douleur inconsolable. Il semblait qu’une main exténuée touchait sans force une corde très tendue, que cette corde était la dernière d’un instrument précieux, et que lorsqu’elle serait brisée, le son délicat et triste s’éteindrait pour toujours.

– Mais vous l’avez presque étouffé ! s’écria Matrena avec colère et d’un ton grossier. Et ça se

mêle d'avoir des enfants. Est-ce possible de faire des choses pareilles, d'emmitoufler à ce point un enfant ! Venez avec moi. Allons, allons, c'est bon, allons, vous dis-je. Est-il possible d'être aussi maladroite !

Cette fois-là, le silence se prolongea près de la porte, Kijnakof prêta encore un peu l'oreille et se recoucha, heureux de ce qu'on ne fût pas venu chez lui, pour le chercher, et n'essayant pas de deviner ce qu'il y avait d'incompréhensible pour lui dans ce qui venait de se passer. Il commençait déjà à sentir l'approche de la nuit et il eût voulu que quelqu'un montât la lampe. Sa tranquillité d'esprit disparaissait et il s'efforçait de retenir sa pensée : dans le passé, il y avait la boue, la chute et la terreur – et une terreur pareille se cachait dans l'avenir. Il se pelotonnait peu à peu, blottissant ses mains et ses pieds sous la couverture, lorsque Dounachia entra. Elle avait revêtu, pour sortir, une blouse rouge et était légèrement ivre. Elle s'assit sur le lit, sans façon, et s'écria en frappant l'une contre l'autre ses mains courtes :

– Ah ! mon Dieu ! puis elle hocha la tête et se mit à rire. On a apporté un petit enfant. Il est tout petit et hurle comme un agent de police. Ma parole ! comme un agent de police.

Elle jura pieusement et donna d'un geste coquet une chiquenaude sur le nez de Kijnakof.

– Allons le regarder. Ma parole, qu'y a-t-il là de si difficile ? Nous le regarderons, et ce sera tout. Matrena a envie de le baigner, et d'allumer le samovar. Abrame Piétrovitch attise le feu avec une botte, c'est très amusant ! Et l'enfant crie : ouaou, ouaou...

Douniacha fit une grimace qu'elle supposait ressembler à celle de l'enfant et piailla encore une fois :

– Oaaou, ouaou ! Comme un agent de police ! Ma parole ! Allons ! Tu ne veux pas ? hé bien, que le diable t'emporte ! Crève dans ta niche, pomme gelée que tu es !

Elle s'en alla en pirouettant. Une demi-heure plus tard, vacillant sur ses jambes débiles et se retenant du doigt aux murailles, Kijnakof,

indécis, entrouvrait la porte de la cuisine.

– Ferme, tu laisses entrer le froid ! cria Abrame Piétrovitch. Kijnakof entra, referma vivement la porte et regarda autour de lui de l’air d’un coupable, mais personne ne faisait attention à lui, et il reprit son sang-froid. Il faisait chaud dans la cuisine, à cause du poêle, du samovar et des gens réunis là et la vapeur s’élevait en flocons épais et rampait sur les murs froids. Avec une dignité courroucée, Matrena baignait l’enfant dans une auge et de sa main couturée, elle faisait jaillir l’eau sur lui en disant :

– Petit ! Petit ! Nous allons être tout blanc, tout propre.

Était-ce parce que la cuisine était claire et gaie, ou parce que l’eau tiède le caressait, mais l’enfant se taisait et plissait sa petite figure rouge comme s’il eût voulu éternuer. Par dessus l’épaule de Matrena, Douniacha regardait l’auge, et, saisissant l’instant propice, avec trois doigts elle fit jaillir de l’eau sur l’enfant.

– Va-t-en ! s’écria la vieille menaçante. De quoi te mêles-tu ? On n’a pas besoin de toi pour

savoir ce qu'il y a à faire... on a eu des enfants !

– C'est juste ; ne viens pas embêter les autres, confirma Abrame Piétrovitch. Un enfant est une chose fragile, il faut savoir comment s'y prendre.

Il s'assit sur la table et regarda le petit corps rose avec un plaisir condescendant. L'enfant agita ses doigts menus et Douniacha, pleine d'un enthousiasme sauvage, se mit à secouer la tête et à rire.

– C'est un vrai agent de police, ma parole !

– En as-tu déjà vu un agent de police dans une auge ? demanda Abrame Pétrovitch.

Tout le monde se mit à rire et Kijnakof sourit ; mais aussitôt, il contint avec effroi le sourire qui se dessinait sur ses lèvres et regarda la mère. Très lasse, elle s'était assise sur un banc, la tête rejetée en arrière, et ses yeux noirs, que la maladie et les souffrances avaient rendus immenses, étincelaient d'une lueur calme, tandis que sur les lèvres pâles errait un orgueilleux sourire maternel. Alors Kijnakof rit, tout seul, après les autres :

– Hi ! hi ! hi !

Et lui aussi regarda tout autour de lui avec orgueil. Matrena avait sorti le bébé de l’auge et l’enveloppait dans un drap. L’enfant se mit à pousser des cris sonores, mais il se tut bientôt, et Matrena, écartant le linge qui l’entourait, dit avec un sourire modeste :

– Quel corps il a, c’est comme du velours !

– Laisse-moi le toucher, demanda Douniacha.

– Et quoi encore ?

Douniacha fut prise d’un tremblement soudain de tout son corps et, piétinant, suffoquant d’impatience d’une envie folle qui l’envahissait, elle s’écria d’une voix perçante que personne ne lui connaissait :

– Donne !... donne !... Donne !...

– Donnez-le-lui ! dit Nathalie Ivanovna, effrayée.

Tout aussi soudainement Douniacha se calma et sourit, elle toucha avec précaution, du bout des doigts l’épaule de l’enfant et, après elle, avec un clignement d’yeux plein de condescendance,

Abrame Pétrovitch allongea lui aussi la main vers la petite épaule rosée.

– C’est vrai. L’enfant est une chose fragile, dit-il comme pour justifier son geste.

Kijnakof s’approcha le dernier de tous. Pendant un instant ses doigts se trouvèrent en contact avec quelque chose de vivant, de duveté comme du velours, et si délicat et si frêle que ses doigts lui semblèrent devenir étrangers à lui-même et délicats eux aussi. Alors, le cou tendu, le visage inconsciemment illuminé par un sourire de bonheur singulier, le voleur, la prostituée, l’homme solitaire et perdu restèrent là, autour de cette petite vie, chétive comme un feu dans la plaine, qui les appelait vaguement pour les mener on ne sait où, promettant quelque chose de beau, de lumineux, d’immortel. Et la mère, heureuse, les regardait avec orgueil, tandis qu’au-dessus du plafond bas s’étageait la lourde masse de pierres de la maison, dont les chambres spacieuses étaient habitées par des gens riches qui s’ennuyaient.

La nuit vint. Elle vint, noire et méchante,

comme toutes les autres nuits, et l'obscurité s'étendit sur les lointains neigeux, tandis qu'aux arbres les rameaux nus, ceux qui saluaient les premiers le soleil levant, se figeaient de crainte. Avec la faible lumière des lampes, les gens luttèrent contre la nuit puissante et mauvaise, contre la nuit qui ceignait les flammes isolées d'un cercle sans issue, remplissait d'ombre les cœurs des hommes, et éteignait dans tant d'âmes jusqu'aux faibles étincelles qui couvaient sous la cendre.

Kijnakof ne dormait pas. Recroquevillé sur lui-même, il s'abritait du froid et de la nuit sous un tas de chiffons mous et pleurait, sans effort, sans douleur et sans convulsions, comme pleurent ceux qui ont le cœur pur et innocent, comme pleurent les enfants. Il pleurait sur lui-même, pelotonné en une masse et il lui semblait qu'il pleurait en même temps sur l'humanité entière et, dans ce sentiment, il y avait une joie mystérieuse et profonde. Il voyait l'enfant nouveau-né, et il s'imaginait que c'était lui qui était né à une nouvelle vie, et qui allait vivre longtemps d'une existence magnifique. Il aimait cette nouvelle vie

et il en avait pitié ; alors il ressentit en même temps une telle joie qu'il se mit à rire, il secoua le tas de guenilles et se demanda :

– Pourquoi est-ce que je pleure ?

Ne trouvant pas d'explication suffisante, il se répondit :

– C'est ainsi.

Et le sens de ces paroles était si profond qu'une nouvelle onnée de pleurs brûlants monta de la poitrine de l'homme dont la vie était si morne et si solitaire.

Mais à son chevet, la mort avide s'était déjà assise, sans bruit, et elle attendait, calme, patiente et obstinée.

Table

Alexeï Apoukhtine.....	5
Entre la mort et la vie.....	6
Le journal de Pavlik Dolsky.....	62
Vsevolod Garchine.....	178
La fleur rouge.....	179
Leonid Andreïev.....	209
Dans le sous-sol.....	210

Cet ouvrage est le 900^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.